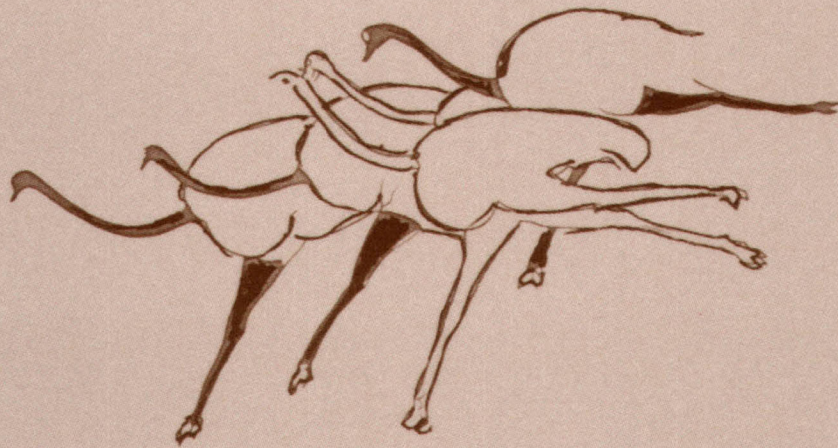


# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXIII

**Hiempsal – Icosium**



**EDISUD**







ENCYCLOPÉDIE  
BERBÈRE



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION  
GABRIEL CAMPS  
professeur émérite à l'Université de Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)  
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)  
S. CHAKER (Linguistique)  
J. DESANGES (Histoire ancienne)  
O. DUTOUR (Anthropobiologie)  
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT-HAWAD (Touaregs)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	



UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES  
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES  
ET ETHNOLOGIQUES  
URM 6636 - CNRS  
“ÉCONOMIES, SOCIÉTÉS ET ENVIRONNEMENTS PRÉHISTORIQUES”  
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES  
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXIII  
Hiempsal - Icosium

Publié avec le concours du  
Centre National du Livre (CNL)  
et sur la recommandation du  
Conseil international de la Philosophie  
et des Sciences humaines  
(UNESCO)

ÉDISUD  
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France



ISBN 2-85744-201-7 et 2-7449-0207-1

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Édisud, 2000

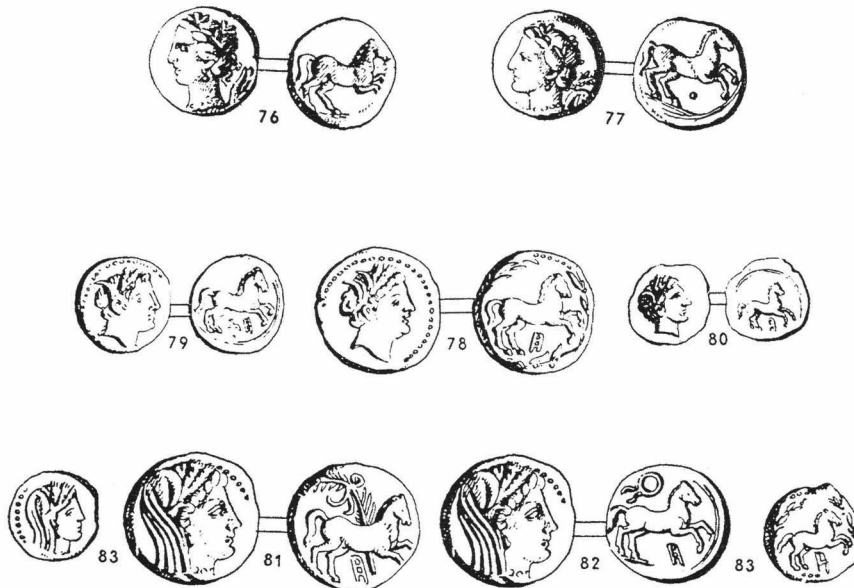
Secrétariat : Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

# H50. HIEMPSAL (IEMSAL)

Nom porté par deux rois numides de la dynastie massyle : Hiempsal I<sup>er</sup> fils de Micipsa\* (MKWSN) hérita, comme son frère Adherbal, et Jugurtha fils adoptif de Micipsa, d'un tiers du territoire et des "trésors" du royaume. Ce partage daté de 118 avant J.-C. ne pouvait résister à l'ambition de Jugurtha qui fit de l'assassinat un mode de gouvernement. Il semble bien que la "capitale" choisie par Hiempsal fut Thimida, qualifiée de Regia par Salluste (*Bellum Jugurthinum*, XII, 3), mais qui ne possédait pas de résidence royale puisque Hiempsal dut se loger dans une maison particulière. C'est là qu'il fut mis à mort par des hommes de main de Jugurtha ; son règne n'avait pas excédé trois ans (118-116 av. J.-C.).

Hiempsal II, fils de Gauda, succéda à ce roi en 88 av. J.-C. ; il régna, comme son père, sur une Numidie déjà réduite à la seule région massyle depuis les annexions réalisées par Bocchus roi des Maures et peut-être dès ce moment par la constitution d'un petit royaume situé à l'ouest de Cirta. Cultivant, comme son père Gauda, l'amitié romaine, Hiempsal connut un début de règne difficile. En 88 il se prononce en faveur de Marius qui venait de débarquer à Méninx et accueille à sa cour Marius le Jeune, mais en fait il le retient prisonnier. Plutarque (*Marius*, 35-40) raconte que le jeune Romain fut sauvé par une concubine de Hiempsal. On ne sait à la suite de quel complot ou opération militaire chez les Numides Hiempsal fut chassé de son trône par un certain Hiarbas\* qu'Appien aussi bien que Tite Live, Plutarque et Paul Orose qualifient de *Rex Numidiae*. Hiarbas, devenu l'allié des Marianistes et de Cn. Domitius Ahénobarbus, est vaincu par Pompée qui le fait exécuter à Bulla Regia. Le Romain vainqueur rétablit Hiempsal sur son trône de Numidie (automne 80).

Le nom porté par ces deux princes rend difficile la solution d'une question qui n'est pas sans importance. Il s'agit de la rédaction de textes relatifs aux origines



Pièces de monnaie en or (n° 76 à 77), en argent (n° 78 à 80)  
et en bronze (n° 81 à 83) attribuées à Hiempsal II.

des peuples africains. On ne sait s'il s'agit des mêmes *Libri punici* qui avaient été remis par Scipion Emilien à ceux qu'il appelait les "*Reguli*" africains (*Bell. Iug.*, XVII), ou de la rédaction d'un ouvrage en langue phénicienne écrit par le roi Hiempsal lui-même. L'expression dont se sert Salluste ("*Libri punici qui regis Hiempsalis dicebantur*") peut prêter à confusion. Gsell pense que le roi Hiempsal était l'auteur de ces ouvrages et non leur simple détenteur. Mais de quel Hiempsal s'agit-il ? Si l'auteur des *Libri punici* avait été Hiempsal II, ces ouvrages auraient été écrits moins d'une trentaine d'années avant que Salluste ne vînt en Afrique. Il aurait, dans ce cas, employé une expression plus claire et attribué formellement ces écrits à un homme qui était presque son contemporain. On est donc tenté d'appuyer l'hypothèse qui ferait de Hiempsal I<sup>er</sup> l'auteur des *Libri punici*. Quand ce roi fut assassiné, il n'était plus un jeune homme. On se souvient que son père Micipsa avait régné trente ans après la mort de Massinissa qui lui-même avait atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Une autre question relative au règne des deux Hiempsal est celle de leurs types monétaires. Depuis la frappe de la pièce de monnaie au nom de Capuça, prédécesseur de Massinissa, les monnayeurs numides se contentaient d'une abréviation interne du nom royal : CN correspondrait à Capuça(n), MN est la forme abrégée de Msnsn (Massinissen) et de Mkwsn (Micipsa). Cette logique abrégative suggère d'attribuer à Adherbal, frère de Hiempsal I<sup>er</sup>, les monnaies portant la légende biltère AL tandis que les types monétaires des deux Hiempsal devraient porter les lettres HL ou IL (Iempsal). Or aucune monnaie numide ne porte une telle légende à l'exception du type 98 de Mazart qui l'attribue à Hiarbas\*, à notre avis sans preuve suffisante. Il s'agit de contremarques postérieures à la frappe et non de légendes. En revanche, ce serait au cours du règne de Hiempsal II et de Jugurtha qu'auraient eu lieu les premières frappes de monnaies en argent (Mazart 73 à 75 et 78 à 80) et même en or (Mazard 76-77). Mais aucune de ces monnaies n'est sûrement attribuable aux princes massyles. Au même moment, on enregistre une modification sensible des sujets retenus pour le revers. Tout le monnayage massyle depuis Capussa jusqu'à Micipsa présentait au revers le cheval, galopant ou non, tourné vers la gauche. Désormais tous les chevaux sont figurés à droite et la technique de frappe est de qualité supérieure à celle de l'abondante série du cheval galopant à gauche.

Hiempsal est un nom théophore qui fut en usage chez les Numides et les Berbères pendant plusieurs siècles. Aux deux rois massyles portant ce nom doivent être ajoutés deux autres cas plus récents : de l'époque romaine date une dédicace de Tubusuptu à une divinité portant le nom d'Iempsal (C.I.L., VIII, 8834). Plusieurs siècles séparent ce témoignage de celui qui s'applique au X<sup>e</sup> siècle au bisaïeul d'Ibn Toumert, le fondateur de la doctrine almohade.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BEL A., "Documents récents sur l'histoire des Almohades", *Rev. afric.*, t. LXXI, 1930, p. 113-1128.  
 CAMPS G., "Qui sont les Dii Mauri ?", *Antiquités africaines*, t. XXVI, 1990, p. 131-153.  
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI et VII.  
 MAZARD J., *Corpus nummorum Numidiæ Mauretaniæque*, Paris, A.M.G., 1955.



## H51. HILALIENS

En 1050, l'année même où Ibn Yacine commençait ses prédications chez les Lemtouna du Sahara occidental, prédications qui furent à l'origine même de la puissance almoravide, des tribus arabes nomades, issues de Hilal, fils de Mader, pénétraient en Ifriqiya. De ces deux faits historiques qui eurent pour cadre les deux extrémités de la Berbérie, le premier fut un mouvement religieux qui donna naissance à un État issu du désert mais qui, s'étendant vers le nord, fit connaître aux chameliers voilés les délices de la civilisation andalouse. Le second fut une migration, d'origine politique, affectant des tribus entières ; mais pour les Beni Hilal il ne s'agissait pas, à proprement parler, d'une conquête. Il n'était pas dans l'intention de ces Bédouins de créer des États, ce dont ils n'avaient aucune conception ; la seule organisation sociale qu'ils connaissaient était la tribu, elle-même subdivisée en clans lignagers qui n'étaient pas toujours solidaires entre eux. Les nomades arabes ébranlent puis détruisent les royaumes ziride (Tunisie) et hammadide (Algérie orientale et centrale), pillent consciencieusement le plat pays, font fuir les sédentaires, accordent leur alliance, temporaire et souvent défaillante au moment critique, aux princes berbères qui, en échange, leur concèdent des territoires. Ceux-ci une fois mis en coupe réglée, les Beni Hilal tournent leurs regards vers d'autres horizons, vers d'autres "printemps" comme ils disent, où leurs troupeaux trouveront de nouveaux pâturages et les guerriers, des villes à piller ou à rançonner durement.

En moins de trois siècles, les Hilaliens font triompher leur genre de vie et réussissent, sans l'avoir désiré, à arabiser, linguistiquement et culturellement, la plus grande partie d'une Berbérie qui ne mérite plus son nom. De ce mouvement, qui amena les tribus arabes jusqu'au bord de l'Atlantique, leurs descendants, ou du moins ceux qui se croient tels, ont gardé, neuf siècles plus tard, un souvenir vivace entretenu par la récitation d'une véritable chanson de geste, la *Sira al Hilaliya*. Dans ce corpus très riche, parce que populaire et en perpétuel développement, on peut distinguer plusieurs traditions et cycles dont seule la *Taghriba* (la "Marche vers l'Ouest") intéresse vraiment l'ancienne Berbérie.

### Les Beni Hilal et l'arabisation de la Berbérie\*

La *Geste* hilalienne est une épopée, ce ne peut être un témoignage historique même si elle se constitua très tôt, comme nous l'apprend Ibn Khaldoun. Ce n'est pas dans ces récits que l'on trouvera, par exemple, les véritables causes de l'apparition des Arabes nomades au Maghreb, au milieu du XI<sup>e</sup> siècle.

Comme pour tout événement historique important, ce n'est pas dans un passé immédiat que se trouvent les explications les plus pertinentes. Sans remonter aux origines, il importe de se reporter un bon siècle en arrière pour comprendre celui-ci. Dans le Maghreb central, en effervescence depuis la crise kharédjite, s'effectuait une lente redistribution du territoire entre les principales branches berbères : alors que les Zénètes (Louata, Maghrawa, Beni Ifren...) s'étendaient progressivement dans les hautes plaines et, à l'ouest de Ténès, atteignaient même la mer et plus loin encore le Maghreb el-Aqsa, s'enfonçant comme un coin entre les anciennes tribus sanhadja, celles-ci conservaient les régions montagneuses de l'Algérie orientale et centrale et du sud-ouest du Maroc. Une de ces tribus, ou plutôt une confédération nombreuse et guerrière, celle des Ketama, qui occupait la Petite Kabylie, avait accueilli un *daï*\* (missionnaire) chiite, Abou Abd Allah. Persécutés, par les Omeïades puis les Abbassides, les Chiites se dispersèrent et formèrent un parti clandestin qui attendait la venue du *Mahdi*,

imam caché, descendant de Ali. Abou Abd Allah réussit à convaincre les Kétama de la supériorité de la doctrine chiite et constitue une armée fanatisée qui lui était dévouée corps et âme. Devenu, en quelques années, maître de la plus grande partie du Maghreb, il avait créé l'empire fatimide en proclamant le Mahdi, Obaïd Allah, descendant de Ali et de Fatima, qu'il alla chercher à la tête de ses troupes jusque dans la lointaine Sijilmassa. Malgré des difficultés sans nombre et l'opposition des Sunnites et des Kharédjites, la dynastie fatimide, avec l'aide des Kétama et d'autres Sanhadja, réussit à dominer presque tout le Maghreb et même à conquérir l'Égypte. En 973, les Fatimides s'établissent au Caire et laissent le gouvernement du Maghreb au Sanhadja Bologguin\*, le fils de ce Ziri qui avait sauvé la dynastie lors de la terrible révolte kharédjite de l'homme à l'âne.

En trois générations, les Zirides relâchèrent leurs liens de vassalité à l'égard du calife fatimide. En 1045, El Moezz rejeta le chiisme et proclama la suprématie du calife abbasside de Bagdad, ce qui fut bien accueilli au Maghreb dont la population était restée, en majorité, dans l'orthodoxie sunnite. Sur le conseil du vizir Abou Mohamed ibn Hacen El Yâzoui, un parvenu, fils d'un marin palestinien, le calife fatimide du Caire décida de punir les Zirides de leur défection en "donnant" le Maghreb aux tribus arabes trop turbulentes que l'on tentait en vain de cantonner dans le Saï, en Haute Égypte, à l'est du Nil. Depuis plusieurs siècles, les Arabes nomades parcouraient toutes les terres entre le Nil et la mer Rouge, certains contingents des Beni Hilal, comme les Beni Corra, avaient même déjà gagné le désert libyque. Quoi qu'il en soit, les émirs des tribus Djochem, Atbej, Zoghba, Riyah, Rebia et Adi, toutes descendant de Hilal, reçurent du calife fatimide des diplômes qui leur attribuaient le gouvernement de villes et de contrées ifriqiyennes. Après avoir reçu des pièces d'or et des vêtements d'apparat, les tribus bédouines traversèrent le Nil et se mirent en marche vers l'Ouest. Ces Beni Hilal furent bientôt suivis par les Beni Solaïm et, plus tard, par les Beni Maqil qui étaient des Yéménites nomades.

Les tribus arabes pénètrent en Ifriqiya en 1050-51. Mounes Ibn Yahya, émir des Riyah, accepte les propositions étonnantes du Ziride El Moezz et convoque les forces nomades. Celles-ci défont à Haïderan les troupes de leur allié de la veille et assiègent Kairouan. De nouveau battues, les armées ifriqiyennes abandonnent leurs bagages et s'enferment dans la ville dont la campagne est systématiquement pillée, ainsi que l'antique et riche Byzacène.

En 1054 les ville d'Obba et de Laribus passent sous la domination arabe, il en est de même de la province de Qastiliya (Nefzaoua, Djerid). L'année suivante la totalité du royaume ziride est partagée entre les principales tribus nomades. Kairouan est pillé et la dernière capitale ziride, Mahdia tombe entre les mains des Hilaliens. Abed ibn Abi l'Gaïth se trouve à la tête d'une principauté constituée autour de Tunis, tandis qu'un autre chef hilalien, Abu Mesaud, devient maître de Bône. Au sultanat des Zirides succède l'anarchie irrémédiable.

A la suite d'Ibn Khaldoun, qui n'est pas tendre à l'égard des Beni Hilal qu'il compare à une armée de sauterelles dévastant tout sur son passage, les historiens modernes, particulièrement ceux de l'époque coloniale, n'ont cessé de dénoncer les méfaits des Beni Hilal : saccages des villes, destructions des campagnes, anéantissement des structures socio-économiques du plat pays.

On aurait tort cependant d'imaginer l'arrivée de ces tribus comme une armée en marche occupant méticuleusement le terrain et combattant, dans une guerre sans merci, les Zirides puis leurs cousins Hammadides et plus loin les tribus et royaumes zénètes, lutte dont le souvenir resta mieux gravé que les précédentes dans la mémoire collective. Il serait encore plus faux de croire qu'il y eut entre Arabes et Berbères une confrontation totale de type racial ou national ; les princes

berbères, Zirides, Hammadides et plus tard Almohades, n'hésitèrent pas à utiliser la force militaire, toujours disponible, que constituaient ces nomades.

Mais si cette intrusion des Beni Hilal ne devait avoir aucun des effets pernicieux habituellement dénoncés, comment expliquer qu'à partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'Ifriqiya ne retrouva plus sa prospérité antérieure, que des villes prestigieuses, comme Kairouan, ne retrouvèrent plus, après le saccage de 1051, l'ampleur de leurs fonctions économiques ? Il serait bon d'écouter les érudits kairouanais qui, quelles que soient les "relectures" actuelles, n'ont pas oublié les conséquences de cette arrivée des nomades orientaux dans leur cité. Comment expliquer qu'en Ifriqiya comme au Maghreb central et plus tard même au Maroc, les capitales d'implantation méridionale : Kairouan, Achir, Kala des Beni Hammad, Tahert, Sijilmassa, Marrakech sont relayées, au cours des deux siècles suivants, par des villes telliennes : Tunis, Bougie, Tlemcen, Fès, Meknès et plus tard, Alger, Rabat ? Tout se passe comme si la vie citadine susceptible de maintenir, vaille que vaille, la notion d'État s'était contractée dans la zone la plus septentrionale, abandonnant les hautes plaines et la steppe aux descendants des Beni Hilal qui pratiquaient un élevage extensif et poursuivaient un déboisement catastrophique.

Interrogeons les faits historiques qui ne paraissent pas devoir être mis en doute. Dès l'arrivée des Arabes bédouins en Tripolitaine, les Zirides, loin de s'inquiéter de leur présence, cherchent l'alliance des Riyah pour combattre leurs cousins hammadides qui, eux-mêmes, trouvent tout naturellement le concours des Athbej, rivaux des Riyah. Ces "alliances", consacrées par des mariages, n'empêchent pas les Arabes de battre les Hammadides à Haïdra (1050) puis à Kairouan (1051) et de créer de multiples émirats. Abed Ibn Ali s'empara de Carthage, les Riyah devinrent maîtres de Béja, les Zoghba de Tripoli, Abou Messaoud se tailla une principauté à Bône et Mounès Ibn Yahya à Gabès. En 1152, un siècle après l'arrivée des premières tribus, les Beni Hilal se regroupent pour faire face à la menace grandissante des Almohades, maîtres du Maghreb el-Aqsa et de la plus grande partie du Maghreb central, mais il est trop tard et ils sont écrasés à la bataille de Sétif. Paradoxalement, cette défaite n'entrave pas leur expansion, elle en modifie seulement le processus. Les Almohades, qui n'hésitent pas à utiliser leurs contingents, ordonnent la déportation de nombreuses fractions riyah, athbej et djochem dans diverses provinces occidentales : Haouz et plaines atlantiques. Nous voyons de même, plus tard, les Hafsides de Tunis s'assurer le concours des Kooub, fraction des Solaïm, et le Zénète Yaghmorassen fonder le royaume abd-el-wadide de Tlemcen avec l'appui des Arabes Zoghba. D'autres Berbères zénètes, les Mérinides, chassent les derniers Almohades de Fès (1248) en s'alliant aux groupes arabes qui avaient été déportés au Maroc ; pendant plus d'un siècle le maghzen mérinide fut ainsi recruté chez les Khlot.

En fait, bien qu'ils aient pillé maintes villes, dont les plus riches d'Ifriqiya (Kairouan, Mahdia, Tunis), les Beni Hilal et les Beni Solaïm, puis plus tard les Beni Maqil, furent bien plus dangereux par les ferments d'anarchie qu'ils développèrent au Maghreb que par leurs propres déprédations. Mais surtout l'arrivée des Arabes bédouins devait transformer radicalement le visage de la Berbérie et l'arabiser en grande partie. C'est une étrange et à vrai dire assez merveilleuse histoire que cette transformation ethno-socio-linguistique d'une population de plusieurs millions de Berbères par quelques dizaines de milliers de Bédouins. On ne saurait en effet exagérer l'importance numérique des Beni Hilal, et des autres tribus bédouines, quel que soit aujourd'hui le nombre de ceux qui se considèrent comme leurs descendants. On estime que les apports successifs des Beni Hilal, des Beni Solaïm et des Beni Maqil ne portèrent pas à plus de cent mille les individus de sang arabe qui pénétrèrent au Maghreb aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. En quelques siècles, la Berbérie, qui était depuis longtemps islamisée, s'est en grande

partie arabisée. Ce n'est, bien entendu, ni la fécondité des femmes Beni Hilal ni une prétendue extermination des Berbères dans les plaines qui peuvent expliquer cette lente et profonde transformation.

Les tribus bédouines vont, en premier lieu, porter un nouveau coup à la vie sédentaire par leurs déprédations et les menaces qu'elles font peser sur les campagnes ; elle renforcent ainsi l'action dissolvante des nomades berbères du groupe zénète qui avaient, dès le VI<sup>e</sup> siècle, pénétré dans le Sud-Est et avançaient inexorablement vers les régions occidentales. Précurseurs des Hilaliens, les nomades zénètes furent facilement assimilés par les nouveaux venus. Les contingents nomades arabes, qui parlaient la langue sacrée et en tiraient un grand prestige auprès des autres musulmans, loin d'être absorbés par la masse berbère, servirent de modèles, l'attirèrent à eux et l'adoptèrent. Cette assimilation était facilitée par une fiction juridique : lorsqu'un groupe devient le client d'une famille arabe, il a le droit de prendre le nom de son patron comme s'il s'agissait d'une sorte d'adoption collective. L'existence de pratiques identiques chez les Berbères eux-mêmes facilitaient encore le processus (on vit même, exceptionnellement, des tribus d'origine arabe se berbériser !). L'arabisation gagna donc en premier lieu les tribus berbères nomades, particulièrement celles du groupe zénète de la steppe nord-saharienne, alors que les Sanhadja du Sud, les Touaregs, trop lointains, ne subissaient pas la même tentation. A la concordance des genres de vie, puissant facteur d'arabisation, s'ajouta, nous l'avons vu, le jeu politique des souverains berbères qui n'hésitèrent pas à utiliser la mobilité et la force militaire des nouveaux venus auxquels ils concédèrent de vastes territoires. Par la double pression des migrations pastorales et des actions guerrières, la marée nomade, qui désormais s'identifie pour la plus grande partie du Maghreb à l'arabisation, s'étend sans cesse, gangrène les États, efface la vie sédentaire des plaines et réduit les régions berbérophones à des îlots montagneux.

Ce raccourci historique est nécessairement schématique et inexact dans le détail, puisque tous les nomades ne sont pas arabisés (les Touaregs du Sahara central le prouvent abondamment) et qu'au moment où débute la colonisation, les Arabes du Maghreb n'étaient pas tous des nomades. Mais il met en lumière le processus de l'arabisation de l'Afrique du Nord ; celle-ci est plus profonde qu'on ne l'a cru à la période coloniale, même si elle est moins généralisée qu'on ne le prétend aujourd'hui.

## BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., "Un épisode d'une chanson de geste arabe", *Bul. de correspondance africaine*, 1885, p. 136-148.
- BEL A., "La Djazia", *Journal asiatique*, t. XIX, 1902, p. 323-324, et t. XX, 1903, p. 332-347.
- BERQUE J., "Du nouveau sur les Beni Helal", *Studia islamica*, t. XXXVI, 1973, p. 99-111.
- BRETEAU Cl., GALLEY M., ROTH A., "Témoignages de la 'longue marche' hilalienne", *II<sup>e</sup> Congr. internat. des cultures de la Méditerranée occidentale*, Alger, 1978, p. 329-346.
- FÉRAUD L., *Kitab el-Adouani*, Rec. des notes et mém. Soc. archéol. de Constantine, t. XII, 1868, p. 1-208.
- GUIGA T., *La geste hilalienne*, Tunis, 1968.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, traduction de Slane, t. I, p. 7, 27, 29, 33-39, 41-43.
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, t. II, Paris, Payot, 1952.
- MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Paris, 1946.
- SAADA L., *La geste hilalienne. Version de Bou Thadi (Tunisie)*, Paris, Gallimard, 1985.
- SCHLEIFER J., "Hilal", *Encyclopédie de l'Islam*, p. 325 et suiv.



## H52. HIN TATA

Confédération berbère, appartenant au groupe Mašmūda, ainsi que le mentionne le *Kitāb al-ansāb* d'al-Maḡilī (470/1077-1078) (cf. Ibn 'Abd al-Ḥalīm, *Kitāb al-ansāb*, 221). L'ancêtre de cette confédération, dont le nom est transcrit en caractères arabes "Hintāt", était appelé "Yintī" dans la "langue des Mašāmida". Neuf clans (*butūn*) composaient la confédération des Hintāta, parmi lesquels ceux de Gaygāya et de Wuzkita. Le lieu d'origine des Hintāta doit précisément correspondre au territoire de ces deux clans, établis au sud de Marrākuš. Au temps des Banū Marīn, les émirs Hintāta dominaient le territoire de Marrākuš depuis le Jabal Hintāta, dans le Haut Atlas.

Les Hintāta accédèrent à la scène historique au début du XII<sup>e</sup> siècle, quand leurs principaux *šaykh-s*, Wānūdīn b. Yansilt, Namīr b. Dāwūd, Abū Māḡalifa et Faska U-Mzal, appuyèrent le Mahdī almohade, Muḥammad b. Tūmart, à partir de 517/1123. Ce dernier, le *šaykh* Faska, adopta dorénavant le nom d'un célèbre compagnon du Prophète Muhammad et, sous sa nouvelle dénomination de Abū Ḥafṣ 'Umar b. Yaḥyā, contribua au triomphe des Almohades, occupant dans leur État des postes de responsabilité et de prestige – ayant été principalement le bras droit du calife 'Abd al-Mu'mīn – jusqu'à sa mort en 571/1181. Ce *šaykh* hintātī, Abū Ḥafṣ 'Umar, fut l'ancêtre des Ḥafṣides, gouverneurs de Tunis depuis 627/1224, où ils s'installèrent comme dynastie indépendante de 627/1229 à 981/1573.

Formant un détachement spécial des armées almohades, les Hintāta participèrent à leur expansion en Afrique du Nord et à leur triomphe. Ils passèrent aussi en al-Andalus, où il sont expressément mentionnés à propos de quelques campagnes, comme celle de 579/1184, conduites avec des troupes amenées du Maghreb par le calife Abū Ya'qūb, qui s'acheva par sa défaite et sa mort devant Santarem. Pourtant, la présence des Hintāta n'a pas laissé de traces dans la toponymie de la Péninsule ibérique. Les Hintāta furent impliqués dans les luttes dynastiques entre prétendants almohades dès la première moitié du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Un petit-fils du *šaykh* hintātī Abū Ḥafṣ 'Umar, appelé Ibn al-Šahīd, appuya depuis le Maghreb le calife almohade al-'Adīl, insurgé à Murcie (621/1224), jusqu'à ce qu'il occupe Marrākuš, où il fut assassiné (624/1227). Ensuite Ibn al-Šahīd proposa Yaḥyā b. al-Nāṣir comme calife, retirant son agrément antérieur à al-Ma'mūn, lequel, lorsqu'il entra dans Marrākuš (1229), ordonna l'exécution d'une centaine de *šaykh-s*, en particulier des Hintāta et des Tīnmel, ainsi que leurs familles.

Après les Almohades, les Hintāta conservèrent leur puissance puisqu'une de leurs familles, les Awlād Yūnus, famille qui semble descendre du *šaykh* hintātī Abū Ḥafṣ 'Umar, rendit des services politiques et fiscaux aux Mérinides.

Le sultan Abū l-Ḥasan al-Marīnī se réfugia chez eux après avoir été battu par son fils, le sultan Abū 'Inān en 751/1350; et, dans le Jabal Hintāta, Abū l-Ḥasan, jusqu'à sa mort en ce même endroit en 1351, fut protégé par 'Āmir b. Muḥammad ibn 'Alī, *šaykh* puissant des Hintāta. Quand le sultan Abū 'Inān mourut (759/1358), le royaume fut divisé entre plusieurs fils et le sud du Maghreb échut à Muḥammad al-Mu'tamid qui s'installa à Marrākuš, soutenu et conseillé par ce *šaykh* des Hintāta ('Ibar, VII, 622-627), 'Āmir, déjà cité qui, en 761/1360, reçut la visite, dans la "montagne des Hintāta", du vizir et écrivain grenadin Ibn al-Khaṭīb, lequel nous a laissé un portrait élogieux de lui et de ses gens, "soutiens de la *da'wa* [almohade], amis intimes de la dynastie des Mérinides".

'Āmir al-Hintātī participa ensuite aux intrigues dynastiques Mérinides, ce qui lui valut d'être officiellement reconnu, jusqu'en 763/1362, par le tout-puissant vizir al-Yabānī "gouverneur de toute la partie du Maghreb située au-delà de l'Umm

Rabī'a", en même temps qu'il lui confiait la garde du prince mérinide Abū l-Faḍl, qui avait été chargé de gouverner Marrākuš. Ainsi se mit en place, sous l'égide des Mérinides, une époque de prépondérance des Hintāta sur le sud du Maghreb, sous la direction de la branche hintāta des Awlād Yūnus qui, parallèlement à d'autres dynasties locales, "gouvernaient en montagne pour le compte du sultan en attendant de se rendre indépendantes" (Kably, *Société*, 234). En effet, le *ṣaykh* 'Āmir finit par se soulever contre les Mérinides qui s'emparèrent de lui pour finalement le mettre à mort en 771/1370, bien que sa famille réussît à se maintenir à la tête de la tribu, de plus en plus détachée du pouvoir central, lequel déclinait progressivement.

Les Hintāta, "rois de Marrākuš", virent leur pouvoir se réduire à cette seule ville et à son territoire environnant, tandis qu'ils devaient s'affronter, sans beaucoup de succès, aux Portugais, qui attaquèrent Marrākuš en 921/1515. Le soutien des Sa'diens permit aux Hintāta de maintenir leur pouvoir sur la cité pendant dix ans encore, jusqu'à ce que les Sa'diens eux-mêmes occupassent Marrākuš, donnant la mort à Muḥammad b. al-Nāṣir Bū Ṣantūf, dernier *amīr* des Hintāta, dont la famille fut envoyée à Tāroudant. Les Hintāta, depuis, disparaissent des sources écrites maghrébines et les traces de cette confédération s'évanouissent : à l'époque contemporaine, on n'utilise plus le nom "Hintāta" au Maroc où, pourtant, sont bel et bien mentionnés quelques-uns de leurs clans (*butūn*), notamment celui de Gaygāya, qui ont acquis à leur tour la qualité de tribu (*qabīla*). Quelques familles (*usra*) conservent encore le souvenir traditionnel de leur appartenance aux Hintāta, en particulier dans la ville de Sfax (*Ṣfāqs*), en Tunisie.

#### BIBLIOGRAPHIE

- IBN AL-QATTAN, *Naẓm al-ḡumān*, ed. Makkī Benuti, 1990, p. 82, 84, 86, 133-137, 239.
- IBN SAHIB AL-SALAT, *Ta'riḥ al-mann bi-l-imāma*, ed. 'A.-H. al-Tāzī, Beyrouth, 1987, 44, 69, 117, 199, 206, 331, 405, 406, 439.
- AL-MARRAKUSI, *al-Mu'ayyib*, ed. M. S. al-'Aryān y M. al-'Alami, Le Caire, 1963, 340-341.
- IBN ABI ZAR', *al-Anīs al-muḥrib*, Rabat, 1972, 178, 226-227.
- IBN 'IDARI, *al-Bayān al-muḡrib*, Beyrouth-Casablanca, 1406/1985, p. 9, 158, 285, 317, 327, 352, 369.
- IBN KHALDUN, *Ibar*, VII, p. 648-655, 661-663.
- IBN AL-KHATIB, *Iḥāta*, El Cairo, ed.
- 'A. A. 'INAN, 1973-1977, I, 308-310, IV, 219.
- IBN AL-KHATIB, *Nuḡḍat al-ḡirāb*, 269-280.
- IBN 'ABD AL-HALIM, (s. VIII/XIV), *Kitāb al-ansāb*, edición y estudio M. Ya'la, *Tres textos árabes sobre beréberes en el Occidente islámico*, Madrid, 1996, 221 p.
- CÉNIVAL P. (de), "Les émirs des Hintāta, 'rois' de Marrakech", *Hespéris*, XXIV-4 (1937), p. 245-257.
- HUICI MIRANDA A., *Historia política del Imperio almohade*, Tetuán, 1957, I, p. 60, 68-70, 73, 77-78, 85, 103, 142, 168, 181; II, 473.
- DEVERDUN G., "Hintāta", *Encyclopédie de l'Islam*, 2nd. ed., III, 478.
- 'ABD AL-WABHAB B. MANSUR, *Qabā'il al-Maḡrib*, Rabat, 1388/1968, I, 168, 326-327, 328.
- KABLY M., *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1986, 16, 18, 21, 20, 24, 25, 29, 38, 44, 133, 151, 173, 193, 234, 244, 254.
- VIGUERA M.-J., "Ibn al-Khāṭib visita el Monte de los Hintāta", *Homenaje J.-M. Fórneas Besteiro*, Granada, 1995, 645-659.
- FELIPE H. (de), *Identidad y onomástica de los beréberes de al-Andalus*, Madrid, 1997.
- VÉRONNE Ch. (de la), *Histoire sommaire des Sa'diens au Maroc. La première dynastie chérifienne-1511-1659*, Paris, 1997, 20.

### H53. HIMYAR/HIMYARITES

Tribu d'Arabie méridionale qui se constitue en royaume vers 110 av. J.-C. et unifie progressivement tout le sud de la péninsule Arabique. Selon certains généalogistes maghréhins, Himyar serait l'ancêtre des Berbères Kotama (Kutāma) et Sanhadja (Ṣanhāja). Le royaume himyarite a sa capitale à Ṣafār (à 130 km au sud de Ṣan'ā') où se trouve le palais royal de Raydān. Dans les langues antiques de l'Arabie méridionale, écrites avec un alphabet consonantique, Himyar est appelée *Hmyr'*; en ge'ez, c'est Hamēr et en grec Homēritai ou Ameritai. Himyar, qui est la vocalisation arabe du nom, ne semble pas représenter exactement la prononciation antique qui devait être "Ḥumayr" ou "Ḥamayr".

À l'origine, le territoire himyarite se limite à la moitié sud du Yémen occidental, entre 'Adan et Dhamār; mais bientôt Himyar prend le contrôle du royaume de Saba' (moitié nord du Yémen occidental; capitale Marib) et prend pied en Afrique (*Périple de la mer Erythrée*, paragraphes 16, 23 et 31). De longues guerres aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, pendant lesquelles Saba' retrouve son indépendance, s'achèvent par le succès de Himyar, qui annexe définitivement Saba', puis le Ḥaḍramawt, entre 275 et 300. Cette première unification de l'Arabie méridionale – on dirait aujourd'hui du Yémen – est menée à bien par le roi Shammir Yuhar'ish. C'est ce Shammir qui est mentionné incidemment, en 328, dans l'inscription funéraire d'Imru' al Qays, "roi de tous les Arabes", à an-Namāra en Syrie du Sud.

Dès le début du III<sup>e</sup> siècle, les souverains sabéens et ḥaḍramawtiques avaient étendu leur influence sur les tribus arabes du désert, voisins du Yémen. Les Himyarites poursuivent la même politique et imposent bientôt leur loi à toute l'Arabie centrale et occidentale, devenant la principale puissance de la péninsule pendant plus de deux siècles (de 300 à 525), comme le rappellent deux inscriptions royales gravées sur les rochers de Ma'sal al-Jumḥ, à 240 km à l'ouest-sud-ouest d'ar-Riyāḍ.

La dynastie himyarite adopte officiellement le monothéisme à la fin du IV<sup>e</sup> siècle : les deux premières inscriptions reflétant cette adhésion, dont les auteurs sont le roi Malkikarib Yuha'min, en corégence avec ses fils Abikarib As'ad et Dhara'amar Ayman, datent de janvier 384 ap. J.-C. La terminologie utilisée dans ces textes ne permet pas de reconnaître à quelle religion la dynastie s'est convertie, mais les traditions arabes islamiques mentionnent explicitement le judaïsme, prépondérant alors en Arabie occidentale.

L'orientation pro-chrétienne et pro-byzantine du dernier roi himyarite régulier, Ma'dikarib Ya'fur, en contraste avec la politique internationale beaucoup plus prudente de ses prédécesseurs, amène sur le trône un juif extrémiste nommé Yūsuf As'ar Yath'ar (entre juin 521 et mai 522), qui rompt avec Byzance et son allié abyssin et persécute les chrétiens autochtones. L'exécution à Najrān, en novembre 523, de plusieurs centaines de croyants, parmi lesquels al-Ḥārith b. Ka'b (en grec Aréthas), provoque une grande émotion dans le monde chrétien. Les conséquences sont immédiates. Les autorités religieuses d'Alexandrie en Égypte et l'empereur byzantin Justin I<sup>er</sup> (518-527) demandent au souverain abyssin Elesbaas (Kālēb Ella Aṣḥeḥa) d'intervenir militairement. De nombreux navires sont rassemblés et d'autres sont construits pour franchir le détroit d'al-Mandab. L'armée, montée sur 70 embarcations, débarque en Arabie et écrase les forces himyarites du roi Yūsuf, qui est capturé et exécuté selon certaines sources, ou meurt en se précipitant à cheval dans la mer selon d'autres. La défaite et la disparition de Yūsuf se placent entre 525 et 530. Le royaume himyarite cède la place à un protectorat abyssin et la population est convertie de

force au christianisme. La tribu de Ḥimyar disparaît au haut Moyen Âge, grignotée par les groupes arabes nomades originaires principalement de Maḏhḥij, qui s'installent sur son territoire ou à sa périphérie.

Aucun monument ḥimyarite n'a survécu, si on excepte la fameuse digue de Marib : la capitale, notamment, n'est plus que ruines, après les destructions des Abyssins et les atteintes du temps. Cependant l'histoire de Ḥimyar est assez bien connue, grâce à une centaine d'inscriptions, presque toutes rédigées en sabéen, et aux traditions d'époque islamique.

Il est assuré que la langue parlée par les Ḥimyarites n'était pas le sabéen (langue sudarabique apparentée à l'arabe et à l'éthiopien classique), mais une langue occupant une position intermédiaire entre le sabéen et l'arabe. Deux inscriptions préislamiques, et diverses citations du parler ḥimyarite qui survit encore au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle ap. J.-C., dues notamment au savant yéménite al-Ḥasan al-Hamdānī (893-971), fondent cette conviction.

L'écriture utilisée par les Ḥimyarites est une variété évoluée de l'alphabet que les savants occidentaux appellent "sudarabique" et les traditions arabes "musnad". Elle compte vingt-neuf consonnes (les vingt-huit de l'arabe plus un *s* latéral) et un trait pour séparer les mots, et ne note que les consonnes et les voyelles longues en position finale, à l'aide des consonnes *w*, *y* et *h*. Elle est connue sous deux formes. Dans la première, dite "monumentale", les caractères dérivent de formes géométriques simples, comme le cercle, le rectangle et la croix, et ne sont pas attachés les uns aux autres ; cette écriture est utilisée pour les textes destinés à durer, gravés dans la pierre ou coulés dans le bronze. Dans la seconde, appelée "cursive" ou "minuscule", les lettres ont un tracé plus relâché et sont fréquemment prolongées par un appendice qui s'allonge sur la ligne d'écriture. L'alphabet consonantique sudarabique a son origine au Levant, comme le prouvent un ordre des lettres original (attesté d'abord en Syrie et en Palestine, puis en Arabie méridionale et en Éthiopie) et sept ou huit lettres qui ont la même forme et la même valeur que des lettres des alphabets ougaritique (Syrie) et phénicien. Il est très différent de l'alphabet arabe, qui a les mêmes ancêtres lointains, mais dérive probablement du syriaque.

Le nom de Ḥimyar n'apparaît pas dans le Coran, mais il brille d'un vif éclat dans les traditions arabes relatives à la période pré-islamique. Cette célébrité posthume s'explique aisément. Dans les luttes politiques des débuts de l'Islam, les Yéménites, souvent en rivalité avec les Qurayshites (la tribu du Prophète Muḥammad) et les Arabes du nord de la péninsule justifiaient leurs prétentions en invoquant la grande antiquité de leur civilisation – prouvée par tant de monuments et de vestiges – que le nom de Ḥimyar représentait à lui seul dans la mémoire collective ; Quraysh, en revanche, avait pour unique titre de gloire le fait d'avoir donné naissance au Prophète.

Ces affrontements amenèrent les traditionnistes à collecter les souvenirs plus ou moins précis que les tribus du Yémen et celles de l'Arabie déserte avaient conservés du passé préislamique, notamment nombre d'anecdotes sur les rois et des fragments poétiques souvent remaniés ; ils favorisèrent bientôt l'apparition d'amplifications épiques, qui attribuaient à quelques souverains ḥimyarites des conquêtes fabuleuses en Asie, avec des motifs sans doute empruntés au *Roman d'Alexandre*. Il en est ainsi de Ṣammir Yuhar'ish et d'Abikarib As'ad, dont le nom a déjà été cité. On pourrait aussi mentionner Sayf ibn dhī-Yazan, un prince qui s'opposa à l'occupation abyssine et y mit fin dans les années 570, devenu le héros d'un cycle épique.

Les noms d'autres princes, comme ceux d'Abraha dhū l-Manār et d'Afriqis, à qui certains traditionnistes – cités notamment par Ibn Khaldūn – attribuent des



expéditions au Maghreb, paraissent en revanche totalement légendaires. On ne saurait donc accorder le moindre crédit aux anecdotes selon lesquelles cet Afriqus serait l'éponyme de l'Ifriqiyya, aurait donné leur nom aux "Berbères" (en s'exclamant à l'écoute de leur langue : "Quelle *barbara* [charabia] est la vôtre") ou aurait laissé au Maghreb deux branches de la tribu de Ḥimyar, les Kutāma et les Ṣanhāja (*Histoire des Berbères*, I, pp. 28, 168, 176, 207 et 291 ; II, p. 2). C'était déjà, pour l'essentiel, l'opinion d'Ibn Khaldūn, pour qui "toutes ces hypothèses sont erronées et bien éloignées de la vérité", en accord sur ce point avec Ibn Hazm (*ibid.*, I, pp. 182-185).

L'hypothèse d'une origine himyarite des Berbères continue à exercer sa fascination sur de nombreux chercheurs maghrébins. Certains ont cru pouvoir lui rendre un peu de crédit en soulignant la parenté formelle des écritures *tifinagh* et sudarabique monumentale. En réalité, cette parenté, qui se limite à quelques signes de formes semblables, est illusoire : pour supposer une origine sudarabique des *tifinagh* ou une même origine pour les deux écritures, il faudrait qu'un nombre appréciable de lettres aient la même forme, mais aussi, la même valeur, ce qui n'est pas le cas. En fait, le sudarabique et les *tifinagh* se servent de formes géométriques dépouillées, mais banales, de sorte qu'il n'est pas surprenant de retrouver les mêmes figures (avec des valeurs différentes) dans les deux alphabets.

Les légendes sur l'origine ĥimyarite des Berbères, relativement tardives, répondaient certainement au désir des Maghrébins de se trouver des ascendants prestigieux en Arabie. Pour cela, les Ĥimyarites présentaient l'avantage d'offrir un héritage symbolique en déshérence. Dans la boucle du Niger, le même désir d'une origine prestigieuse a fait rechercher là aussi des ancêtres en Arabie du Sud. Les prétentions de la dynastie salomonide d'Éthiopie, qui se considère comme la postérité de Salomon et de la reine de Saba', répondent aux mêmes exigences, mais dans ce cas, c'est vers la Bible qu'on s'est tourné et non vers les légendes arabes, mais avec ce résultat curieux que c'est encore le Yémen qui offre le matériau de départ.

## L'alphabet sudarabique

L'alphabet sudarabique compte 29 consonnes comme il a été dit. Avec des caractères faciles à distinguer les uns des autres et un trait pour séparer les mots, sa lecture est particulièrement facile. L'ordre des lettres est intéressant. Originaire de Syrie, mais abandonné dans ce pays au profit de l'ordre ougaritique qui sera suivi par le phénicien, le grec, le latin, l'hébreu, l'araméen et l'arabe, il devient une caractéristique des écritures sémitiques méridionales, le sudarabique et l'éthiopien qui en dérive :

$h\ l\ h\ m\ q\ w\ s^2\ r\ b\ t\ s^1\ k\ n\ h\ s\ s^3\ f\ ' \ ' \ d\ g\ d\ \bar{g}\ \bar{t}\ z\ \underline{d}\ y\ \underline{t}\ z$

Y 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040

У 1 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

# h l h m q w s<sup>2</sup> r b t s<sup>1</sup> k n h

○ × ◇ ㄣ ○ 日 7 ㄣ 11 11 3 H 9 9 9

$s \quad s^3 \quad f \quad d \quad g \quad d \quad \bar{g} \quad t \quad z \quad d \quad y \quad t \quad z$

L'alphabet sudarabique.

Cet alphabet est complété par sept symboles numériques, employés exclusivement avant J.-C. :

<i>Symbole</i>	<i>Valeur</i>	<i>Origine</i>
	un	simple barre valant une unité
𐩦	cinq	première lettre du mot qui signifie "cinq"
◦	dix	première lettre du mot qui signifie "dix"
𐩧	cinquante	moitié du symbole suivant
𐩨	cent	première lettre du mot qui signifie "cent"
𐩩	mille	première lettre du mot qui signifie "mille"
𐩪	–	symbole qui introduit et clôt une série de chiffres

À l'origine, le sudarabique peut s'écrire de droite à gauche ou de gauche à droite, avec cependant une préférence marquée pour le sens droite-gauche. Celui-ci s'impose définitivement avant même l'époque de Karib'il le Grand (vers 700 av. J.-C.) ; mais pour les textes de plusieurs lignes, il est possible de commencer dans le sens normal (droite-gauche), puis de changer de sens à chaque ligne. Cette disposition, qui évoque le mouvement d'un bœuf labourant un champ, est appelée pour cette raison "boustrophédon". Elle facilite la lecture des textes composés de lignes très longues qu'on voit sur certains monuments. Le boustrophédon est abandonné plusieurs siècles avant J.-C. Désormais, le sudarabique s'écrit de droite à gauche, sens qui est également celui de l'arabe, du syriaque, de l'hébreu, mais non pas celui de l'éthiopien.

#### BIBLIOGRAPHIE

BRIEND J. et ROBIN Ch., "Sheba, I. Dans la Bible ; II. Dans les inscriptions d'Arabie du Sud", *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, Fascicule 70, Paris, Letouzey et Ané, 1996, col. 1043-1254.

IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduite de l'arabe par le baron de Slane, nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, quatre tomes, 1925, 1927, 1934 et 1956 (publié par Henri Pères).

CH. ROBIN

#### H54. HLA (Système)

##### Définition du système HLA

Le système HLA situé sur le Chromosome 6 est composé de gènes dits de Classe I (HLA-A, -B, -C) et dits de Classe II (HLA-DP, -DQ et -DR). Les molécules HLA ont pour fonction de présenter des peptides (qu'ils soient des antigènes autologues, c'est-à-dire propres à l'individu, ou d'origine étrangère comme ceux des micro-organismes). Un autre point commun entre ces deux classes de molécules est qu'elles présentent un extrême polymorphisme. Ce polymorphisme est l'une des causes du phénomène de rejet de greffe lorsque le typage HLA du donneur diffère de celui du receveur. Le polymorphisme du système a aussi permis de découvrir l'association HLA-maladies, c'est-à-dire l'existence de relations statistiques parfois très fortes entre la possession d'un allèle HLA particulier et la susceptibilité à une maladie donnée [34]. Outre ce polymorphisme, il existe des

associations préférentielles (ou des répulsions) entre un allèle d'un locus et un allèle d'un autre locus appelées déséquilibres de liaison. Ces déséquilibres de liaison constituent un outil précieux pour les anthropologues dans la mesure où ils peuvent exprimer un reliquat d'association correspondant au patrimoine génétique de populations ancestrales et pour laquelle le temps n'a pas été suffisant pour permettre aux recombinaisons de rétablir l'équilibre [16].

La complexité du système HLA et la fonction même de celui-ci peuvent expliquer pourquoi le tiers des études menées sur le système HLA au Maghreb porte sur la connaissance du polymorphisme de ce système en général, c'est-à-dire à un niveau national sans référence à des populations précises (Algérie [8, 31] et Tunisie [20, 23, 22, 25]), un autre tiers concerne les relations entre HLA et maladies (Cancer Nasopharyngeal [21], diabète insulino-dépendant [5, 6, 17, 28, 29, 30] ; maladie de Coeliaque [13] et Spondylarthrite Ankylosante [19]) et un dernier tiers des travaux est réalisé dans une perspective anthropologique avec l'idée de se servir du système HLA comme marqueur d'une expression génétique identitaire (Kabyles [12,14], Algériens [1, 2] ; Tunisie [3, 4] ; Juifs marocains [11, 32, 33] ; Maroc [27] ; Afrique du Nord [7, 24]).

### ***HLA et identité***

Les recherches sur le polymorphisme des populations nord-africaines répondent à trois objectifs :

La connaissance géographique de la répartition des groupes HLA pour un travail d'ensemble en ethnobiologie [25] ;

Proposer une base de référence à la fois pour les études à venir portant sur les associations HLA et maladies et pour utiliser cette base de référence pour la greffe de moelle osseuse [18] ;

Établir un éventuel schéma évolutif des allèles HLA [8]. Ces recherches, ainsi que celles conduites sur les associations HLA et maladies, sont stimulées par les avancées technologiques, le génotypage faisant suite aux méthodologies sérologiques et cellulaires. Dans ce cadre, les populations nord-africaines s'avèrent particulièrement intéressantes en étant comparées avec les autres populations méditerranéennes avec lesquelles elles partagent un fond génétique commun malgré des différences attendues suite aux métissages avec les populations noires et arabes [6].

D'un point de vue anthropologique, le polymorphisme du système HLA et l'existence de déséquilibre de liaison ont permis d'améliorer nos connaissances sur les populations de cette région, en particulier sur les mécanismes d'isolation génétique et de métissage inter-populationnel.

## **Connaissance du système HLA dans les populations du Maghreb**

### ***Les premiers travaux***

L'utilisation de l'information apportée par le système HLA dans une perspective anthropologique a surtout été mise en évidence lors des travaux de la V<sup>e</sup> Workshop (1972) [15], avec, en ce qui concerne le nord de l'Afrique, les travaux sur les Touaregs Kel Kummer [14]. Ensuite, d'autres populations ont été étudiées dans cette perspective : un échantillon de population kabyle [12], la population tunisienne [9, 20, 25] ou algérienne [30]. Dans la perspective d'études comparatives, les travaux de Ayed [3, 4] montrent une grande similarité entre Tunisiens et

Kabyles ainsi qu'une fréquence élevée des antigènes HLA-A23 et HLA-Bw50 dans la population tunisienne et les autres populations arabes, mais une faible similarité pour les antigènes HLA-DR entre Tunisiens et Européens. De nouveaux sous-types (comme le sous-type HLA-DRB1\*0806) sont mis en évidence au travers d'études sur la population algérienne [8]. Les travaux de Djoulah [17,18] ont montré d'une part, que les populations algériennes sont génétiquement proches des populations du sud de l'Europe, en particulier des Sardes, des Italiens et des Français, et d'autre part, ont ouvert la voie de la recherche sur les associations entre système HLA et maladies dans la population algérienne, comme cela a déjà été mis en évidence pour la population tunisienne [9].

### *Les études locales*

Les travaux sur la population tunisienne [20, 25] montrent déjà le double intérêt des études locales tant au niveau de la connaissance de la répartition géographique des groupes HLA en relation avec les groupes voisins [18] qu'à celui des associations entre HLA et maladies [23, 25]. Pour les populations autochtones de l'Algérie, le typage du génome devait permettre d'établir l'existence d'une éventuelle voie évolutive entre HLA-DR8 et HLA-DRB1 dans une population algérienne relativement bien définie, composée de 40 % d'Arabes et de 60 % de Berbères [8]. Il en ressort que l'haplotype HLA-DRB1\*0804-DQA1\*0501-DQB1\*0301 présent chez seulement 25 % de l'ensemble du groupe "Algérien" étudié montre une fréquence plus élevée chez les Égyptiens; or, Éthiopiens, Égyptiens et Berbères appartiennent tous à la famille paléo-nord-africaine des populations blanches (Hamites) qui étaient déjà établies sur la côte sud de la Méditerranée aux temps pré-néolithiques (10 000 BC). La même étude a montré que le sous-type DRB1\*0806 est l'allèle DR8 le plus fréquent chez les Algériens. La présence de cet allèle a été mise en évidence (1\*0806/11 DR8) dans une population espagnole qui partage aussi une fréquence élevée de HLA A30-B18-DR3. Ceci démontre ainsi une probable relation génétique entre les Proto-Berbères et les Ibériens, reflet de migrations anciennes.

### *Les études anthropologiques comparatives*

Les synthèses sur l'origine des populations berbères et les mouvements de populations dans le nord de l'Afrique effectuées à partir des données du système HLA sont parfois contradictoires. Ainsi, dans l'étude sur les Kabyles [12], est suggérée une relation génétique entre la population berbère et les populations du Sud-Ouest européen à partir de l'association principale entre trois haplotypes, hypothèse confirmée partiellement par des études intégrant des données génétiques comparatives entre Espagnols, Basques, Sardes et Algériens [1, 25] et testant par la méthode des distances génétiques et du dendrogramme l'hypothèse d'une origine commune ibéro-paléo-nord-africaine des Espagnols, des Basques, des Sardes et des Algériens.

Une autre association (A11-B21) est trouvée chez les Touaregs, tendant à confirmer une origine génétique commune avec les Kabyles. L'auteur [12] donne une origine "caucasioïde" aux Berbères à cause de l'importante identité génétique commune avec les populations du sud de l'Europe tout en reconnaissant les manques d'information mis à sa disposition sur les populations arabes.

D'autres études [2, 7, 24] effectuées à partir des travaux de la XII<sup>e</sup> Workshop visant à comparer entre elles 12 populations méditerranéennes montrent que les fréquences de DRB1 et DQB1 trouvées dans un échantillon d'Algériens d'Oran



sont proches de celles de deux échantillons d'Alger et que l'ensemble des échantillons algériens étudiés se situe génétiquement à proximité des Tunisiens et sur une position intermédiaire entre Marocains et Égyptiens. Une étude sur les fréquences des groupes HLA chez des Berbères d'Agadir (Maroc) montre que cette population est génétiquement reliée aux populations de l'Europe du Sud-Ouest. Cette population du Sous se caractérise par une faible fréquence de gènes HLA de classe II par rapport à ses voisins, suggérant ainsi une dérive génique rapide pouvant facilement s'expliquer par l'histoire même de cette population (elle est originaire des régions sahariennes et est demeurée isolée culturellement et génétiquement en tant que population berbère). La faible distance génétique entre les Berbères soussi et les Oranais confirme l'hypothèse d'une origine commune des différents groupes berbères disséminés dans les diverses régions du nord de l'Afrique [7].

Ainsi, à un premier modèle de diffusionnisme des gènes sur un axe Nord-Sud s'oppose un autre modèle, celui du diffusionnisme Est-Ouest. Mais la réalité semble plus complexe car se surajoute au cours du temps l'impact des différentes migrations de populations et surtout celui de la dérive génique (perte de gènes). C'est ainsi qu'un troisième modèle populationnel s'appuyant sur les distances génétiques et les déséquilibres de liaison observés dans une population berbère tunisienne [3] suggère à la fois l'influence de migrations d'origine sub-saharienne et de l'Est méditerranéen. Ces conclusions vont dans le sens de celles déjà formulées à partir de l'analyse des résultats fournis par l'analyse des groupes érythrocytaires [10].

#### BIBLIOGRAPHIE

- [1] ARNAIZ-VILLENA A., BENAMAR D., ALVAREZ M., DIAZ-CAMPOS N., VARELA P., GOMEZ-CASADO E., MARTINEZ-LASO J., 1995, "HLA allele and haplotype frequencies in Algerians, relatedness to Spaniards and Basques", *Human Immunology*, vol. 43, p. 259-268.
- [2] ARNAIZ-VILLENA A., MARTINEZ-LASO J., GOMEZ-CASADO E., DIAZ-CAMPOS N., SANTOS P., MARTINHO A., BREDIA-COIMBRA H., 1997, "Relatedness among Basques, Portuguese, Spaniards, and Algerians studied by HLA allelic frequencies and haplotypes", *Immunogenetics*, vol. 47, p. 37-43.
- [3] AYED K., BARDI R., GEBUHRER L., BETUEL H., 1986, "Antigènes HLA-A,-B,-C, -DR dans la population tunisienne", *J. Génét. Hum.*, vol. 34, N° 2, p. 159.
- [4] AYED K., BARDI R., GEBUHRER L., GORGI Y., BETUEL H., 1987, "HLA-A, -B, -C and DR antigens in a sample of Tunisian population", *Tissue Antigens*, vol. 29, N° 225-231.
- [5] AYED K., BARDI R., GORGI Y., JENNANI F., CHAMMAKHI S. & BOUKHRIS R., 1989, "HLA-A, -B, 6DR antigens and complotype in Tunisian patients with diabetes mellitus", *Dis. Markers*; vol. 7, p. 43-47.
- [6] BARDI R., JU L.-Y., JENHANI S., AYED K., CHAMMAKHI S. and CHARRON D., 1991, "Association of type 1 diabetes mellitus with the HLA-DQA1\*0301 allele in a Tunisian population", *Res. Immunol.*, vol. 142, p. 211-216.
- [7] BENHAMAMOUCH S., BOUDJEMAA A., DJOULAH S., LE MONNIER DE GOUVILLE I., KESSAOUD K., HORS J., SANCHEZ-MAZAS A., 1997, "Anthropological study of west Algerian population", in *Genetic diversity of HLA, Functional and Medical Implication*, Ed. D. Charron, EDK, Paris; vol. 1, p. 181-182.
- [8] BENMAMAR D., MARTINEZ-LASO J., VARELA P., BEKHOUCHA F., MORALES P., ARNAIZ-VILLENA A., 1993, "Evolutionary relationships of HLA-DR8 alleles and description of a new subtype (DRB1\*0806) in the Algerian population", *Hum. Immunol.*, vol. 36, N° 3, p. 172-178.
- [9] BETUEL H., CAMOUN M., COLOMBANI J., DAY N.-E., ELLOUZ R. and DE THE G., 1975, "The relationship between nasopharyngeal carcinoma and the HLA system among Tunisians", *Int. J. Cancer*, p. 249.

- [10] BOETSCH G., 1999, Article "Hémostypologie (populations berbères)", *Encyclopédie berbère*, t. XXII.
- [11] BONE-TAMIR B., BODMER J.-G., BODMER W.-F., PICKBOURNE P., BRAUTBAR C., GAZIT E., NEVO S., ZAMIR R., 1978, "HLA polymorphism in Israël. 9. An overall comparative analysis", *Tissue Antigens*, vol. 11, p. 235.
- [12] BOUALI M., DEHAY C., BANAJAM A., POIRIER J.-C., DEGOS L., MARCELLI-BARGE A., 1981, "HLA-A, B, C, Bf and glyoxalase I polymorphisms in a sample of the Kabyle population (Algeria)", *Tissue Antigens*, vol. 17, N° 5, p. 501-506.
- [13] BOUGUERRA F., BABRON M.-C., ELIAOU J.-F., DEBBABI A., CLOT J., KHALDI F., GRECO L., CLERGET-DARPOUX F., 1997, "Synergistic effect of two HLA heterodimers in the susceptibility to celiac disease in Tunisia", *Genetic epidemiology*, vol. 14, p. 413-422.
- [14] COLOMBANI J., DEGOS L., PETRIGNANI C., CHAVENTRE A., LEFEVRE-WITIER P., JACQUARD A., 1972, "HLA gene structure of Kel-Kummer Twareg", in *Histocompatibility Testing*, 1972, p. 153-162, Munksgaard, Copenhagen.
- [15] DAUSSET J., COLOMBANI J. (Eds), 1973, *Histocompatibility Testing - 1972*, Munksgaard, Copenhagen.
- [16] DEGOS L., 1982, "Répartition anthropologique des gènes HLA et dynamique des populations", in : J. Dausset & M. Pla (Eds), *Complexe majeur d'histocompatibilité de l'homme*, Paris, Flammarion (Coll. Médecine-Science).
- [17] DJOULAH S., KHALIL I., BERESI J.-P., BENHAMAMOUCH S., BESSAOUD, DESCHAMPS I., DEGOS L., HORS J., 1992, "HLA-DRB1\*0405 haplotype is most strongly associated with IDDM in Algerians", *Eur. J. Immunogenet.*, vol. 19, p. 54-63.
- [18] DJOULAH S., SANCHEZ-MAZAS A., KHALIL I., BENHAMAMOUCH S., DEGOS L., DESCHAMPS I., HORS J., 1994, "HLA-DRB1, DQA1 and DQB1 DNA polymorphisms in healthy Algerian and genetic relationships with other populations", *Tissue Antigens*, vol. 43, N° 2, p. 102-109.
- [19] GONZALES-ROCES S., ALVAREZ M.-V., GONZALEZ A., DIEYE A., MAKNI H., WOODFIELD D.-G., HOUSAN L., KONENKOV V., ABBADI M.-C., GRUNNET N., COTO E., LOPEZ-LARREA C., 1997, "HLA-B27 polymorphism and worldwide susceptibility to Ankylosing spondylitis", *Tissue Antigens*, vol. 116-123.
- [20] HELAL A.-N., LEFRANC G., HAUPTMANN G., GOETZ J., TONGIO M.-M., DAVRINCHE C., RIVAT C., CAVELIER B., CHIBANI J., CHAABANI H., 1983, "HLA A\*, B\*, DF\* and C4\*A, B\* allele associations, with special reference to Bf\*SO7, in the Tunisian population" *Journal of Immunogenetics*, vol. 10, N° 2, p. 205-208.
- [21] HERAIT P., TARSZ T., GUILLARD M.-Y., HANNA K., LIPINSKI M., MICHEAU C., SANCHE-GARNIER H., SCHHAB G., CACHIN Y., DEGOS L., DE THE G., 1983, "HLA A, B and DR antigens in North-African patients with nasopharyngeal carcinoma", *Tissue Antigens*, vol. 22, p. 335-341.
- [22] HMIDA S., GAUTHIER A., DRIDI A., QUILVIC F., GENET B., BOUKEF K., SEMANA G., 1995, "HLA Class II gene polymorphism in Tunisians", *Tissue Antigens*, vol. 45, p. 63-68.
- [23] HMIDA S., MOJAAT N., ABID S., DRIDI A., GENET B., BOUKEF K., SEMANA G., 1995, "Étude du polymorphisme HLA de Classe I dans la population tunisienne", *Transf. Clin. Biol.*, vol. 2, N° 5, p. 381-386.
- [24] HORS J., EL CHENAWI F., DJOULAH S., HAFEZ M., ABBAS F., EL BORAI M.-H., KAMEL M., ABBAL M., CAMBON-THOMSEN A., MERCIER P., REVIRON D., MAGZOU B. A., ROSNER G., DELGADO J.-C., YUNIS E., RAFFOUX C., TAMOUZA R., IZAABEL H., HMIDA S., BENHAMAMOUCH S., BESSAOUD K., LANGANEY A., SANCHEZ-MAZAS A., 1997, "HLA in North African populations : 12th International histocompatibility Workshop NAFR report", in *Genetic diversity of HLA, Functional and Medical Implication*, Ed. D. Charron, EDK, Paris, vol. 1, p. 328-334.
- [25] HOUISSA R., GUEGUEN A., CHADLI A., BEN AISSA R., HORS J., SALMON D., 1981, "Les marqueurs HLA dans une population tunisienne", *Rev. Fran. Trans. Immunohémat.*, vol. 24, N° 2, p. 163-168.

- [26] IZAABEL H., GARCHON H.-J., BEAURIN G., BIGA M., AKHAYAT O., BACH J.-F. and CAILLAT-ZUCMAN S., 1996, "Distribution of HLA Class II alleles and haplotypes in insulin-dependent Moroccan diabetics", *Hum. Immunol.*, vol. 49, p. 137-143.
- [27] IZAABEL H., GARCHON H.-J., CAILLAT-ZUCMAN S., BEAURIN G., AKHAYAT O., BACH J.-F., SANCHEZ-MAZAS A., 1998, "HLA Class II DNA polymorphism in a Moroccan population from the Souss, Agadir Area", *Tissue Antigens*, vol. 51, p. 106-110.
- [28] JENHANI F., BARDI R., GORGI Y., AYED K., CHAMMAKHI S., BOUKHIS R., 1989, "Polymorphisme HLA-A,-B,-C,-DR, C4 et Bf chez les diabétiques insulino-dépendants dans la population tunisienne", *Annales de Biologie Clinique*, vol. 47, N° 1, p. 23-28.
- [29] JU L.-Y., GU X.-F., BARDI R., KRISHNAMOORTHY R., CHARRON D., 1991, "A simple non-radioactive method of DNA typing for subsets of HLA-DR4 subsets in three diabetic population groups" *Hum. Immunol.*, vol. 31, p. 251.
- [30] MERCIER P., VALLO J.-J., VIALETES B., VAGUE P.-H., 1985, "HLA-A, B, DR antigens and insulin-dependent diabetes in Algerians", *Tissue Antigens*, vol. 26, p. 20-24.
- [31] REVIRON D., ANDRE M., CANTALOUBE J.-F., BIAGINI P., CHICHEPORTICHE C., MERCIER P., 1993, "Polymorphism HAL-DRB et DQB1 chez les Algériens originaires d'Alger", *Rev. Franç. Transf. Hémodiol.*, vol. 36, n° 6, p. 509-516.
- [32] ROITBERG-TAMBUR A., FRIEDMANN A., WITT C.-S., EISENBERG S., SOSKOLNE W.-A., SHAPIRA L., SELA M.-N., BATTAT S., SAFIRMAN G., SHERMAN L., COHEN I., BRAUTBAR C., 1994, "HLA polymorphism in Moroccan jewry", *Hum. Immunol.*, vol. 40, p. 61-67.
- [33] ROITBERG-TAMBUR A., WITT C.-S., FRIEDMANN A., SAFIRMAN C., SHERMAN L., BATTAT S., NELKEN D., BRAUTBAR C., 1995, "Comparative analysis of HLA polymorphism at the serologic and molecular level in Moroccan and Ashkenazi jews", *Tissue Antigens*, vol. 46, p. 104-110.
- [34] TWARI J.-L., TERASAKI P.-J., 1985, *HLA & Disease associations*, New York, Springer-Verlag.

G. BOETSCH et M. GIBERT

## H55. HODNA

### Un bassin fermé

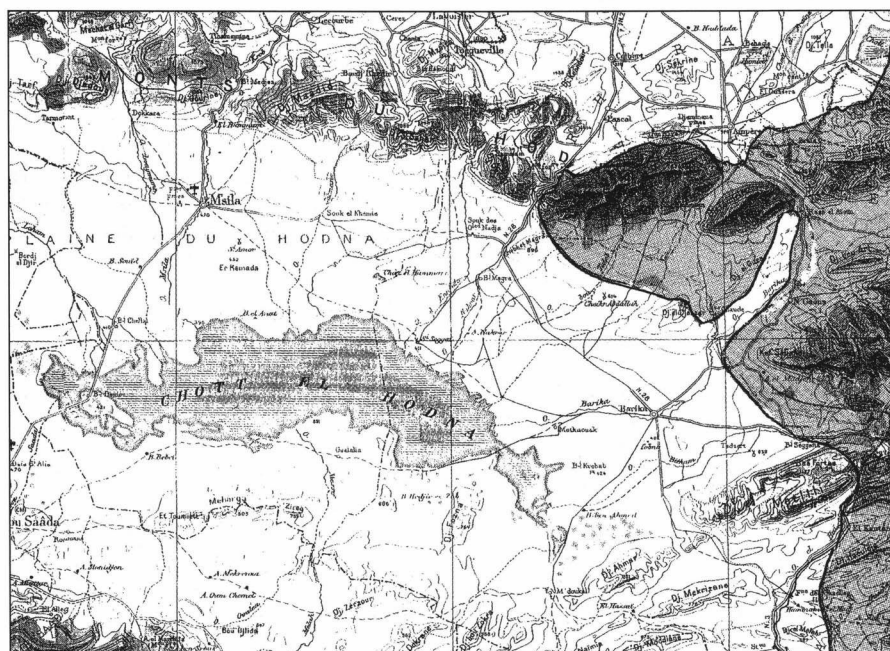
Le Hodna est une vaste dépression située au centre de l'Algérie à une altitude de 400 mètres. Isolée de la mer par une série de chaînes montagneuses, cette dépression occupe un bassin fermé de quelque 24 500 km<sup>2</sup>. La cuvette centrale déprimée a une superficie de 8 500 km<sup>2</sup>. Elle est alimentée par des oueds venus principalement du nord : oued Barika, oued el Ksob, oued el Lehan. Ces cours d'eau descendent des montagnes qui forment un arc continu et relient l'Atlas tellien à l'Atlas saharien. Ce sont, de l'ouest à l'est, les monts des Ouennougha, les monts des Maâdid, le Bou Taleb et autres chaînes secondaires. La charnière entre l'Atlas tellien et l'Atlas saharien est constituée par le massif du Belezma\* et les monts des Ouled Sultan. Les gisements de phosphates sont nombreux dans les monts du Hodna. Les plus riches sont localisés dans le djebel Maâdid. L'ensemble des monts du Hodna n'isole pas complètement la dépression des Hautes Terres du Nord et de l'Est. Ils s'élèvent jusqu'à 1890 mètres dans le Bou Taleb (Djebel Afghane) mais les voies de transhumance les traversent en suivant soit les gorges de la Soubella entre Maâdid et Bou Taleb, soit la longue dépression N'gaous-Barika qu'emprunte l'oued Barika soit, plus à l'ouest, celle de l'oud Ksob.

Entre les monts et la cuvette du Hodna, le Djerr est une région de collines découpées pour la plupart en lanières étroites par les oueds descendus des montagnes. Le piémont ou glacis d'érosion a les caractères habituels de ceux des pays semi-arides. Le relief du Djerr est principalement composé de ces glacis d'érosion étagés qui convergent vers l'aval.

Au sud du Djerr s'étend la plaine du Hodna proprement dit où aboutissent les oueds charriant une quantité importante de matériaux d'origines diverses : sables et argiles mais aussi cailloux et graviers qui sont abandonnés sur des cônes de déjection où les eaux d'inondation se confondent en des nappes continues. Les plus fins de ces matériaux se répandent jusque sur les boues salées de la Sebkha. Les anciens occupants de la plaine et du Djerr ont provoqué, par des barrages rustiques, la dérivation des eaux qui s'épanchent en nappes. Cette irrigation est favorable surtout à la culture des céréales, mais convient aussi à l'extension des pâturages.

Le Rmel, au sud de la cuvette, est différent de la plaine du Nord. Ici domine le sable, comme l'indique le nom donné à cette région. Ce sable est déposé en couches plus ou moins épaisses : les plus belles dunes sont situées à l'ouest, dans la région de Bou Saâda.

La Sebkhia occupe la partie la plus déprimée de la cuvette allongée d'est en ouest ; sur les bords recouverts souvent d'une couche de sel s'étend le Chott qui est le pâturage constitué de végétaux halophiles. C'est par un abus de langage que le terme de Chott a été étendu à l'ensemble de la cuvette qui est une Sebkhia ou Zahrez. Quant au nom de Hodna, il signifierait "brassée" par allusion au cadre montagneux qui l'enserme.



Le bassin du Hodna et son cadre montagneux.  
La zone grisée, à l'est, est occupée par les Berbérophones chaouiïa.

### L'approvisionnement en eau

Les sols les plus fertiles sont ceux qui sont assurés de recevoir, grâce aux innombrables barrages de dérivation, la quantité d'eau nécessaire à la culture des céréales. Sans cette irrigation, le Hodna ne serait qu'une steppe prédésertique, vouée à l'élevage extensif d'ovins, dont la couverture végétale comprend des salsolacées, des soudes et l'*Atriplex*. Les meilleures terres, les plus favorables aux céréales, sont les terres fortes de la plaine entre le Chott et le Djerr. En revanche, les sols du Rmel sont trop légers pour être ensemencés en céréales ; ils ne fournissent qu'un maigre pâturage en hiver et au début du printemps.

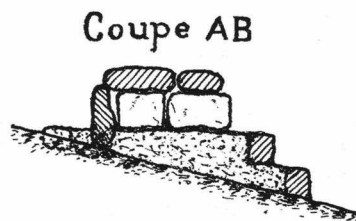
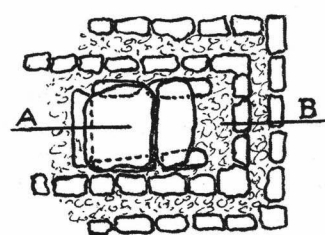
Le principal problème qui se pose donc aux céréaliculteurs du Hodna est l'approvisionnement en eau. Les eaux des grosses sources comme la source vauclusienne de N'gaous sont exploitées et réparties suivant un système complexe issu des principes en cours dans le Tell. Dans le secteur sud-est au contraire, c'est le principe saharien qui l'emporte ; l'eau est la propriété et elle est indépendante de la possession du sol. A M'doukal, seule oasis de la région, on utilisait longtemps la *mechkouda*, récipient en cuivre dont le fond hémisphérique est percé d'un trou. On place sur l'eau la *mechkouda* qui se remplit en cinq minutes. Les eaux des oueds ne possèdent pas la régularité des sources vauclusiennes et des puits artésiens. Aussi, pour répartir les eaux de crues et assurer à la fois l'irrigation et l'apport de limon, les habitants du Hodna ont, dans les temps anciens, adopté une technique simple : celle des barrages de dérivation. La plupart de ces constructions sont anciennes mais on les attribue trop généreusement aux Romains. Dans le Djerr, ces barrages, qui ne sont le plus souvent que de simples levées de galets, alimentent des canaux par dérivation oblique ou détournent les eaux sur chacune des deux berges. Dans la plaine où les cailloux font défaut, les digues sont construites en superposant des branches de tamaris ou de jujubier et des couches de terre ; des piquets fichés verticalement consolident ces constructions qui pourtant ne résistent guère aux crues importantes.

Cependant, en des temps imprécis de l'Antiquité et du Moyen Âge, d'autres barrages en maçonnerie, ont été construits selon les principes introduits par les architectes romains ; il en subsiste de nombreuses ruines. La période contemporaine a vu se multiplier les barrages en maçonnerie ou en gabions, paniers métalliques, remplis de galets qui conviennent aux oueds peu profonds. Certains barrages en maçonnerie atteignent des dimensions plus importantes : celui de Sedd el Arch, sur la Soubella, haut de 6 mètres, est emprunté par la route de M'sila à Barika, bien qu'il soit submersible. La région septentrionale dispose du grand barrage réservoir de l'oued Ksob en amont de M'sila, à Sba el Guebli.

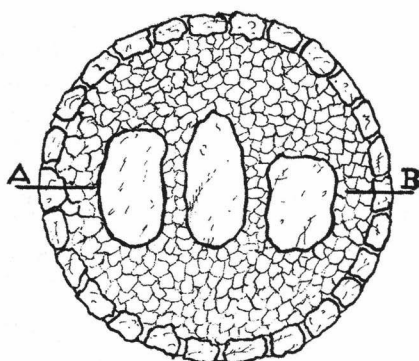
### Le peuplement et l'Histoire

Le Hodna d'aujourd'hui ne dépend pas uniquement des conditions naturelles (relief, climat et eaux). Celles-ci déterminent, avec l'arc de cercle des monts du Hodna, les eaux descendues des montagnes du Tell et les données climatiques, une limite géographique très nette qui sépare la Berbérie orientale (l'Ifrikiya) des territoires maghrébins du Centre et de l'Ouest. Or, cette frontière n'a jamais été totalement étanche : de tout temps, les pasteurs nomades sahariens ont conduit leurs troupeaux à travers les plaines du Hodna vers les terres du Tell au printemps et en été. De leur côté, les montagnards du Nord ont toujours eu tendance à étendre leur emprise sur le piémont et les bordures des Zahres où poussent les plantes halophiles du Chott fournissant un excellent pâturage.

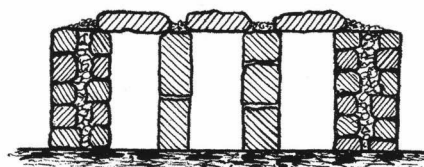
Ces données ont existé et fonctionné depuis que l'homme a appris, au Néolithique, à élever le mouton et la chèvre, abandonnant progressivement sa



0 1 2 3m



Coupe AB



0 1 2m

Monuments mégalithiques des Ouled Hannech (monts des Maâdid) : en haut, dolmen sur socle carré ; en bas, chouchet à sépulture multiple.

vie de prédation pour des modes de production, facteurs de progrès socio-économiques déterminants.

Le Hodna et ses abords n'ont guère attiré l'attention des préhistoriens et des archéologues. Il a seulement été signalé des gisements – sans doute néolithiques – sur les versants des monts qui encadrent la cuvette. Dolmens et autres sépultures mégalithiques (bazinas, chouchet) ont été décrits chez les Ouled Hannech dans les monts des Maâdid.

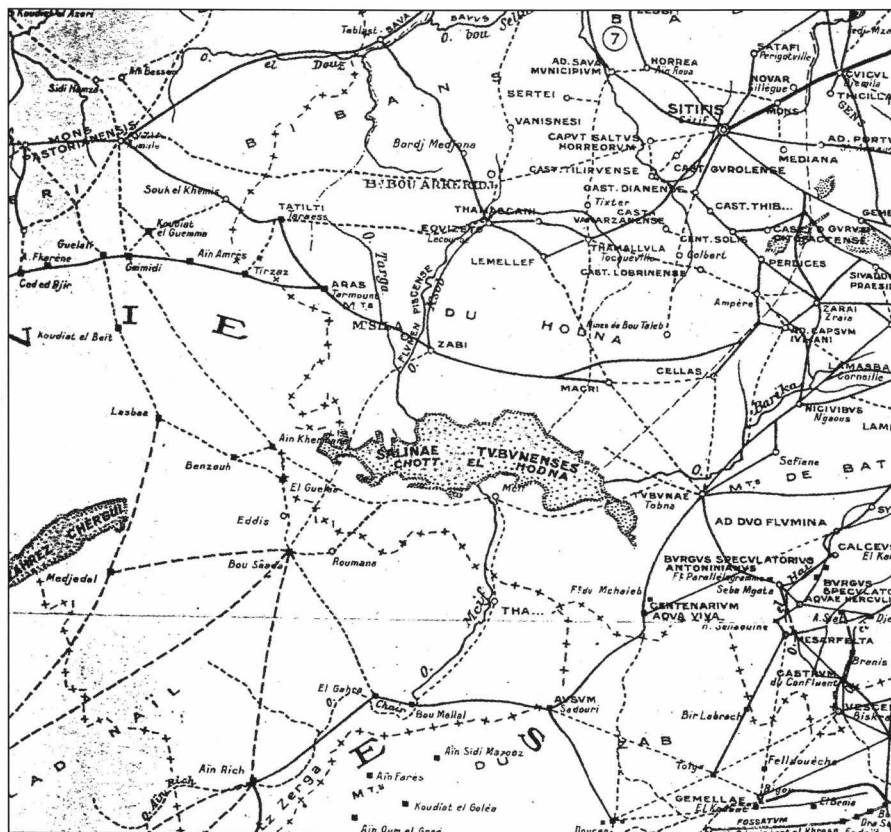
Le Hodna n'entre timidement dans l'Histoire que sous la domination romaine. C'est pour développer l'agriculture et la défendre que furent établis les premiers barrages de dérivation et que fut tracé le *limes*\* parfaitement conservé au pied des massifs. Le cas le plus surprenant est le *fossatum*\* qui enserrait complètement la base du massif du Bou Taleb\*. Les fonctions du *limes* étaient multiples : ligne de défense contre les populations nomades refoulées au désert – barrière fiscale qui permettait de prélever impôts et taxes sur les transhumants – système assurant le contrôle administratif des *gentes* d'au-delà du *limes*.

La mise en valeur des terres cultivables et une politique hydraulique conduite avec rigueur s'accompagnèrent de la création de postes militaires appelés à devenir de vraies villes : Thubuna, Nicivibus, Cellas, Macri, Zabi, Aras, Grimidi. L'une d'elles, Thubuna, donna son nom au Zahres : *Salinae Thubunensis*. La

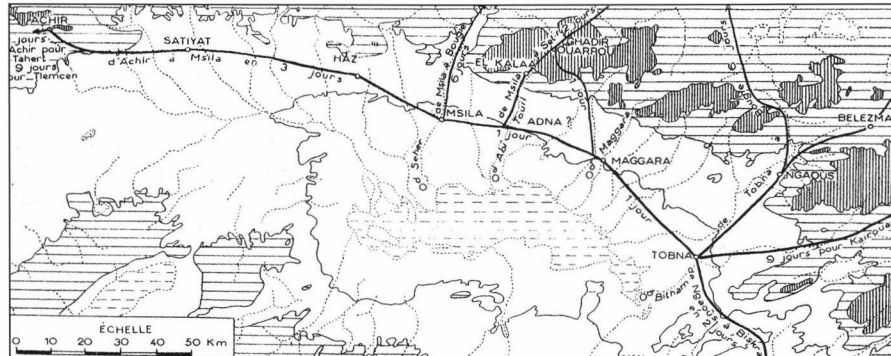
principale ville était Zabi, remplacée, après la conquête arabe, par M'sila construite à 4 kilomètres en aval. C'est sur la rive nord du Hodna qu'aboutissait la frontière de Numidie. Cette limite administrative laissait les *castella* de Perdices et Macri en Maurétanie et les cités de Zarai et Cellas en Numidie.

La fin du monde antique n'entraîna pas la disparition des cultures et du genre de vie sédentaire, mais la destruction du *limes* et des postes qui le renforçaient porta un coup mortel à la culture céréalière et arbustive. Il est symbolique que la Kahina\* ait trouvé la mort à Tarfa, au pied des monts des Maâdid. Alors que la tête était envoyée à Kairouan, le corps décapité de la princesse zénète fut jeté dans un puits voisin qui porte son nom : Bir el Kahina... Mais il existe dans la toponymie nord-africaine des dizaines de puits ainsi désignés tant est demeurée vivante la mémoire plus ou moins légendaire de cette reine berbère qui avait symbolisé la résistance à la domination arabe.

Pendant le Haut Moyen Âge, sous la dépendance des gouverneurs aghlabites, malgré les conflits entre Zénètes et Sanhadja sous les Fatimides et leurs successeurs zirides et hammadites, la plaine du Hodna continua à fournir, en plus des céréales traditionnelles, des fruits dont la réputation gagna tout le Maghreb. Le réseau routier romain qui, lui-même, avait emprunté les pistes dont le tracé était commandé par la disposition du relief, subsista dans la partie nord de la cuvette du Hodna. La route de Kairouan et, plus loin, de La Mecque, suivait le pied des monts du Hodna et assurait les relations entre les villes musulmanes qui



Les *Salinae Tubunenses* (Hodna) à l'époque romaine (extrait de la carte de P. Salama).



Le Hodna au Moyen Âge. Les principaux itinéraires (d'après J. Despois).

avaient succédé aux centres urbains de l'époque romaine. A l'ouest de la région, dans les monts du Titteri, la première capitale hammadite, Achir (voir *Asir*\* EB VII, A 294), était comme une sentinelle avancée en pays zénète ; mais c'était aussi la tête de la grande piste ziride reliant les deux capitales, l'ifrikiyenne Kairouan et la sanhadijienne Achir. Plus tard, la fondation de la Kalaâ des Beni Hammad, en 1010, dans les monts de Maâdid, rassura les commerçants et les artisans. Le danger zénète s'estompa mais les conditions de vie devinrent plus précaires lorsque les tribus hilaliennes\* pénétrèrent dans le bassin du Hodna.

Alors que les tribus nomades s'arabisaient progressivement, les habitants des massifs qui dominent l'est de la cuvette, depuis le Bou Taleb jusqu'au Belezma, conservaient leur genre de vie et leur langue. Ainsi, la population de la partie orientale du cadre montagneux du Hodna resta berbérophone et appartient toujours au groupe chaouïa.

### La situation économique

L'économie de la région du Hodna est plus variée à l'est, où le jardinage domine, qu'à l'ouest. Les jardins ont des implantations très variées ; ils ont longtemps souffert de l'insécurité. Les incursions de nomades, qu'ils soient berbères ou arabes, tandis que les sédentaires s'adonnent à la culture des céréales et des arbres fruitiers, des tentatives pour répandre la culture de l'olivier n'ont pas donné les résultats espérés. Le palmier-dattier ne vient bien qu'à M'doukal qui a toutes les caractéristiques d'une oasis. Les jardins de montagne s'insinuent dans les vallées où l'irrigation se fait par dérivation ou puits artésiens.

Les travaux agricoles utilisent deux types d'araïres, le plus grand est du type dit manche-sep. Cet araire *mahrath* a été introduit par les cultivateurs montagnards. Il est en possession des Berbères chaouïas de l'Est. L'autre araire est la *châba* : l'age et le sep sont taillés dans une même pièce de bois de chêne vert. Un mancheron vertical est planté dans le sep. Cet araire léger et très maniable est équipé d'un palonnier auquel est attelée une seule bête de trait : l'âne ou un petit cheval, plus rarement le chameau. Au contraire, l'araire *mahrath* est un engin plus grand tiré par deux bœufs ou deux chevaux ou mulets.

L'élevage, associé à une transhumance de la plaine vers la montagne, est l'activité économique principale des nomades. Les animaux sont élevés soit pour l'alimentation (moutons et chèvres, celles-ci plus pour leur lait que pour leur viande), soit pour le travail : chevaux et mulets l'emportent sur les dromadaires qui sont surtout des animaux de bât. Les bœufs, qui ne jouissent pas de conditions excellentes, sont peu nombreux. L'élevage du dromadaire connaît aussi un



déclin marqué dont les causes sont multiples : développement de la circulation automobile, raréfaction des bergers qui préfèrent émigrer.

Les conflits entre sédentaires et pasteurs nomades sont constants à travers les âges. Certains sont même séculaires, comme ceux qui opposent les Souamâ et les Ouled Sidi Hamla à propos de la mise en culture, par les Ouled Sidi Hamla, de terrains de parcours des Souamâ. Ils sont la conséquence du *Senatus-Consulte* de 1863, qui avait dressé des plans imprécis. D'année en année, la querelle s'envenimait entre les deux tribus. Le conflit éclata en 1936 ; il y eut des morts et de nombreux blessés. L'administration coloniale reconnut aux Ouled Sidi Hamla l'usage des terres *arch*. Le mécontentement des Souamâ s'accrut et les incidents se poursuivirent longtemps encore.

L'histoire des Hachem est un autre exemple des difficultés rencontrées par les fellahs lorsque l'administration intervenait maladroitement. Les Hachem du cercle de Bordj-Bou-Argeridj occupaient la plaine de la Medjana ; partisans fidèles de Mokrani, ils participèrent avec enthousiasme à l'insurrection de 1871. Ce qui leur valut d'être frappés d'une très forte amende et du séquestre de leurs terres, qui furent réparties entre les villages de colonisation. Le séquestre frappant la totalité du territoire des Hachem, il fut décidé de les déplacer dans le Hodna où les tribus de la région de M'sila avaient racheté leur séquestre en abandonnant le cinquième de leur territoire. Mais l'opération échoua complètement. Les Hachem se trouvaient à une journée de marche de leur ancien territoire ; malgré cette proximité, les conditions économiques étaient très différentes entre les deux régions. Étrangers au pays, ils ne trouvèrent pas dans le Hodna les ressources nécessaires pour un nouveau démarrage ; de plus, les années 1877-1878 furent catastrophiques. Ces habitants du Tell transplantés dans une région présaharienne cherchèrent à retourner sur leurs anciennes terres. Dès mars 1878, la plus grande partie des populations transférées retournèrent sur leurs anciennes terres de la Medjana où ils eurent le statut de khamès ou d'ouvriers agricoles, tandis que leurs terres du Hodna, abandonnées, servaient de parcours aux troupeaux des nomades.

Il est un autre exemple d'émigration spécialisée qui, elle, a réussi. C'est l'histoire des Ouled Sidi Hadjres, dont le petit territoire se situe à l'ouest de M'sila. Les Ouled Sidi Hadjres, appelés couramment "Hadjrassi", se sont spécialisés dans la fourniture de ballast aux compagnies de chemin de fer et de pierres cassées aux Ponts et Chaussées. Armés d'une martelette au manche flexible, assis sur les "cordons de caillasse" longs parfois de plusieurs centaines de mètres, ils débitaient et cassaient galets et pierrailles. Cette spécialisation avait pris naissance en 1880 et avait entraîné une émigration qui frappait des familles entières, se déplaçant avec leurs chameaux et leurs tentes. Certaines années, cette émigration gagna jusqu'aux deux tiers de la population.

#### BIBLIOGRAPHIE

DESPOIS J., *Le Hodna (Algérie)*, PUF, Paris, 1953.

NOUSCHI A., *Enquête sur le niveau de vie des populations rurales constantinoises de la conquête jusqu'en 1919*, PUF, Paris, 1961.

**H56. HONAÏN**

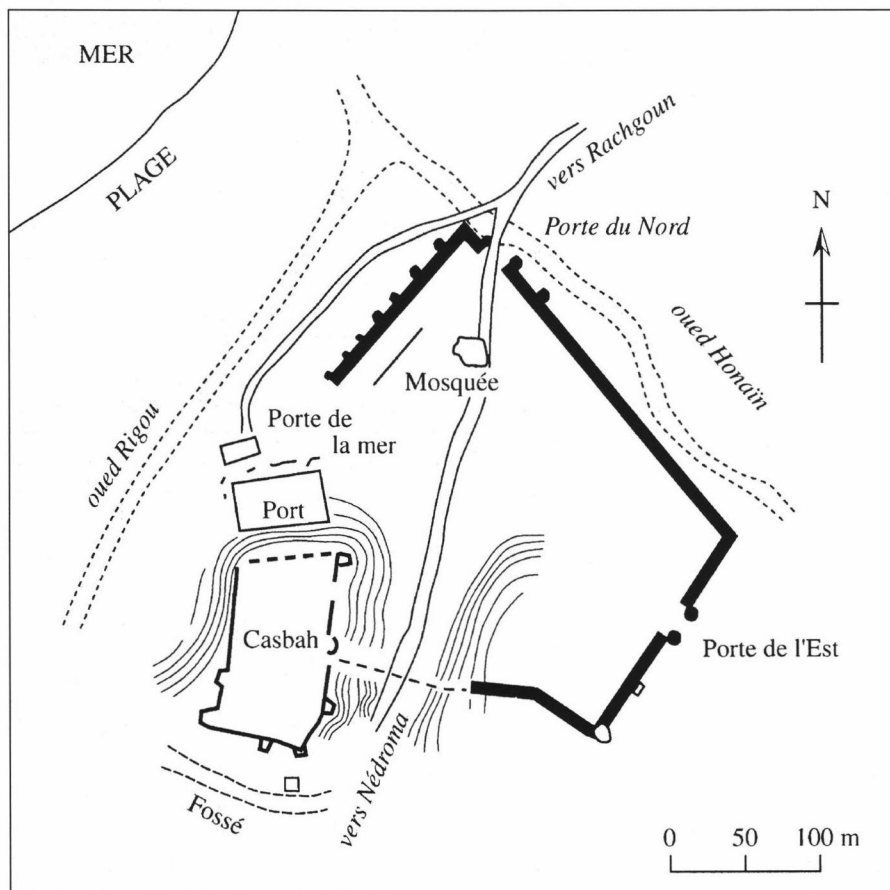
Sur la côte d'Oranie, à 52 kilomètres de la frontière marocaine, se creuse une baie à laquelle des hauteurs escarpées donnent des allures de fjord. Une plage en occupe le fond et, derrière la plage, l'enceinte d'une ville se dessine, escaladant les pentes de la montagne. Cette ville, ou plutôt cette coquille de ville vidée de son contenu, c'est Honaïn, dont le nom figure à maintes reprises chez les chroniqueurs et les géographes du Moyen Âge.

Nul centre antique ne paraît l'avoir précédée, à moins que ne se situe là la petite ville de Gypsaria qui semble avoir porté aussi le nom d'Artisiga.

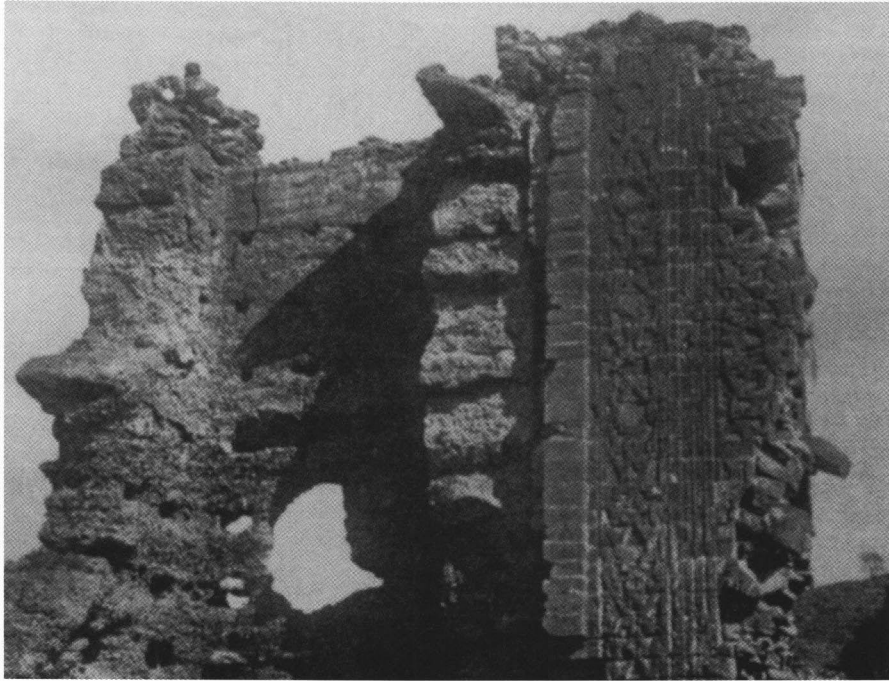
Aucune trace archéologique ou épigraphique ne permet d'affirmer qu'il s'agisse d'une seule et même agglomération. La plage d'Honaïn était protégée par deux oueds dont la confluence détermine un plateau triangulaire sur lequel s'élève la ville.

Bien que sa situation semblât devoir faire de ce port le débouché naturel de Nédroma, c'est de Tlemcen, devenue la capitale du Maghreb central, que la ville tirait sa richesse.

Une tour de guet devenue citadelle (*Hsin*) fut élevée par les Idrissides au <sup>x</sup> siècle ; c'est à cette construction que succéda la casbah dominant la ville qui



Plan d'Honaïn par Georges Marçais.



Vestiges de la Porte de la Mer (photo G. Marçais).

sort de l'ombre au XI<sup>e</sup> siècle et fait d'abord figure de forteresse parmi celles qui jalonnaient le littoral et protégeaient la terre d'Islam contre les attaques éventuelles des flottes chrétiennes. Simple tour de guet, sans doute, mais qui, ajoute le géographe El-Bekri, "domine un bon mouillage très fréquenté par les navires". Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, Idrisi, dans le livre qu'il composa pour son maître Roger II, le roi normand de Sicile, la décrit comme une cité florissante, ceinte d'un solide rempart et dont les bazars sont le siège d'un commerce actif.

La région était entrée dans la grande histoire avec l'accession d'un de ses fils, Abd-el-Moûmin, au commandement des Almohades, avec la fondation de sa dynastie et grâce au rôle que ce chef d'empire attribua aux gens de sa tribu, les Koûmiya. Toutefois ce fut le XIII<sup>e</sup> siècle qui vit Honaïn prendre son plein développement économique et qui lui conféra une valeur stratégique de premier plan, par le fait qu'elle devint le port de Tlemcen, capitale des Abd-el-Wâdides.

Le port d'Honaïn est, au cours des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, équipé d'un arsenal et de chantiers de construction navale.

Deux jours de navigation suffisaient pour se rendre au port d'Almería, alors une des villes les plus riches d'Andalousie, fière de ses chantiers de construction navale et de ses ateliers d'industrie textile. Honaïn, où abordaient les voyageurs et où se débarquaient les précieuses cargaisons, était le point de départ d'une des principales routes de pénétration africaine. Cette route nord-sud, passant par Tlemcen, gagnait le Tafilalet et aboutissait au Soudan, à ce fabuleux pays des Noirs, où les pacotilles d'outre-mer s'échangeaient contre les denrées les plus convoitées, l'or, les gommes odorantes et les beaux esclaves.

La possession d'Honaïn et du chemin qui, traversant les hauteurs, l'unissait à Tlemcen, bien qu'aucun travail d'art n'en marquât le tracé, présentait un intérêt aisément concevable. Les rois de Fès, dont l'annexion de Tlemcen fut la

constante préoccupation, avant même d'assiéger la capitale ennemie, occupaient la ville maritime par où les Tlemcénien pouvaient recevoir renforts et ravitaillement. C'est même à l'un de ces sultans marocains, le puissant Abou'l-Hasan, que l'on est tenté d'attribuer tout ou partie des remparts et la mosquée dont un fragment du minaret signalait naguère l'emplacement.

La décadence de Tlemcen, capitale berbère, devait compromettre l'importance stratégique d'Honaïn. Elle gardait toutefois son rôle économique. Sa fortune trouva même un aliment nouveau, quand la prise d'Oran par les Espagnols eut fait dériver vers son port la venue périodique des bateaux vénitiens. Elle était fort accueillante aux marchands d'Europe. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Léon l'Africain, dans le texte italien que nous avons conservé, la déclare "assai gentile e adorne di civilita". Il a encore vu les citadins s'activant au tissage de la toile de chanvre et de coton. Il y a visité des demeures plaisantes aux chambres décorées de faïence et dont une treille ombrage la cour.

C'étaient là les derniers beaux jours d'une vie paisible. Honaïn, suivant la destinée qui entraînait toutes les cités maritimes de l'Algérie turque vers les profits rémunérateurs et méritoires de la piraterie, était devenue elle aussi un nid de corsaires barbaresques.

Cette nouvelle menace qui pesait sur le libre usage de la mer devait provoquer des réactions de l'Espagne. Deux attaques dirigées contre Alger en 1516 et en 1519 avaient échoué. Le Peñon, le fort bâti sur un îlot devant la capitale de la Régence, avait capitulé en 1529. Les Espagnols furent plus heureux à Honaïn ; ils s'en emparaient par surprise en 1531, et l'archevêque de Tolède pouvait célébrer cette victoire de la chrétienté dans une lettre écrite à Charles Quint. La prise de la ville donnait de l'air à la garnison d'Oran. Il en coûterait peu pour conserver cette conquête avantageuse. Il en coûtait encore trop. Le corps d'occupation, abandonné à lui-même, ne recevait ni solde ni secours. Les gens du pays ne voulaient rien vendre, et l'on ne trouvait pas une sardine à acheter, "bien qu'elle abondât dans le pays". En 1534, Honaïn fut évacuée et elle connut dès lors une longue décadence sans histoire.

Celle qu'elle avait vécue durant le Moyen Âge et jusqu'au début des temps modernes s'inscrit encore dans le site ennobli de ruines. Non loin de la plage s'élève un plateau rocheux haut d'une trentaine de mètres, que couronnent les robustes remparts de la citadelle. Une seule entrée coudée et voûtée donne accès dans l'enceinte de cette casba. Une citerne aménagée dans le roc assurait l'alimentation des défenseurs.

En avant du plateau, au pied de l'escarpement se creuse le port. Son bassin rectangulaire, dont le périmètre est très reconnaissable avec les quais qui le bordaient, mesure environ 50 mètres sur 85. La mer, dont il est maintenant séparé par la plage, venait sans doute battre jadis les murs qui le protégeaient, à moins qu'un canal ne permît d'arriver aux navires, qui y entraient en passant, mâts dressés et voiles tendues, sous la grande arche de sa porte.

La terre a rempli le bassin, qui est devenu le jardin du garde-forestier. Les carrées de salades verdissent entre les quais de béton où venaient, aux beaux jours, s'amarrer les felouques et les galères. Mais la Porte de la Mer dressait encore, il y a quelques années, un de ses pieds droits et l'amorce de sa baie, que brodaient des entrelacs de galons et un beau décor floral sculpté dans la pierre rose.

L'Afrique du Nord ne conserve, sauf erreur, que trois autres vestiges de ces ports fermés du moyen âge berbère : en Tunisie, celui de Mahdiya, dont l'arche d'entrée s'est effondrée dans le chenal ; en Algérie, celui de Bougie, dont on connaît la Porte dite Sarrazine ; au Maroc, celui de Salé, dont la porte encore intacte compte parmi les plus beaux monuments de l'architecture hispano-

mauresque. Celui d'Honaïn est à peu près contemporain de ce dernier et ne devait pas lui être inférieur.

La ville, elle-même, s'étendait en arrière de cet élément vital que constituait le port. Les remparts de pisé se développent, assez bien conservés, avec leur chemin de ronde, flanqués de sept grosses tours carrées sur le front de mer, escaladant en ligne droite la hauteur, qui, du rivage, s'élève vers le Sud, barrant le ravin qui se creuse à l'Ouest. Chacune des faces était percée d'une porte. Celle de l'Est a gardée ses pieds droits décorés d'entrelacs et le départ de son arc de briques. À l'intérieur de la place, dans ce qui fut la basse-ville, subsistent des ruines que l'on désigne avec vraisemblance comme un hammâm. Non loin de là la Grande Mosquée du XIV<sup>e</sup> siècle a perdu le noyau du minaret qui en fut le dernier vestige.

À ces restes du passé berbère de la cité s'ajoute un témoin éloquent de son occupation éphémère par les Espagnols. À proximité de la face Ouest de l'enceinte, dont un large fossé creusé de main d'homme la sépare, s'élève la base d'une tour en pierre de taille et le départ de son escalier en colimaçon. Elle protégeait la place contre les attaques des montagnards, dont le sombre pays s'étage et occupe le fond du tableau. Elle dit l'insécurité où vécurent pendant quatre années d'alertes et de misère, les Chrétiens campés sur la terre hostile.

Enrichissant le précieux enseignement que nous fournissent Honaïn, son port, sa citadelle et ses remparts, cette dernière ruine confère à ce beau paysage de la côte algérienne un charme mélancolique. Elle évoque le souvenir d'une aventure héroïque et stérile.

#### BIBLIOGRAPHIE

- DEVINA A., *Les États de l'Occident musulman aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Alger, 1984.
- EL-BEKRI Abou-Obeïd, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane M.-G., ed. revue et corrigée, Paris, Albin-Maison-Neuve, 1965.
- IBN HAWQAL, "Configuration de la terre", Trad. de Slane, *Journal asiatique*, 1842.
- IBN MARZOUQ, trad. Lévi-Provençal, *Hesperis*, V, 1925.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, Trad. de Slane, Alger, 1852, t. II, p. 170, t. III, p. 425.
- PRIMAUDAIE E. de, *Documents inédits sur l'occupation espagnole en Afrique*.
- MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Aubier, Paris, 1946.
- MARÇAIS G., "Le Makhzen des Beni Abd-el-Wâd", *Bull. trim. de la Soc. de Géogr. et d'Archéol. d'Oran*, t. LXI, 1940, p. 51.
- MARÇAIS G., "Recherches d'archéologie musulmane : Honaïn", *Revue africaine*, t. LXIX, 1928, p. 333-350.

G. MARÇAIS

#### H57. HONNEUR

AAZE en tamazigh.

On trouve aussi le mot : EL ARD, terme relativement ancien qui signifie l'honneur. Ce mot est associé au terme arabe SHARAF qui représente aussi l'intimité de la personne, ce qui ne doit pas être touché par autrui. Quant au mot ODEUR : honneur [c'est le terme le plus ancien répertorié dans le Sud-Est marocain, tous les Berbères ne l'emploient pas], ce terme signifie aussi le prestige, la gloire, la grandeur.

## I. Chez les Berbères du Nord

D'aucuns voient dans le concept d'honneur une simple sollicitation moralisatrice et lui attribuent volontiers une "connotation archaïsante" (Pitt-Rivers, 1993). Dans les sociétés berbères du Nord, cette notion permet de comprendre et d'éclairer les stratégies symboliques utilisées par les individus. L'honneur est un système de valeurs mouvant qu'il est difficile de définir et dans lequel s'organisent des conduites prescriptives et préférentielles.

L'anthropologie va se consacrer à l'étude du concept, qui sera utilisé comme un instrument méthodologique. C'est ainsi qu'une étude de la violence traditionnelle et ritualisée au sein du monde méditerranéen a mis en évidence les codifications générées par la logique de l'honneur (le code de l'honneur). Cependant, sans être exclusive d'une relation au spectaculaire et à l'exubérance, la logique de l'honneur trouve son ancrage dans le quotidien des individus qui l'actualisent et la pérennisent. Les rituels festifs, la terre, la solidarité, les relations sociales quotidiennes, les rapports entre les sexes et la hiérarchie illustrent, en milieu rural berbère, la prédominance de la notion d'honneur en tant que relation sociale vécue.

L'anthropologie de l'honneur est née tardivement dans les années soixante à l'initiative de J. Péristiany et de J. Pitt-Rivers. Dans les études comparatives, entreprises dans l'aire méditerranéenne, l'honneur s'est peu à peu imposé comme une sorte de dénominateur culturel commun entre des sociétés offrant une grande diversité. L'anthropologie classique s'est quelque peu détournée de ses thèmes privilégiés comme la parenté, les stratégies matrimoniales, les classes d'âges pour s'intéresser à une notion elle-même présente dans chacun de ces domaines. Néanmoins, l'honneur n'a pas acquis d'indépendance formelle et n'a pas retenu l'attention au point d'apparaître comme une clé de compréhension permettant d'établir une lisibilité des sociétés étudiées. Si l'honneur a parfois permis d'expliquer des relations sociales au sein de la sphère politique, comme dans celles du clientélisme, il ne s'est pas affranchi de ses rapports à la parenté. Peu d'auteurs, hormis dans leurs ouvrages fondateurs J. Pitt-Rivers et P. Bourdieu, ont montré les mécanismes inhérents à la logique de l'honneur à l'exception du rôle prépondérant de la chasteté des femmes, de la primauté absolue de la virginité ou plus généralement de la protection de l'honneur féminin par la valorisation de la virilité. Est-ce à dire que la notion se cantonne à une régulation des rapports homme-femme dans le domaine de la sexualité et de son contrôle par les opérateurs du pouvoir que sont les hommes ? La richesse sémantique de la notion d'honneur permet de répondre par la négative. Par ailleurs l'étude détaillée de ses manifestations, de son actualisation et des représentations qu'il suscite, en milieu rural berbérophone par exemple, montre que l'honneur offre un vaste champ à l'analyse. Ces observations s'appuient principalement sur le monde berbère rural du Sud-Est marocain et de Kabylie.

### *L'honneur et la violence : un grand classique*

Les observations des anthropologues ont été orientées tout entières vers les manifestations exubérantes de l'honneur, notamment la vengeance, et la violence. Ainsi, les vendettas, les crimes d'honneur ou les vengeances apparaissent comme les éléments les plus représentatifs de la problématique en termes d'honneur. Ils sont à ce titre spectaculaires et tout le monde s'accorde à voir dans ces conflits une conséquence mécanique et directe de l'honneur. À ces occasions, l'on assiste à une véritable codification des faits qui se déroulent entre familles et individus ennemis. La vengeance doit se faire avec panache, avec style, il faut se mettre en scène.

Le recours à la violence et son ultime manifestation, la guerre ou le meurtre, s'explique par l'intériorisation profonde d'un code de comportement qui régit les actions tant individuelles que collectives. L'individu appartenant à une tribu et qui considère que par le manquement à une règle reconnue cet honneur est bafoué s'engage avec d'autres dans le combat. Si le déshonneur s'abat sur un membre de sa famille, la vengeance s'apparente à un rapport individuel de défense de l'honneur qui se règle par la mise à mort du fautif et qui entraîne, en principe, une réaction en chaîne.

On utilise alors un code de comportement qui détermine minutieusement les faits qui doivent se dérouler selon un schéma bien spécifique : c'est le code de l'honneur (*Taqbaylit*, en tamaziyt), dont on peut résumer les principales règles de la manière suivante :

1) Il y a obligation à réagir

*"L'homme qui n'a pas d'ennemis, disent les Kabyles, est un bourricot"* (Bourdieu P., 1972, p. 19).

Dans cette phrase rapportée par P. Bourdieu, c'est à la passivité de l'animal qu'il est fait allusion. L'homme socialement condamné est celui qui n'est pas capable de relever un défi. Inversement, *"l'homme accompli"* est celui qui est *"prêt à relever le moindre défi"*. Cette obligation est facilitée par la pression du groupe (par les membres de la famille, du village, ou de la tribu) qui attend et observe la réaction. Si la réparation n'a pas lieu, il y a déshonneur, et, dans des cas extrêmes, rejet du groupe et exil obligé de l'individu.

*"La meule, cette meule de pierre, lourde, dure, inexorable, c'est celle de notre vengeance. Rien ne peut l'arrêter dans sa marche à l'écrasement ; c'est pour nous un impératif absolu, tout comme la giration des astres"* (Ouary M., 1956, p. 147).

2) La défense de l'honneur : une affaire collective

L'honneur et le déshonneur sont partagés par l'ensemble du groupe familial. En effet, *"[...] dans l'ancienne société l'honneur était indivis"* (Bourdieu P., 1972, p. 62). L'offense doit être réparée par le groupe. Ainsi, si celui qui est directement offensé ne peut laver lui-même l'affront, il doit être remplacé par un autre membre du groupe. Pire, cette solidarité du groupe dans la vengeance est aussi héritée, elle peut passer d'une génération à l'autre. Ainsi le fils prendra en charge l'affront fait à son père si celui-ci n'a pas été lavé. D'aucuns prétendent même que certaines vengeances pourraient n'avoir été assouvies que plusieurs siècles après l'affront originel !

3) L'honneur reflète d'un statut

Les protagonistes doivent se reconnaître comme équivalents en honneur. On ne relève pas le défi d'un inférieur, ce serait se déshonorer soi-même. P. Bourdieu cite l'exemple tiré de la tradition populaire du Djurdjura voulant :

*"[...] qu'au cours d'une guerre entre deux tribus, l'une d'elle opposa des noirs à ses adversaires qui mirent bas les armes. Mais les vaincus gardèrent sauf leur honneur tandis que les vainqueurs furent déshonorés dans leur victoire"* (Bourdieu P., 1972, p. 20-21).

4) L'honneur : un jeu

Les conflits n'ont pas pour objet de décimer l'adversaire. Certains combats entre tribus ont consisté uniquement à manifester sa supériorité, la fin du combat pouvant se conclure par la simple prise de possession d'un symbole de victoire, par exemple *"la poutre maîtresse de la Djemâa"* (Bourdieu P., 1972, p. 21) du village adverse. Le conflit s'apparente alors à un jeu.

#### 5) Le respect de la règle du jeu

Les vendettas répondent à des règles qui, pour M. Mammeri, auraient été introduites afin d'humaniser des pratiques jugées trop barbares :

*"[...] il est sacrilège de porter la main sur un homme ou de le tuer sous les yeux d'une femme [...], de poursuivre ou de tuer un homme que l'on a abattu"* (Mammeri M., 1991, p. 15).

*"Malha recula vers le coin de la pièce en criant :*

*— Je le prends sous ma protection. Éloigne-toi ! Sous ma protection. Je suis une femme. Hand se réveilla comme d'un rêve. C'est vrai : on ne tue pas sous les yeux d'une femme. Celui qui tue l'homme qu'une femme a pris sous sa protection est à jamais déshonoré"* (Mammeri M., 1955, p. 57).

*"Tue-le, Hand, mais pas ainsi. Tue-le d'un coup... Ce que tu fais là est péché... Il ne te doit que sa vie... Ce que tu fais est déshonorant"* (Ouari M., p. 58).

#### 6) La réparation publique de l'offense

Lorsque l'affront est public, la réparation doit l'être aussi.

*"Si tu t'étais dissimulé, lui dit Idhir, c'eût été une affaire entre nous, une affaire de famille en somme, puisque famille il y a. Mais toi, non content d'en étaler la honte, qui est surtout la mienne, tu t'es fait le héraut de l'aventure, me couvrant de ridicule aux yeux de toute la population. Seule, maintenant, une réparation publique avec tout ce qu'elle comporte d'aléas pourra en effacer la honte"* (Ouari M., 1956, p. 58).

En Kabylie, la coutume exige qu'un homme tue son adversaire de face, et réussir à le faire sur la place publique est encore plus valorisant.

#### 7) Les priorités dans la réparation

Le code de l'honneur est tributaire d'un ordre de priorité qui est calqué sur les enveloppes successives d'appartenance de l'individu : famille, clan, *çof*, village, tribu. La priorité revient à la défense du groupe le plus vaste, c'est souvent la tribu. En attente du règlement des conflits d'ordre supérieur, on fait la trêve de l'honneur pour les conflits d'ordre inférieur.

Au sein des populations berbères en milieu rural marocain, ces règles qui président au rétablissement d'un honneur bafoué perdurent dans leurs modalités. Les vendettas sont devenues marginales, mais les conflits quotidiens entre hommes sont nombreux et répondent, aujourd'hui encore, à ces codifications traditionnelles.

Cependant, si l'honneur joue un rôle fondamental à l'occasion des conflits, il ne disparaît pas pour autant des autres manifestations de la vie sociale berbère. La violence n'est qu'une des facettes de la manifestation de l'honneur et, dans une perspective élargie, on peut considérer l'honneur dans sa dimension ordinaire et banale, dans son ancrage au sein du tissu social. Que devient l'honneur sous sa forme à la fois pacifique et participant d'une construction positive telle que dans la vie quotidienne ? Quelles relations existe-t-il entre sociabilité, rapport à la terre, solidarité villageoise, rapports sociaux, relations entre les sexes, hiérarchie et concept d'honneur ?

#### ***De l'honneur et de ses liens avec la sociabilité : l'exemple des fêtes***

Les formes de sociabilité sont ce par quoi l'individu est lié au tout, c'est-à-dire à la communauté ou à la société dont il fait partie. Ainsi, le consensus social permet à des individus vivant ensemble de former une communauté.



Si la sociabilité a été étudiée par de nombreux sociologues dont E. Durkheim lorsqu'il oppose les sociétés à solidarités mécaniques (forte cohésion interne) et les sociétés à solidarités organiques (apparition de l'individualisme), on ne s'est intéressé qu'à la différenciation que les formes de sociabilité empruntaient sans tenir compte de l'essence même de cette sociabilité dans ses applications sociales.

Au niveau des groupes sociaux restreints tels la famille, la communauté villageoise et le voisinage, la sociabilité suppose un accord tacite et nécessaire sur un ensemble de valeurs, communément partagées, dont l'honneur fait partie en tout premier lieu.

Les rituels festifs offrent à l'honneur une occasion privilégiée d'expression. Ainsi, le mariage permet, à toutes les étapes, de manifester et de matérialiser son honneur, de le rendre explicitement visuel par des techniques précises. Parmi les nombreux éléments qui apparaissent pendant la fête (manifestations de l'honneur sous forme ostentatoire : remise de dons par les invités, départ de la mariée du domicile paternel, cortège, réception et dîner, trousseaux, etc.), celui qui ressort avec le plus d'évidence est sans doute la survalorisation de l'honneur recherché par les deux familles. La sociabilité au moment de la fête du mariage permet d'instaurer un rapport de compétition entre agents sociaux vis-à-vis de la priorité que chacun souhaite établir et d'affirmer son honneur (tant individuel que groupal). Durant la fête, la sociabilité qui s'y déroule permet l'instauration d'un ordre social particulier et favorise même le dépassement de certains clivages sociaux.

La fête intervient dans un temps spécifique qui la différencie de la quotidienneté et permet de repérer des continuités, des renversements et des ruptures de l'ordre social. Au travers du mariage, une des transgressions de la norme sociale habituelle s'observe concrètement dans l'exhibition du rapport homme-femme à l'occasion de la consommation du mariage. Dans les sociétés rurales berbères (elles ne sont pas les seules bien sûr), les rapports d'intimité, et tout ce qui ressort de la sexualité, sont fortement dissimulés et n'excèdent jamais les frontières infranchissables du foyer garant de l'intimité. Or, lors de ce qu'on a coutume de nommer "*les noces de sang*", on assiste à la transgression ritualisée du secret qu'accompagne ordinairement toute relation sexuelle. À cela s'ajoute le fait que la consommation du mariage est, autant pour la jeune fille que pour le jeune homme, un rite de passage particulier les faisant changer de statut, la jeune fille devient une "femme" et le jeune homme un "homme". C'est parce que l'honneur doit être concrétisé que l'on attend du garçon qu'il prouve sa virilité et que la fille démontre la bonne conservation d'un attribut féminin d'honorabilité : sa pureté sexuelle. La preuve de la virginité était, jusqu'à une époque récente, à l'évidence une manifestation explicite de l'honneur. On peut même aller jusqu'à dire qu'on assiste ici à un débordement exceptionnel, hors normes, de ce qui, socialement et habituellement, est impensable : le fait que des individus extérieurs s'immiscent dans l'intimité d'un couple. De la même façon, lors du transfert de la jeune fille du domicile parental à son nouveau foyer, on assiste à des parodies de luttes entre les deux familles. L'accord de principe est établi depuis longtemps, cependant on transgresse ici l'entente et l'on déborde volontairement des limites qui ont présidé à l'accord. Le cortège permet, par les parodies de luttes, un moment d'exaltation collective où ce n'est plus l'entente mais l'opposition qui prévaut. Ces moments de transgression ne sont bien évidemment pas vécus comme tels, certaines formes de rébellions sont même considérées comme légitimes.

Par conséquent, la sociabilité dans ses moments d'intensité (fêtes et rituels divers) offre une temporalité et un espace particulièrement propices à l'expression de

l'honneur aussi bien dans sa modalité de transgression rituelle d'un ordre social habituel que dans une substitution de l'honneur compétitif qui emprunte alors la forme d'une égalité généralisée entre acteurs sociaux en évinçant, temporairement, ce jeu d'exhibition ou d'expression de sa supériorité face au capital d'honneur. D'une manière générale, la sociabilité permet l'expression et la manifestation de l'honneur parce qu'elle permet le face à face entre individus et entre groupes.

Plus précisément, on observe que la logique de l'honneur s'applique aux patrimoines individuels et collectifs : la terre.

### *La terre et l'homme d'honneur*

Les Berbères utilisent le terme *tamez gla* (le pays) pour désigner leur région originelle. Le mot *tamazight* signifie tout à la fois, la langue, le pays et la qualité d'homme libre.

Les populations berbères, comme toutes celles qui vivent en milieu rural, accordent une importance primordiale à la terre. Sa valeur est tout aussi symbolique qu'économique. Les paysans lui témoignent un grand respect d'une part parce qu'ils en vivent et d'autre part parce qu'elle témoigne de leur identité culturelle, de l'attachement aux ancêtres et du sentiment d'appartenance à une communauté (le village). La terre, c'est aussi le lieu d'implantation des tribus, chacune s'affirmant par l'existence d'un territoire qui lui est propre. Les représentations symboliques témoignent de l'attachement à la terre (cultivable ou territoriale) et s'accompagnent d'un ensemble de stratégies d'honneur (défense du patrimoine foncier, droits d'eau, entretien des palmeraies, etc.).

Les hommes qui délaissent leur patrimoine sont unanimement considérés comme des hommes "**sans honneur**" (des incapables). À l'image de la famille, la terre doit être défendue par l'homme d'honneur. Même lorsqu'il n'a plus de travaux à faire dans les champs, il y retourne presque quotidiennement afin de s'assurer que personne ne porte atteinte à son bien.

Dans les systèmes oasiens où l'eau est essentielle, l'honneur des paysans est transféré sur la gestion de l'eau. L'homme ne doit jamais laisser l'eau se perdre. "**Les vieux ne veulent pas qu'on parle d'eux au village, ils tiennent l'eau coûte que coûte**" (information orale, Merzouga, mars 1999) – comprendre qu'ils ne veulent pas qu'on les critique, ils conservent l'eau quoi qu'il advienne.

### *L'honneur au quotidien*

Malgré la difficulté d'établir des généralités sur ce qu'est "une bonne négociation des rapports sociaux", tant les situations provoquent une variabilité extrême des réactions et solutions individuelles, il semble bien que la notion d'honneur, et par-delà celle d'homme d'honneur, doit représenter un individu capable, dans toutes circonstances, de bien négocier tout rapport social. Cela suppose aussi de savoir jouer avec les normes afin d'être socialement irréprochable aux yeux des villageois. L'individu doit déployer des stratégies d'une grande ingéniosité pour parvenir à une négociation acceptable, ce qui signifie qu'il doit savoir se taire, prendre la parole, utiliser ou non la force physique et/ou verbale lorsque cela s'avère utile. Pour chaque situation, il s'agit de connaître précisément ce qui ressort de l'urgence pour une situation donnée, de ce qui l'est moins. D'où la nécessité de savoir répondre à la question : Quelles sont les priorités dans la résolution de plusieurs situations conflictuelles et délicates ? Au

total, le quotidien est un système complexe dans lequel l'homme doit se retrouver afin d'obtenir la meilleure négociation possible de l'ensemble de ses relations, familiales, amicales, de voisinage, etc. Cette gestion du quotidien est inextricablement liée au pouvoir de la parole et du silence.

L'honneur s'apparente à un carcan rigide de déterminismes sociaux divers, imposés à l'individu ; de plus, il entretient des rapports particuliers à l'égard de la parole. Ainsi, on peut voir comment le commérage, dans sa manipulation de la parole, représente un danger pour l'honneur.

*“Les relations de voisinage, en autorisant une très grande visibilité dans tous les aspects de la vie privée des gens, aident à maintenir un contrôle collectif sur les comportements des individus”* (Anderzian S. et Streif-Fenout J., 1983, p. 252).

Tout se passe comme si, par le commérage, l'individu construisait son propre honneur en le partageant avec son interlocuteur. En ce sens, le ragot a une fonction d'intégration. Une famille s'attribue parfois vertu et honneur collectifs. En corollaire, toute intrusion (y compris par alliance) d'un individu dans le groupe familial fera de lui un inférieur en honneur et contribuera à considérer son propre groupe d'origine comme dépourvu d'attributs positifs.

La communauté villageoise par l'auto-imposition d'un code de comportement strictement défini, différencié en fonction des appartenances sexuelles, instaure et reproduit sans cesse les valeurs communes et parmi celles-ci l'honneur, qui est, en définitive, celle qui surplombe et détermine toutes les autres. Ainsi, l'entraide mutuelle, le respect des bonnes relations de voisinage, la fierté individuelle, le courage, la chasteté (la liste n'est pas exhaustive) sont des valeurs morales et sociales toutes incluses dans celle de l'honneur.

### ***L'honneur et les rapports entre sexes***

La distinction homme-femme est une opposition structurante de la société. Laquelle conçoit l'honneur en tant que référé à la différence des sexes et à la distinction intérieur-extérieur. Dans les attributions relatives à l'honneur, il existe des comportements proprement féminins et d'autres formellement masculins. Ainsi, l'honneur manifesté prend des formes exclusivement réservées à l'un ou à l'autre sexe.

L'honneur des hommes va dépendre de la conduite des individus qu'ils ont sous leur protection et de leur capacité à affronter autrui.

Dans le passé et encore dans une large mesure de nos jours :

*“L'honneur d'un homme consistait entre autres choses à défendre ce qui était à lui et à répondre aux appels que lui adressaient les membres de sa famille, de sa tribu ou du groupe plus large dont il faisait partie ; l'honneur n'existait pour l'individu qu'en tant qu'il participait à une totalité plus large”* (Aide E., 1989, p. 114-115).

L'univers des femmes est, par excellence, le lieu des secrets.

*“Leur parole est toujours à mi-chemin entre les choses dites et celles niées. C'est le jeu de la double vérité, dans un monde où même une parole murmurée peut être une cause de mort. La découverte des femmes de ce monde traditionnel consiste en un éternuel travail de va-et-vient de l'être et de paraître, elles jouent cette représentation d'elles-mêmes comme de grandes actrices, dans ce scénario qu'est leur village”* (Aide E., 1989, p. 114-115).

Les rôles et les statuts ne sont pas suffisants pour rendre compte des valeurs différentielles entre les sexes parce que celles-ci renvoient, dans chaque culture, à des univers de représentations inscrits dans des conceptions du monde

différentes. Il existe une sorte de barrière entre ces mondes qui communiquent peu en dehors des grands événements de la vie : mariages, enterrements, naissances, etc.

L'opposition entre le féminin et le masculin ne doit pas occulter pour autant le rôle des femmes dans le fondement de l'honneur. L'opposition sert à montrer les différences dans les considérations que l'honneur engendre pour les individus.

*“Comme dans d'autres domaines de recherche, on n'a guère admis que la représentation de la société puisse différer selon le sexe”* (Rogers S.-C., p. 90).

Le point de vue des hommes a servi de modèle aux analyses qui se sont cantonnées à cette version. Ainsi, l'honneur des femmes n'est considéré qu'au travers du prisme masculin des représentations sociales. Or, au même titre que les hommes, les femmes possèdent, actualisent et matérialisent leur honneur. L'interdépendance des univers masculin et féminin permet au sentiment de l'honneur de s'exprimer. Si l'honneur des hommes peut être tributaire du comportement féminin, la proposition inverse est tout aussi valide. Les analyses en termes de “domination” occultent systématiquement la complémentarité des deux sexes et discutent les réalités sociales au travers d'un jugement de valeur : la prééminence du domaine masculin. De notre point de vue occidental, la réalité sociale semble structurée par cette domination. Or, la réalité est plutôt conforme à l'idée d'une distinction entre les sexes, posée comme “naturelle” et dont la complémentarité est indispensable au fonctionnement social.

La notion d'honneur s'arrime aux fonctions dévolues à chacun des sexes. Le courage, la force physique ou la mise en avant de soi sont réservés à l'usage des hommes. Les femmes qui s'attribuent ou usent de ces caractéristiques se voient dépossédées de leur honneur et sont l'objet d'une dépréciation populaire acerbe. La transgression des barrières de sexe illustre une distinction de l'honneur, de ses modalités et de ses contenus.

L'honneur des femmes est moins théâtralisé parce que peu exposé, ce qui ne signifie pas qu'il soit absent. Il existe en fait un véritable système autonome de l'honneur féminin avec des fonctionnements et des logiques internes propres. Elles jouent, elles aussi, le “jeu de l'honneur” avec tout ce qu'il implique : compétitions, valorisations et dévalorisations, exhibitions de leurs atours, etc. L'honneur d'une femme se constitue par l'adéquation, la plus juste qui soit, entre une parfaite connaissance des tâches qui lui sont dévolues (constitution de savoir-faire) et un comportement social le plus proche possible de celui idéalement attribué aux femmes. Ces deux aspects constituent l'honneur féminin. La notion s'élabore, tant dans les discours que dans les pratiques en termes de contraintes. La valeur d'une femme est corrélée au respect strict des impositions dues à son sexe. À titre d'exemple, on peut citer celui des espaces dans lesquels la femme doit se cantonner ; ainsi, sa seule présence dans ceux proprement masculins entraîne son déshonneur. Second exemple, la parole sanctionne négativement la femme, car parler d'une femme signifie : **“avoir quelque chose à lui reprocher”**. La proposition est inversée lorsqu'il s'agit d'un homme d'honneur dont il est de bon ton de parler pour vanter les mérites, les actions présentes ou passées.

### *Honneur et hiérarchie*

La hiérarchie a aussi une importance toute particulière dans l'analyse de l'honneur car les implications et les représentations diffèrent en fonction de l'appartenance des individus à des groupes. La négociation du sens de l'honneur, ou l'intérêt que les individus lui accordent, dépendent étroitement de la

structuration en classes de la société, l'honneur n'a pas la même valeur et n'emprunte pas les mêmes registres d'expression selon qu'il s'agisse des classes paysannes, des notables ou des marabouts.

D'une manière générale, l'honneur règle les comportements, il définit et consolide l'identité des membres du groupe (familiale, villageoise, communautaire...). C'est à la fois une représentation de soi et un système de conduite, un code social d'interaction. L'honneur permet de délimiter les frontières des groupes sociaux et de leur assigner leurs rôles et fonctions au sein de la société. C'est un moyen de structuration et de hiérarchisation sociale. Ainsi, l'honneur agit au sein des solidarités entre individus, dans leurs rapports d'interconnaissances et d'interdépendances. Le code d'honneur qui en découle est un régulateur d'interaction sociale, il est, à ce titre, un moyen de classement des individus et des groupes sociaux. C'est un système à l'intérieur duquel l'individu peut apprécier sa position par rapport à d'autres. L'honneur exige un comportement attendu par la société tout entière et apparaît comme un instrument de montée sociale et d'expansion économique tant individuelle que collective. Pour le groupe, il est aussi un moyen d'affirmation par rapport à d'autres, processus d'identification et de distinction qui sont tous deux indispensables à la survie desdits groupes sociaux.

Dans une société "d'honneur" (en tous les cas dans une société où l'honneur est une notion fondamentale – une société "d'honneur" ne signifie pas, par opposition, qu'il existerait d'autre société où l'honneur serait absent), l'opinion publique apparaît comme un moyen de pression et de régulation entre ses membres. Elle caractérise un code de conduite conforme et définit les relations entre les différentes composantes de la société. S'il existe une corrélation entre l'honneur et le statut social c'est que cette valeur, fondamentale, entre bien en jeu dans le phénomène identitaire. La notion reflète les articulations de la structure sociale, relation entre honneur et rivalités entre les catégories sociales.

### Conclusion

Au final, l'ethos culturel des sociétés berbères en milieu rural peut se définir comme un ethos de l'honneur dans la mesure où il modèle les comportements, les manières d'être et les représentations symboliques. L'honneur participe de l'identité culturelle en tant "*qu'ensemble de valeurs et représentations auquel l'individu puisse s'identifier, qu'il puisse intégrer dans son être même*" (Camilleri C., 1983, p. 218). L'imbrication des termes d'honneur et d'identité est telle que l'énoncé de l'un ne peut faire l'économie de l'énoncé de l'autre. La construction d'une identité culturelle se fait par l'adoption d'un système de valeurs.

L'honneur prouve sa détermination dans un nombre conséquent de manières de dire et de manières de faire. L'honneur actualise et pérennise aussi la tribu et ses implications (légendaire et identité territoriale). Il imprime sa marque au cœur même du juridique, de la terre, du village et du sang (relations familiales).

D'une manière plus générale, l'honneur agit comme un inconscient collectif qui permet au groupe social de continuer d'exister, en unité et en identité. L'honneur est cette sorte de procès qui détermine ce qu'il convient ou ne convient pas de faire, d'être. Tout changement, toute innovation sociale n'existe et ne peut exister qu'en conformité avec cet idéal. On peut se demander dans quelle mesure cet ensemble de règles, fonctionnant comme obstruction à la liberté individuelle, est vécu par la jeunesse ? Le système de représentations est semblable pour tous, mais il existe certainement des manières différentes d'y adhérer. Si l'honneur apparaît bien comme un phénomène social total, quel peut être son

poids dans les transformations sociales dues à la modernité ? Est-il une limitation, consciente ou non, des individus et des groupes ? Ici, nous nous sommes limités au monde rural, là où les rapports d'interconnaissances prévalent sur les relations d'anonymat, et recouvrent aussi des rapports dissymétriques de dépendance, comme au sein de la famille. Les comportements en milieu urbain semblent illustrer que l'honneur n'est souvent qu'un alibi, une apparence. Une réputation ne peut, en effet, être ternie qu'au milieu d'individus connus. Il est vrai aussi qu'en milieu rural, personne n'est chargé individuellement de faire respecter des normes, chacun étant le censeur de tous. La société n'a pas besoin "d'entrepreneur de morale".

En dehors du pourtour méditerranéen, les références à l'honneur sont moins fréquentes. L'honneur serait-il ailleurs absent ou obsolète ? Des remarques sibyllines sur l'honneur, en Occident, sont parfois évoquées. Les peuples méditerranéens auraient-ils l'apanage du concept, qui serait une notion opératoire pour décrire leur système culturel ? Bien que manifesté sous de multiples formes, l'honneur ne serait-il pas plutôt une valeur quasi universelle dans la mesure où il représente une manière de se référer à la société alentour ?

Il n'est pas d'identité sans honneur à défendre. "Je suis berbère" est l'équivalent de "Je suis un homme d'honneur".

M.-L. GELARD

## II. Chez les Berbères du Sud (Touaregs)

Différentes catégories linguistiques servent en touareg à cerner le champ sémantique de "l'honneur", bien moral associé à la vertu, à l'excellence et à la considération sociale. Autour de ces notions qui renvoient à un système de valeurs dont la cohérence est elle-même évolutive s'articulent et se légitiment nombre de pratiques et de comportements sociaux touchant à des domaines variés.

La diversité des concepts relatifs à l'honneur fait référence à la hiérarchie sociale et au fait qu'à un acte identique peuvent correspondre des significations et des implications différentes en fonction de la position sociale des protagonistes et de leur niveau de représentativité. Dans l'ordre social ancien, les membres de certaines catégories sociales, comme celles des artisans ou encore des esclaves, ne sont pas tenus de respecter le code de l'honneur et à ce titre peuvent se permettre des attitudes et des actes impossibles pour d'autres. En même temps, ceux-ci ne s'inscrivent pas dans la compétition, la "course" disent les Touaregs, qu'implique la prise en compte des valeurs de l'honneur, à moins qu'ils ne décident personnellement de s'y insérer.

La notion de *ellelu* est d'ordre plutôt individuel. Elle désigne la noblesse de caractère, la grandeur d'âme, l'excellence. C'est l'attitude que l'on attend d'un homme de condition libre (*elleli*) ou de bonne naissance, par opposition à celle d'un esclave (*akli*) par exemple, à qui l'on prête tous les caractères contraires. Pour rappeler cette différence de base qui sert à justifier la hiérarchie sociale, nombreux sont les proverbes comme celui qui dit : "Bien fait à un homme libre, écrit gravé sur la dalle ; bien fait à un esclave, écrit tracé sur le sable".

Lorsque la communauté estime qu'un esclave a atteint cette dignité dans le comportement, il doit être affranchi et les insignes de cet anoblissement lui sont remis au cours d'une cérémonie ; les hommes reçoivent le turban indigo et les femmes le voile de tête, vêtements qui les assimilent à la catégorie des individus nés libres, sans pour autant les placer au même rang social (voir H. Claudot-

Hawad, Captif sauvage, esclave enfant, affranchi cousin... La mobilité statutaire chez les Touaregs (*Imajaghen*), in *Groupes serviles au Sahara*, CNRS, Paris, 2000).

L'intégration d'un étranger, de même, passe par l'acquisition de ce code. Sinon, "celui qui n'a pas de *ellelu*, dit le proverbe, son écu elle doit s'écarter des autres écu elle", autrement dit, il ne peut être compté parmi les membres du groupe. Qui n'est pas engagé sur le droit chemin (*ezaghez*, terme qui s'applique également à la justice et à la loi) est considéré comme un vaurien, un être perdu, déshonoré, maudit (*aneffeles*).

A un autre niveau, *asshak* engage le clan (*tawshit*), la lignée ou le campement (*aghizwen*). Le perdre équivaut à mettre en danger sa communauté de référence, à la rendre vulnérable, en ouvrant une brèche par où s'échappe ce qui représente l'identité, la substance propre, tandis que "l'extérieur" (*essuf*), ce qui est étrange à soi, peut s'y infiltrer. Le résultat est un affaiblissement, une perte de poids et de crédibilité du groupe et de ses membres. Le terme *éfereshi*, qui désigne le manque d'honneur, signifie littéralement le fait d'être vidé, troué, percé.

*Atéjagh* met en jeu la confédération politique large (*ettebel*, *tégehé* ou *tégézé*, *taghma*), l'assemblée qui la représente (*asagawar*), ou la société tout entière (*temust*). Le bien moral que signifie *atéjagh* est vu comme quelque chose de pur, de propre, de blanc, qui doit rester placé au-dessus des contingences. Il faut le préserver de toute "salissure" ou "ternissure" (*azagan* : fait de ternir). *Atéjagh* implique un dépassement (*ataqul*), une hauteur de vue, une sagesse et en même temps un courage propre à protéger et à endosser une responsabilité collective. Il définit l'être social accompli. Toute l'éducation touarègue tend vers ce modèle de l'homme ou de la femme d'élite capables de défendre et de protéger leur communauté, l'un par ses capacités militaires et l'autre par son intelligence politique et sociale.

Dans ce contexte, il devient compréhensible que tout ce qui fait partie de la tenue du guerrier est également nécessaire à l'apparence de l'homme d'honneur, tandis que celui qui ne possède pas ces accessoires peut passer, finalement, pour un bon à rien. Par ailleurs, dans la hiérarchie sociale, il est clair que cette image s'adresse avant tout au noble, défenseur de droit de la communauté élargie. Ainsi, *atéjagh* peut se dire également *amujagh*, qui désigne à la fois le fait d'être brave, celui d'être noble et celui d'être touareg :

"Je suspends au flanc de mon méhari mon épée à gouttières  
Et mon bouclier qui n'a pas de parties faibles.  
Une tunique blanche et un pantalon indigo du Soudan  
Sont mon vêtement, je porte enroulés autour de la tête  
D'étroits bandeaux d'étoffe et un turban mousseline."

(Foucauld, *Poésies touarègues*, 1925, II, p. 155)

Cependant, au début du siècle, pendant la lutte inégale contre l'armée coloniale et alors que les règles de la guerre qui exigeaient la parité des adversaires sont bouleversées, le leader du soulèvement touareg, Kaosen ag Gedda des Ikazkazen, tente de rompre avec certains comportements de l'honneur guerrier ancien, incarné par les nobles, et introduit l'idée que la finalité d'une action (dans ce cadre, il s'agit de résister à l'ennemi et de l'empêcher d'avancer) est plus importante que la forme que cette action revêt, autrement dit ne se cantonne pas nécessairement à l'héroïsme guerrier (voir H. Claudot-Hawad, *Honneur et politique*, REMMM (57), 1990/3).

Tout en étant étroitement liés, les comportements d'*ellelu*, *asshak* et *atéjagh* n'ont pas les mêmes implications ni le même poids dans la géographie des relations sociales. *Ellelu* engage l'honneur à un niveau personnel, *asshak* et *atéjagh* à un niveau collectif. Selon les partenaires en présence, tout manquement au code de l'honneur aura des effets d'ampleur différente.

Pour qu'il y ait offense, c'est-à-dire menace de l'honneur d'autrui, il faut que les protagonistes soient de statut égal. L'offense dont on doit se dédommager fait naître une relation d'*égħa* que l'on peut définir comme une *créance de vengeance*.

Un *égħa* entre deux familles appartenant au même clan ou celui opposant deux clans de la même unité politique ne se règle pas cependant de la même manière qu'entre deux confédérations.

A l'intérieur d'un groupe de solidarité, on redoute toujours le danger de rupture que provoque un *égħa* qui peut aboutir à l'exil d'un individu ou d'un clan entier, se mettant sous la protection d'une confédération rivale. Un *égħa* provoqué par exemple par un assassinat peut se solder par le versement du prix du sang, mais un noble attaché à son rang répugnera à ce que l'on appelle "lécher son sang" et préférera se venger en défiant et affrontant à son tour un membre de la famille de l'agresseur.

Si une mésentente n'est pas rapidement arrangée, elle peut donner lieu à une suite de ripostes directes et quelquefois hors-la-loi qui risquent, en fonction d'un réseau complexe d'alliances, d'élargir le conflit à l'ensemble de la société. Aussi, la conciliation des parties est-elle prise en main par les représentants mêmes du clan ou de la confédération menacés dans leur cohésion, et si possible en secret des groupes extérieurs qui pourraient profiter de l'occasion pour envenimer les choses. C'est lorsque le conflit atteint deux confédérations différentes et dénoue les liens d'entente (*ékenni* : arrangement) qui les unissaient que ces rapports de vengeance peuvent se concrétiser par des affrontements de retour (*aqqa*) dont le "pillage" est une forme (voir à ce propos *E.B.*, t. VI, A. 249, p. 827).

La conception de l'honneur, d'un point de vue touareg, s'insère enfin dans une représentation cosmologique plus large, fondée sur le principe de la dualité ou de la pluralité constitutive des composantes de l'univers. Ainsi, la mise en œuvre de l'honneur associe nécessairement deux éléments fondamentaux et indissociables dont les rôles sont différents mais complémentaires et interactifs : le monde masculin et le monde féminin. Les fonctions liées à chacun de ces pôles sont également interprétées comme les étapes alternées d'un même processus qui se déroule en plusieurs temps.

Au sein du monde touareg précolonial, l'honneur masculin s'exprime de manière privilégiée sur le registre martial, et revêt les traits du guerrier dont les qualités de courage, de sacrifice de soi, de générosité et de loyauté sont vantées (*E.B.*, Efud). Cependant, la reconnaissance de cette valeur pour un homme n'existe que lorsqu'elle est légitimée et validée par les juges de l'honneur que représentent en particulier les femmes, mais aussi les artisans et plus largement le peuple, les "protégés".

De son côté, l'honneur féminin – contrairement au domaine où le cantonnent la plupart des sociétés méditerranéennes en l'associant à la modestie sexuelle et à la virginité souvent synonyme de "pureté" – renvoie plutôt à un portrait moderne de femme au caractère bien trempé, dont le courage, la générosité, la force protectrice, la grandeur de vue et la culture font autorité. La femme d'honneur incarne la continuité et la stabilité de sa communauté. Elle est vue comme le socle de référence sur lequel s'appuie et se conforte toute action engagée au nom du bien et de l'honneur collectifs. Les hommes sont considérés comme les exécutants des décisions de l'honneur féminin, et s'ils dérogent à leur fonction, la femme elle-même intervient directement en investissant le terrain masculin. Ainsi, le rôle de la femme est de faire rayonner le renom de sa maison en travaillant à entretenir et à harmoniser ainsi qu'à élargir les liens sociaux avec l'extérieur. Sa capacité de séduction et d'attraction, liée non seulement à sa beauté mais surtout à son esprit, à sa culture, à sa générosité, à



son autorité naturelle, participe à sa réputation de femme remarquable. Autrement dit, le nombre de ses admirateurs, de ses protégés et de ses soupirants est une preuve supplémentaire de sa qualité.

Le modèle des rôles impartis à chacun de ces pôles est original. L'expression de l'honneur masculin est considérée comme la manifestation expansive (ou encore le message préalable destiné à l'extérieur) de l'honneur féminin, et représente en quelque sorte la facette extravertie d'un état profond, d'une force intérieure, qui l'a façonnée et propulsée. Certains discours assimilent clairement l'honneur masculin à une "munition" ou à une arme d'affrontement, modelée et maniée par l'honneur féminin, donnant aux femmes la primauté dans l'élaboration de ce bien moral qu'est l'honneur. Le thème de la gestation et de l'enfantement féminins est appliqué ici aux valeurs de l'honneur. Les femmes sont vues comme les conceptrices ou les mères génitrices de ce modèle et n'ont pas, au contraire des hommes, à justifier de leur créativité et de leur intervention dans cet espace. Ainsi, reprenant un principe qui structure de nombreuses représentations touarègues liées à la création de l'univers ou à la naissance de la société, les femmes sont placées à l'origine du phénomène, tandis que les hommes en représentent l'excroissance amenée à se détacher du noyau qui les a générés.

H. CLAUDOT-HAWAD

#### BIBLIOGRAPHIE

- AALLA L., La situation de la tribu des Aït Khebbach d'après le Qanoun (Izerf) au XIX<sup>e</sup> siècle, sous la direction de M. Ahmed Laalami. Mémoire de licence à l'Université Moulay Ismaël, Faculté des lettres et sciences humaines de Meknès, 1992-1993.
- AIDE E., La violence en Sardaigne : la parole et le fusil contre l'État, EHESS, 1989.
- ANDERZIAN S. et STREIFF-FENOUT J., "Relations de voisinage et contrôle social", in *Peuples méditerranéens*, n° 22-23, 1983, p. 249-255.
- ARISTOTE, *Éthique de Nicomaque*, Paris, Flammarion, 1992.
- ARISTOTE, *La politique I*, 13, Paris, Librairie philosophique, 1977.
- BOURDIEU P., *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972.
- BOURDIEU P., *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.
- CAMILLERI C., "Images de l'identité et ajustements culturels au Maghreb", in *Peuples méditerranéens*, n° 24, 1983, p. 127-152.
- CLAUDOT-HAWAD H., "Honneur et politique. Les choix stratégiques des Touaregs pendant la colonisation française", *REMMM* n° 57, 1990.
- CLAUDOT-HAWAD H., "Élite, honneur et sacrifice. La hiérarchie des savoirs et des pouvoirs chez les Touaregs", in *Élites du monde nomade touarèg et maure*, Bonte et Claudot-Hawad éd., *Les Cahiers de l'IREMAN*, n° 13-14.
- CLAVERIE E., "L'honneur : une société de défis au XIX<sup>e</sup>", in *Annales, Économie, Société et Civilisation*, n° 4, 1979, p. 744-759.
- DERMENGHEM E., *Le culte des saints dans l'islam maghrébin*, Paris, Gallimard, 1954.
- DI BELLA M. P., "Honneur", *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Bonte et Izard éd., PUF, Paris, p. 341-342.
- DURKHEIM E., *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion, 1988.
- ELIAS N., "Remarques sur le commérage", in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 60, 1985, p. 23-29.
- FORSE M., "La sociabilité", in *Économie et Statistique*, INSEE, avril 1981.
- FOUCAULD Ch. de, *Poésies touarègues*, Ed. Ernest Leroux, 1925.
- GALAND L., "Le vol de bétail dans le monde berbère et dans le monde méditerranéen", *Estratto da Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale e l'Europa mediterranea*, Naples, 1983.

- GAUTHERON M. (dirigé par), "L'honneur, image de soi ou don de soi, un idéal équivoque", *Revue Autrement*, série Morales n° 3, 1991.
- GRANDGUILLAUME G., "Comment a-t-on pu en arriver là?", in *Esprit*, n° 208, janvier 1995, p. 12-34.
- GRANDGUILLAUME G., "Père subverti et langage interdit", in *Peuples méditerranéens*, n° 33, 1985, p. 13-19.
- HALKIN L., "Pour une histoire de l'honneur" in *Annales Économie, Sociétés, Civilisation*, 1949, p. 433-444.
- HAMMOUDI A., *La victime et ses masques*, Paris, Seuil, 1988.
- HAMOUMOU M., "L'honneur perdu : les relations parents-enfants dans les familles d'immigrés algériens" in *Annales Économie, Sociétés, Civilisation*, vol. 41, n° 4, 1986, p. 771-788.
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, 3 tomes, Paris, Challamel, 1893.
- HOUSEMAN M., "La relation hiérarchique : idéologie particulière ou modèle général?" in *Différences, Valeurs, Hiérarchie*, Textes offerts à L. Dumont réunis par J.-C. Galey, Paris, EHESS, 1984.
- IBN KHALHDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Trad. de l'arabe par le baron de Slane, Paris, Geuthner, 1968-1969.
- IBN KHALDUN, *Muqaddima, Discours sur l'histoire universelle*, Trad. V. Monteil, 3 tomes, Beyrouth, Sindbad, 1968.
- JAMOUS R., *Honneur et baraka, les structures sociales traditionnelles dans le Rif*, Paris, M.S.H. et Cambridge University Press, 1981.
- LAROUÏ A., *Les origines sociales et culturelles du nationalisme marocain (1830-1912)*, Casablanca, Centre culturel arabe, 1993.
- LAROUÏ A., *L'histoire du Maghreb : Un essai de synthèse*, Paris, Maspero, 1982.
- LEFEBURE C., "Ayt Khebbach, impasse Sud-Est. L'involution d'une tribu marocaine exclue du Sahara", in *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, n° 41-42, 1986, p. 137-157.
- LORENZI-CIOLDI F., *Individus dominants et groupes dominés : images masculines et féminines*, Presses universitaires de Grenoble, 1988.
- MAMMERI M., *Le sommeil du juste*, Paris, Plon, 1955.
- MAMMERI M., *Culture savante, culture vécue, Études 1938-1989*, Alger, Tala, 1991.
- MAUSS M., *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950.
- MEZZINE L., "Ta qqitt de Ayt Atman, le recueil des règles de coutume d'un groupe de Qsur de la moyenne vallée de l'oued Ziz" in *Hesperis Tamuda*, vol. XIX, 1980-81, p. 89-121.
- MONTIEL V.-M., "Le coutumier des Aït Khebbash" in *Études et Documents berbères*, n° 6, 1989, p. 30-41.
- OUARY M., *Le grain dans la meule*, Paris, Buchet/Chastel, 1956.
- PASCON P., "La formation de la société marocaine", in *Bulletin économique et social du Maroc*, n° 120-121, 1971.
- PERISTIANY J., *Honour and shame. The values of Mediterranean society*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1965.
- PERISTIANY J., *Honor and grace in anthropology*, Cambridge University press, 1992.
- PITT-RIVERS J., *The people of the sierra*, 2<sup>nd</sup> edition, Chicago, Chicago University Press, 1961.
- PITT-RIVERS J., "La maladie de l'honneur", in *Revue Autrement*, série Morales, n° 3, 1991, p. 20-36.
- PITT-RIVERS J., "Mariage par rapt", in Péristiany J. (sous la dir. de), *Le prix de l'alliance en Méditerranée*, Paris, CNRS, 1989, p. 53-71.
- PITT-RIVERS J., *Anthropologie de l'honneur, la mésaventure de Sichem*, Paris, Sycomore, 1983.
- RABINOW P., *Un ethnologue au Maroc, Réflexions sur une enquête de terrain*, Paris, Hachette, 1988.

- RAHMANI SLIMAN, "Le tir à la cible et le 'nif' en Kabylie", *Rev. afric.*, t. 93, 1949, p. 126-132.
- ROGERS S.-C., "Espace masculin, espace féminin. Essai sur la différence", in *Études rurales*, n° 74, 1979.
- SIMMEL G., "Digression sur l'étranger", in *L'école de Chicago*, textes traduits et présentés par Grafmeyer Y. et Joseph I., Paris, Champs Urbain, 1979.
- TAROT C., *De Durkheim à Mauss, l'invention du symbolique*, Paris, La Découverte et Syros, 1999.

## H58. HOSPITALITÉ

Notons dès l'abord qu'en latin les mots *hospes* et *hostis* signifiaient tous deux à l'origine l'étranger. Ce n'est qu'au terme d'une évolution que le mot *hostis* désigna l'ennemi.

### Quelques noms berbères

**hospitalité** : dans l'Ahaggar, *amagârrou*, *imgoûra*; à Ouargla, *dayyef diffat*; recevoir l'hospitalité, dans l'Ahaggar : *megouret*.

**donner l'hospitalité** : dans l'Ahaggar, *semmegouret*; en Kabylie : *deggef*.

**hôte** : *diff ou aniziw* (Ouargla); *dafl/dayyaf* (Mzab).

L'hospitalité, c'est d'abord le bon accueil que l'on réserve au voyageur et à l'étranger. Cette coutume a toujours été très en honneur chez les peuples de l'Antiquité et surtout chez les nomades (Genèse, 19, 2; 24, 32; Juges, 19, 21; I Samuel, 11, 8). La loi en faisait un devoir (Deutéronome, 10, 18, 19). Il arrivait parfois que cette obligation devînt pour les hôtes une lourde charge (Ecclésiastique, 29, 21-28) ou que les hôtes qui recevaient fussent mal disposés (Luc, 9, 53). Dans le Nouveau Testament, Jésus recommande tout spécialement la vertu d'hospitalité (Mathieu, 10, 42; 25, 44) et dit même de ses apôtres et de ses disciples que, les recevoir, c'est le recevoir lui-même (Luc, 10, 16; Mathieu 10, 40). Les apôtres recommandèrent aux chrétiens de se montrer hospitaliers (Épître aux Romains, 12, 13) et c'est une des conditions pour accéder à l'épiscopat (1<sup>re</sup> Épître à Timothée, 3, 2; Épître à Tite, 1, 8) ou pour être compté parmi les Veuves de l'Église (1<sup>re</sup> Épître à Timothée, 5, 10).

Le Coran ordonne, lui aussi, de marquer de la bonté au "compagnon et au voyageur" (Coran, IV, 36). Une demande de protection doit être acceptée. (Coran, IX, 6) : "si l'un de ceux qui ajoutent des dieux te demande asile, donne-lui asile qu'il entende la parole de Dieu, puis fais-le parvenir à son lieu de sécurité". Le Coran (LXXII, 22) affirmant que : "personne ne me protégera contre Dieu et je ne trouverai de refuge hors de Lui", applique le concept de la protection à Dieu et dit : il accorde protection mais nul n'accorde protection contre Lui.

Bien avant le christianisme et l'islam, les hôtes étaient traités selon des croyances magiques semblables à celles qui règnent dans bon nombre de régions du monde berbère. Une personne pouvait se placer sous la protection d'une autre en étreignant le support de sa tente, en prenant son enfant dans les bras, ou en mangeant sa nourriture.

C'est l'étranger lui-même qui répond lorsqu'on lui demande s'il préfère être l'hôte de la mosquée ou du village ou, dans les régions plus méridionales, de la tente. Dans le premier cas, il peut alors se rendre directement à la mosquée où il est accueilli et où on lui porte sa nourriture; dans le second, il est conduit à une tente

privée et pourvu par le propriétaire qui la lui offre d'une épouse temporaire. Dans quelques tribus, il lui prête sa fille ou quelque autre membre féminin de sa famille, voire même sa femme dans la province de Chavia sur la côte atlantique.

Au Maghreb, en Kabylie comme dans toutes les autres régions montagneuses ou isolées qui ne connaissent pas d'auberges, le voyageur doit demander à être hébergé en se présentant comme "l'hôte de Dieu".

### Ambivalence de la notion d'hospitalité

Il faut bien noter qu'en Ahaggar, l'étranger peut représenter le mauvais œil, l'envie, déclencher des forces maléfiques (*amaa*), mais il peut aussi être le vecteur de force bénéfique (*amagar*).

Dans l'un et l'autre cas, et en raison même de l'ambivalence de ces notions opposées, l'étranger a le droit de recevoir l'hospitalité.

### La crainte de l'étranger

Il faut que celui qui exerce le devoir d'hospitalité prenne grand soin de ne pas offenser l'étranger qui, s'il est irrité, peut devenir très dangereux ; en franchissant la porte, il établit un contact intime avec lui, en sorte qu'il peut aisément transmettre des malédictions. Ce péril est encore accru par le mystère qui enveloppe l'inconnu. Comme tout ce qui est insolite, étrange, celui dont on ignore tout suscite un sentiment d'inquiétude troublante ; peut-être pratique-t-il la magie ; peut-être a-t-il le mauvais œil ? Tout hôte ne recèle-t-il pas quelque *baraka* qui ne constitue pas seulement un bienfait mais peut dissimuler un danger ? L'étranger est ainsi souvent considéré comme un être redoutable et, a fortiori, l'étrangère que l'on craint d'autant plus qu'elle dispose de pouvoirs magiques propres au sexe dit faible.

Comment réagir contre les dangers qu'il ou elle représentent ? On peut certes proclamer sa bénédiction ou, parfois, recourir au sacrifice d'un animal. Le sang\* doit couler plus particulièrement pour l'hôtesse, c'est-à-dire contre elle. Mais ces immolations ont perdu depuis longtemps le sens qu'elles avaient autrefois et font partie du code coutumier de l'hospitalité. En Grande Kabylie, on différencie les "hôtes de qualité" (marabouts, chefs, hommes de grande famille) en l'honneur desquels on égorge un mouton ou un bouc, alors qu'à d'autres nommés "hôtes de la viande sèche", on sert de la viande séchée au soleil ; quant aux "hôtes de rang inférieur", ils doivent se contenter d'un couscous à l'huile et enfin, "les hôtes du pain" ne reçoivent que du pain parce qu'ils ne prennent que le repas de midi. Sinon, dans tous les autres cas, la viande est accompagnée de couscous. Au désert : il arrive qu'un nomade sacrifie le dernier animal qui lui reste pour accueillir le voyageur hébergé sous sa tente. La valeur de ce sacrifice ne vient pas tant de la satisfaction matérielle que du sentiment d'être honoré.

### Les bienfaits apportés par l'étranger

Le visiteur n'est pourtant pas seulement une source potentielle de malheurs. Il est aussi, en puissance, un bienfaiteur et peut être porteur de bonne chance. A Demnat dans le Grand Atlas au Maroc, les habitants, d'abord fort hostiles à l'arrivée d'un Européen se félicitèrent de sa venue car il leur avait apporté la pluie... D'ailleurs l'hôte transmet sa *baraka* aux aliments dont il reçoit une part. L'hôte rend en bénédictions les bontés dont il est l'objet. Ainsi, accorder

l'hospitalité est de bonne politique parce qu'elle écarte les malheurs mais aussi assure des avantages.

### **L'offrande de nourriture**

L'invitation gratuite à partager l'offrande de nourriture, au cours d'un ou plusieurs repas, est indispensable chez les Kel Ahaggar pour qu'on parle d'hospitalité, même s'il arrive fréquemment que le repas ne comporte pas de viande. L'offrande peut consister aussi en un don en nature : lait, blé ; animal vivant : chevreau, mouton, voire même chameau.

### **L'hébergement**

L'hébergement consiste à passer chez quelqu'un un ou plusieurs jours, une ou plusieurs nuits, un temps quelconque, que le voyageur couche ou non sous la tente ou dans la maison. Mais dans l'Ahaggar, s'il n'y a pas absorption de nourriture, il n'y a pas hospitalité. En Petite Kabylie, en 1967, alors que parmi des visiteurs européens se trouvèrent des femmes, une vieille dame de la maison est venue dormir auprès d'elles, à la fois pour les rassurer et sans doute aussi pour conjurer toute influence néfaste.

### **Les prescriptions à observer dans la réception d'un hôte**

Dans les hadiths d'El Bokhâri, spécialement vénérés en Tunisie, on peut lire un très long chapitre qui fixe le protocole à observer dans la réception d'un hôte.

Des devoirs essentiels incombent en effet à celui qui accueille. Il doit d'abord se rendre disponible et se trouver prêt à recevoir, à toute heure, n'importe qui. Il s'agit ensuite, pour mettre son hôte à l'aise, de lui souhaiter amicalement la bienvenue en l'accueillant chaleureusement et d'échanger avec lui quantité de salutations. Tout en se mettant au service du visiteur, il faut lui tenir compagnie, entretenir la conversation, tout en dissimulant ses propres soucis, pour lui éviter toute préoccupation.

### **Le lavage des mains, les soins de propreté**

En principe, avant tout repas, les mains doivent être soigneusement lavées, sous le filet d'eau d'une bouilloire ou d'une cruche versée par un tiers. A Tamanrasset, les commerçants possèdent aiguière et bassin de cuivre qui, avec une savonnnette parfumée et une serviette, sont passés successivement devant chaque invité par le maître de maison et l'un de ses fils, en commençant par l'invité d'honneur. La coutume s'installe de prévoir de se laver les mains avant et après le repas.

### **L'ordonnancement du repas**

Celui qui reçoit doit placer sans délai, devant le visiteur, les aliments qui lui sont destinés.

Dans toutes les familles touarègues, nomades ou sédentaires, on mange à terre, assis en cercle autour d'un plat et la répartition de la famille varie quand on compte un ou plusieurs invités : le père mange seul avec les invités du sexe masculin ou la femme s'isole avec ses amies.

Dans la région de Tabelbala, les hommes mangent en commun, sauf le gendre qui, dans l'intimité, ne peut porter la main au même plat que son beau-père. Le regroupement s'opère autour du plat apporté. En cas d'assistance plus nombreuse, on compterait autant de groupes que de plats existants. On mange à terre sur le sable propre. Dans l'Ahaggar, un tapis ou une couverture doit recouvrir le sable ; il arrive même qu'un tapis soit réservé tout spécialement à un invité de marque tel que l'*aménoukâl*. Le service du repas doit toujours commencer par l'hôte. Après avoir planté une cuiller dans le plat commun, devant chaque convive, l'hôte portera la main au plat le premier, en prononçant la formule consacrée, le traditionnel *bism' allah*, "au nom de Dieu" aussitôt suivi dans son geste et son invocation par les invités. Lentement, les convives absorbent souvent d'énormes cuillerées de nourriture, sans jamais montrer leur bouche, car ce serait malséant et surtout cela correspond à la crainte d'ouvrir la voie aux mauvais génies.

La viande est généralement partagée par le maître de maison qui, à la main, trie la chair et les os et attribue à chacun des convives sa quote-part en la déposant à la place qu'il a délimitée en puisant dans le plat. La nourriture et même le lait doivent circuler vers la droite dans la région de Tabelbala, en suivant ainsi l'ordre hiérarchique dans lequel les hôtes doivent s'asseoir. On croit communément que celui qui mange de la main gauche ne sera jamais rassasié.

Les œufs peuvent jouer un rôle important. Si des œufs durs apparaissent dans le repas, on ne doit pas les partager, car un germe ne peut être détruit. Le nouvel époux, après le premier repas pris en commun, prélève parmi les dons qu'il a reçus une importante quantité d'œufs, les place dans le capuchon de son burnous et va remercier les hôtes en leur remettant à chacun un, deux ou plusieurs œufs. En retour, il reçoit un peu d'argent.

### La boisson

A l'imitation du Prophète, pour saisir le vase à lait, il faut tendre les deux mains. Dans la région de Tabelbala, on ne doit pas boire en mangeant. Après le repas seulement, l'eau et le petit lait sont passés de main en main, puis on s'essuie la bouche du revers de la main droite. Boire debout est malséant, même en dehors des repas ; on peut alors simplement placer un genou en terre. Le lait frais est quelquefois consommé à titre de friandise par un visiteur privilégié qui, assistant à la traite, risque de jeter le mauvais œil sur une breuvage qu'il ne consommerait pas.

### La magie des restes

A la fin du repas, les nobles touaregs s'arrêtent de manger les premiers en posant la cuiller hors du plat en disant la formule partout répandue "*hamdou-lillah*". On considère à Tabelbala que l'invité doit toujours laisser de la nourriture dans le plat afin que le donateur et sa famille bénéficie de la *baraka*. Une part symbolique est réservée aux absents, tandis que les restes sont consommés pour éviter que les *jnun* ne viennent les manger, puis ne les vomissent et ne les rendent toxiques. Mais cette magie des restes ne se retrouve pas dans l'Ahaggar où les hôtes sont, au contraire, très flattés que les invités, en terminant le plat qui leur est offert, donnent la preuve qu'il les a satisfaits.

### Les devoirs de l'hébergé

Pour diminuer la crainte qu'il inspire, le visiteur ne doit pas regarder autour de lui, ni parler d'une voix forte, ni faire claquer ses doigts, ni se limer les ongles ni se laver le corps dans la tente ou la maison de celui qui le reçoit et s'il y passe

une nuit avec son épouse, il leur est interdit de dormir ensemble. En Ahaggar, les convives ne doivent jamais émettre d'opinion sur la qualité de la nourriture, qu'il l'apprécie ou non : cet impair attirerait le maléfice sur la cuisinière et toute la maison de l'hôte. Ils ne doivent pas fouiller dans les cendres ou souffler sur elles, car cet acte dangereux risquerait de tarir les femelles de la tribu ou d'attirer sur elles des maléfices mortels.

### La durée de l'hospitalité

L'hospitalité du Prophète dure trois jours, car le fait de partager la nourriture de quelqu'un constitue une demande de protection pour une durée évaluée en fonction du temps où la nourriture demeure dans le corps. Ainsi, reçu chez un dignitaire du Haut-Atlas marocain, un Européen fut-il traité le premier jour avec une grande prodigalité, beaucoup moins libéralement le second et le troisième d'une manière qui ne pouvait laisser aucun doute sur l'opportunité de son départ. Pourtant les séjours des visiteurs peuvent être prolongés sans que de telles attitudes soient observées.

### Extension du droit à l'hospitalité réservée à l'ennemi

Chez les Touaregs, l'*Aqqa* est une parade que les combattants opposent aux attaquants, lorsqu'ils se trouvent devant une dette de vengeance. Si les attaquants sont vaincus, leurs ennemis accueillent les prisonniers et les blessés et les mettent sous leur protection. Les femmes leur réservent des attentions particulières en veillant à leur confort, en organisent des repas collectifs de fête, des veillées poétiques et galantes et lorsque ces prisonniers doivent retourner chez eux, des vêtements, une monture leur sont fournis et même une escorte qui les suivra jusqu'aux frontières du territoire.

Lorsqu'un individu, voire même tout un clan, crée dans son pays une dette de vengeance, il peut se réfugier dans une autre confédération même ennemie ; ce sont alors les femmes qui veilleront à ce que le droit d'asile lui soit accordé et décideront de l'hospitalité à lui offrir, en particulier le sacrifice rituel d'un animal. Les femmes protègent également ceux qui sont recherchés par les offensés et refusent de les livrer. "Du moment qu'ils se sont mis sous leur protection, tout ce qui les touche touche désormais l'honneur de la tente et du groupe."

### BIBLIOGRAPHIE

- BERTHOLON L. et CHANTRE E., *Recherches anthropologiques*, t. I, p. 407-408. Il s'agit de l'hospitalité berbère et surtout kabyle.
- CHAMPAULT D., *Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala*, Paris, CNRS, 1969.
- CLAUDOT-HAWAD H., HAWAD M., "A 249. Aqqa", *Encyclopédie berbère*, VI, 1989, p. 827-831.
- DEMEERSEMAN A., "Hospitalité, religion de l'âme", *IBLA*, 1944, p. 115-136.
- DEMEERSEMAN A., "De quelques règles de bon accueil selon la langue et la mentalité tunisienne", *IBLA*, 8, 1945, p. 3-28.
- EL FORTI B., *Miroir de la vie tunisienne*, L'hospitalité (accueil de l'hôte), I, 11.
- Encyclopédie de l'Islam, articles : Dahil, Dayf, Djiwar, Idjara.
- FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale de France, 1951, t. III, p. 1171 et 1172.
- GAST M., *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Mém. V du CRAPE, Paris, AMG, 1968.

- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *Les Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893, t. 1, p. 44-43.
- LAFFITTE R., *C'était l'Algérie*, Confrérie Castille, Perros Guirrec, 1984.
- LANFRY J., "L'hospitalité chez les Khroumirs", *IBLA*, II, 1938, n° 3, p. 59-70.
- MARÇAIS W. et GUIGA A., *Textes arabes de Takrouna*. I. *Textes, transcription et traduction annotée*, Paris, Leroux, 1925, XLVIII, 424 p. 374-376; II. *Glossaire*, Paris Geuthner, 1958-1961, XII, 4452 p. (en 8 vol.), p. 2339-2341 (proverbes et expressions sur l'hôte).
- VINCENT Mgr A., *Dictionnaire biblique*, Casterman, 1961.
- WESTERMARCK Éd., *Ritual and belief in Morocco*, 2 vol., London, Macmillan and Co, 1926, T. I, p. 537-54.

H. CAMPS-FABRER

## H59. HOTTE

Le terme de hotte n'existe ni dans le dictionnaire du Père de Foucauld ni dans l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* de Gsell, ni dans *Mots et choses berbères* de Laoust, ni dans l'Aurès. Seul le *Dictionnaire ouargli-français* signale p. 463 le terme *detihmilin (ta)* pour désigner la hotte, grand panier porté sur le dos comme un havresac.

Dans la *Grande Encyclopédie*, la hotte est désignée comme un instrument de transport variable dans sa forme et sa capacité selon les contrées et les usages auxquels on le destine. Ordinairement, la hotte est constituée d'un panier en osier dont une partie plate s'applique sur le dos au moyen de bretelles qui ont pour fonction d'assujettir sur le dos du porteur le fardeau à transporter.

Mori signale que durant le Néolithique, dans le site d'Uan Muhuggiag V, Tadrart Acacus, Libye, les épaules de toutes les femmes portent une hotte soutenue au front par un large bandeau (cf. photos 110 et 111 sur lesquelles toutefois la présence de la bande n'apparaît pas clairement).

Pourtant dans la population du cimetière méroïtique d'Aksha III, J. Dastugue a remarqué l'usure anormale des condyles, ce qui lui fait envisager la fréquence des transports à l'aide d'un bandeau frontal.

Dans la région de Tafraout au Maroc, on pouvait voir encore en 1971 les femmes chleuhs portant une hotte fixée à l'aide d'un bandeau frontal. C'est, à notre connaissance, la seule région du Maghreb où cette pratique ait été reconnue.

## BIBLIOGRAPHIE

- CHAMLA M.-C., *Aksha III, La population du cimetière méroïtique. Étude anthropologique suivie d'une étude sur la pathologie crânienne* par J. Dastugue, Paris, Klincksieck, 190 p.
- DELHEURE J., *Dictionnaire ouargli-français*, LAPMO, Selaf, Paris, 1987, p. 463
- MORI F., *Tadrart Acacus. Arte rupestre del Sahara preistorico*, Einaudi, Torino, 1965

H. CAMPS-FABRER



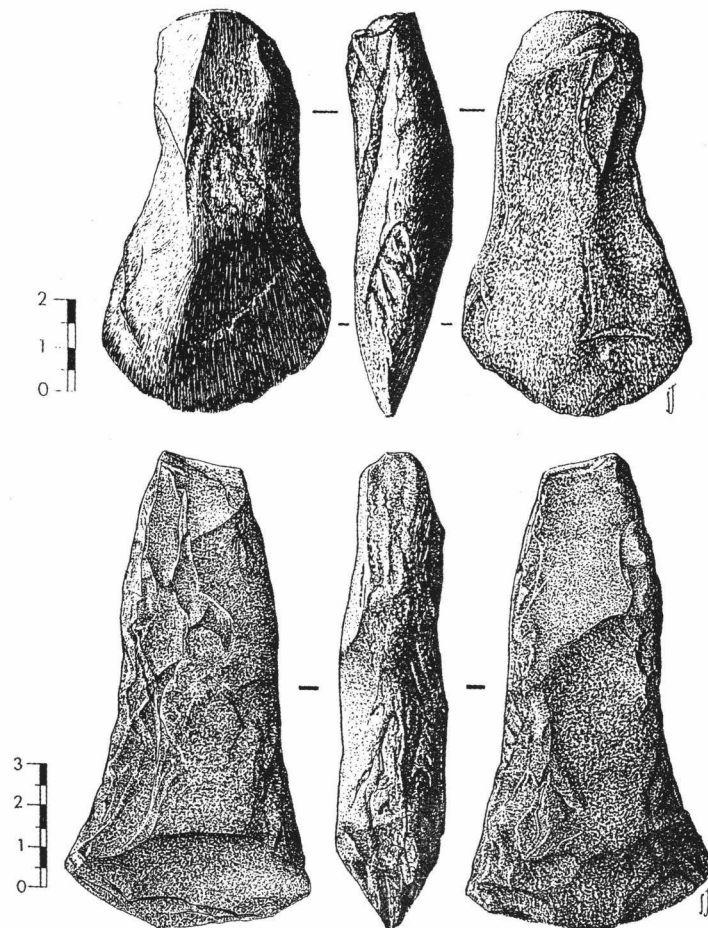
**H60. HOUE** (voir Bab Merzouka EBB2, Fasc. IX ;  
hache polie, EB H4 ; Haouz EB H23)

Dans le monde berbère, la houe est l'instrument universellement en usage, créé en même temps que naissait l'agriculture ; d'ailleurs certains outils préhistoriques en pierre semblent témoigner de sa très ancienne utilisation en Berbérie tandis que des figurations de houes métalliques apparaissent sur certaines gravures protohistoriques du Maroc.

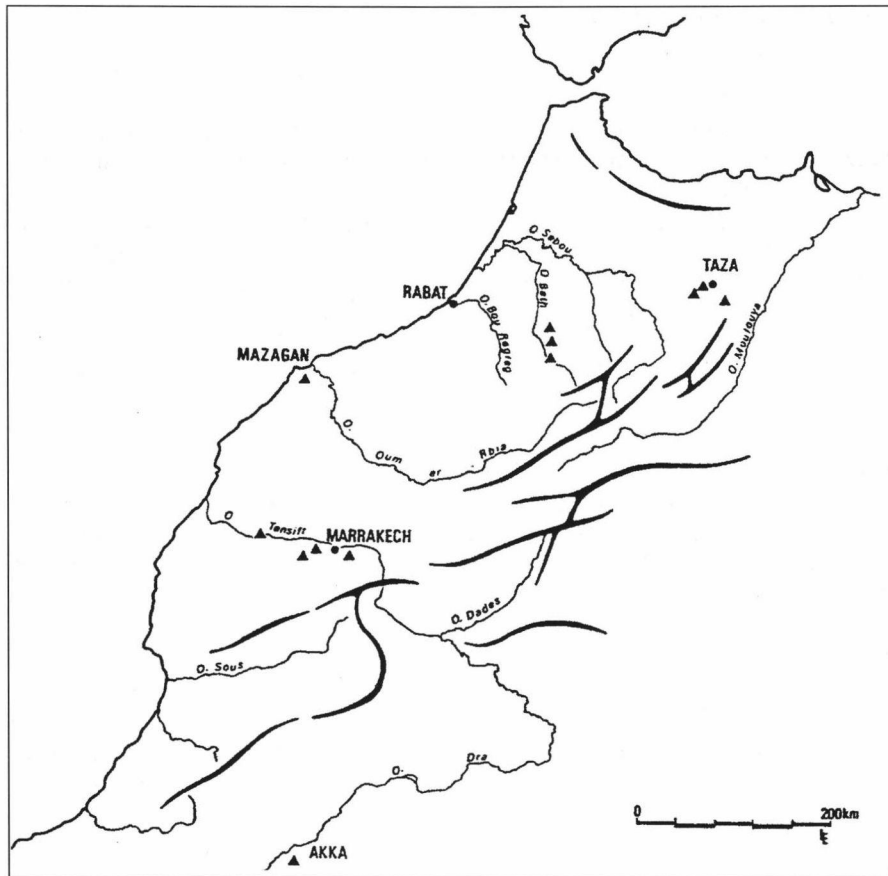
**La houe ou hache taillée des temps préhistoriques**

Les haches taillées sont tirées d'éclats ou de plaquettes de schiste ou de quartzite, quelquefois obtenues par simple décalottage d'un galet et le plus souvent aménagés par retouches bilatérales uni ou bifaciales, ce qui leur confère un caractère robuste, mais aussi un aspect fruste.

Il faut souligner l'irrégularité de leurs formes : le plus fréquemment triangulaires, s'élargissant quelquefois en éventail ou en spatule. Leurs bords sont soit



Houes préhistoriques de Bab Merzouka (Maroc) (d'après G. Souville).



Carte des principaux sites du Maroc  
ayant livré des haches taillées ou houes (d'après A. Rodrigue).

concaves, soit rectilignes et se terminent en un talon généralement en forme de pointe, et dans quelques cas plus large, ce qui lui donne une forme trapézoïdale.

Dans un tel outil l'essentiel est la forme du tranchant, plus souvent convexe que rectiligne. Le talon devait s'insérer dans un manche en bois et la lame de la houe servait à briser les mottes de terre avant les semailles, peut-être même à ouvrir des sillons.

Elle semble venir du Moyen Orient où elle apparaît au Néolithique avec le développement de l'agriculture.

En Afrique du Nord, les haches taillées sont essentiellement localisées au Maroc : dans la région de Taza; dans la vallée de l'oued Beth; dans un site littoral atlantique à Mazagan; dans les stations du Sud marocain : les principaux sites se trouvent dans le Haouz autour de Marrakech où les houes s'étendent sur un espace de 140 km de longueur et 40 kilomètres de largeur; sur les rives de l'oued Tensift, 76 haches taillées ont été dénombrées; plus à l'est, le site de El Had Fraït récemment découvert (Rodrigue, 1998) a livré 150 houes entières et 210 fragmentaires. Plus au Sud, les houes sont aussi abondantes dans la région d'Akka.

### La houe chez les Berbères

En Kabylie la houe se dit *açëppun/çappa*; pl. *iceppunen*. *Agelzim* désigne la petite pioche aux usages multiples.

Laoust cite *amadir* pour désigner à la fois la pioche et la houe et précise que ce terme est commun dans tous les parlers du Sud marocain : Demnat, Igliwa, Tazerwalt, Tamegrout, Tlit, Tafilalet etc.

Le même auteur donne pour le Maroc central différents noms : *algun*, Aït Ndhir (Maroc central), Aït Kays. On retrouve le même terme d'*algun* au Mزاب, et sous sa forme féminine *talgun*, à Figuig; *arjun*, chez les Aït Seghrouchen.

Dans la région d'Ouargla, le terme *kadum*, *ikudam* désigne une sorte de pioche à deux pointes ou à deux tranchants inversés, d'un côté binette, houe, de l'autre hache ou marteau ou *amdir imidar*, sorte de sape qui, par extension, désignera l'omoplate.

Dans l'Ahaggar, la houe se dit *agelhim*, *igelham*; à Tabelbala : *kumo*; dans le Sud tunisien : *mes'ha*.

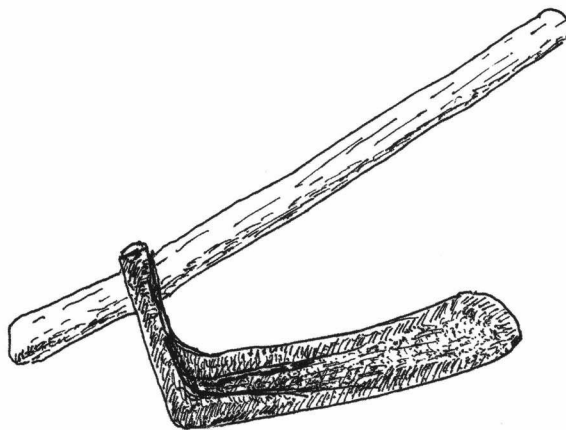
Universellement utilisée dans le monde berbère, la houe figure parmi les instruments de travail masculins. Le fer de la houe s'achète chez le forgeron ou chez un commerçant. Le type le plus courant comporte un fer trapézoïdal dont le tranchant est légèrement biseauté. Une forme ancienne persiste sporadiquement; fabriquée encore en 1951 dans l'oasis de Tabelbala, par un forgeron nomade, la lame est plus allongée et presque triangulaire. Il n'y a pas d'affectation particulière pour l'un ou l'autre modèle.

Une large douille assure l'emmanchement.

Le manche est directement fabriqué par l'agriculteur ou le jardinier qui l'ajuste lui-même dans la douille de la lame; le bois d'acacia convient bien en raison de sa grande résistance et de la rectitude relative de ses branches. La longueur varie en fonction du bois disponible plus que des habitudes de travail en position plus ou moins courbée.

L'angle entre le manche et la lame est d'environ 45°. Il est plus ouvert quand la lame est plus longue. Le travail à la houe se fait en position très courbée, en raison du manche relativement court.

Dans le Sud tunisien et au Fezzan, par exemple, la houe permet de creuser le sol et de transporter des terres. La lame est de 40 × 20 cm et le manche en



Houe du Sud tunisien (*mesh'a*) (d'après A. Louis).

position quasi parallèle à celle de la lame légèrement incurvée est très court (70 cm). Le terme *mesh'a* revêt selon les régions des sens précis. La *mesh'a gabsiya*, houe du Sud dont la lame mesure habituellement 40 × 20 cm, joue autant le rôle de sape que de pelle de transport; autre est la *mesh'a* sicilienne à long manche et courte lame, analogue aux houes d'Europe et la *mesh'a arbīya*, utilisée comme sarcloir.

La petite houe est utilisée pour répartir l'eau dans les seguia lors de l'irrigation des parcelles de jardin dans les oasis. C'est aussi la véritable sape qui permet de creuser en profondeur, du moins dans les terres légères. La terre une fois attaquée est immédiatement transportée dans des couffes d'alfa destinées à la remonter à l'extérieur ou à l'emporter. Son manche très court autant que la façon dont il est disposé par rapport à la lame permet de saisir la houe à deux mains et de déplacer sans grosses fatigues d'énormes mottes de sable pour obstruer un conduit d'irrigation ou en ouvrir un autre.

La grande houe sert à retourner et à labourer la terre des toutes petites parcelles. On l'utilise courbée vers le sol. Le fellah prend le bout du manche le plus éloigné de l'outil dans sa main droite, l'autre dans sa main gauche, et exécute sa besogne véritablement plié en deux.

Le fer de houe peut aussi servir à de multiples remèdes ou sortilèges.

La houe, instrument primitif, antérieur à l'araire, est restée en usage exclusif dans les oasis. Le Sahara est devenu une barrière qui empêcha la propagation de l'araire et de la charrue dans les pays de l'Afrique noire.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BENSIMON Y. et MARTINEAU M., "Les outils terriens du Maghreb. Les houes de Bel Hachmi (Maroc)", *Bull. du Mus. anthropol. de Monaco*, n° 31, 1988, p. 49-75.
- BENSIMON Y. et MARTINEAU M., "Une houe en silex dans le Néolithique marocain", *L'Anthropologie*, t. XCIV, 1990, p. 587-589.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'histoire*, Alger, Imprimerie officielle, 1961, p. 34.
- CHAMPAULT D., *Une oasis du Sahara nord-occidental Tabelbala*, Paris, CNRS, 1969, p. 75, 113, 119, 211.
- DALLET J.-M., *Dictionnaire français-kabyle*, LAPMO, Selaf, Paris, 1985, p. 127.
- DELHEURE J., *Dictionnaire mozabite-français*, LAPMO, Selaf, Paris, 1984, p. 104 LGN.
- FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale de France, 1951, t. I, 430.
- GAST M., *L'alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Mém. VIII du CRAPE, Paris, AMG, 1968.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*, Paris, Challamel 1920, achevé d'imprimer, Société marocaine d'édition, Rabat, Collections calques, 1983, 531 p. 112 gravures ou croquis, 4 planches hors texte.
- LETHIELLEUX, "Le Fezzan, ses jardins ses palmiers, Notes d'ethnographie et d'histoire", Tunis, Bascone et Muscat, 1948, (Publication IBLA, n° 12), p. 93-112.
- LOUIS A., *Tunisie du Sud, Ksars et villages de crêtes*, Études tunisiennes, Paris, CNRS, 1975, 370 p.
- RODRIGUE A., "Nouvelle station haouzienne dans la région de Marrakech", *Sahara*, 10, 1998, p. 130-132.
- SOUVILLE G., "L'industrie préhistorique de Bab Merzouka (Maroc)", *L'homme méditerranéen, Mélanges offerts à G. Camps*, Publ. Université de Provence, LAPMO, 1995, p. 93-100.

## **H61. HUWWÂRA, HOOUARA, HOUARA, HAWWÂRA**

(transcriptions qui varient suivant les auteurs)

Vocabulaire générique qui désignait un ensemble (peut-être confédéral) de populations situées avant l'arrivée des Arabes, de la Tripolitaine au Fezzan en Libye.

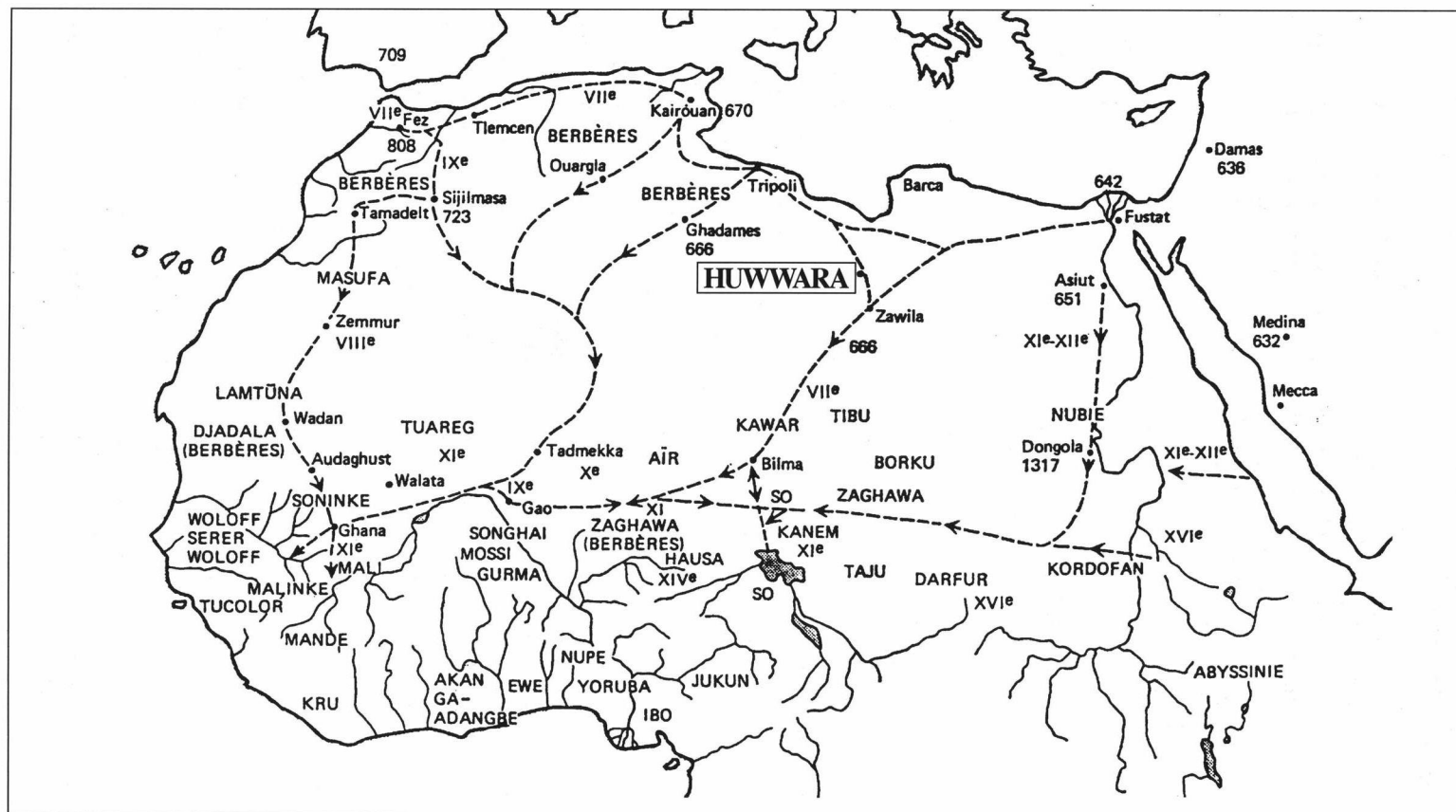
Ibn Khaldoun parle longuement des Huwwâra dans son célèbre ouvrage sur l'Histoire des Berbères. Il dit notamment :

“Lors de la conquête musulmane, toutes les tribus portant le nom générique de Hoouara, tant celles qui remontent leur origine à El-Abter que celles qui ont Bernès pour ancêtre, habitaient la province de Tripoli et la partie du territoire de Barca qui en est voisine ; fait que rapportent également El-Masoudi et El-Bekri. Les uns possédaient des demeures fixes, les autres vivaient en nomades. Parmi elles, il s'en trouva une qui traversa les sables jusqu'au Désert et s'établit à côté des Lamta porteurs du voile, qui habitaient auprès de Gaugaua, localité située dans le pays des Noirs, vis à vis de l'Ifrîkiâ. On reconnaît l'origine hoouaride de cette peuplade au nom qu'elle porte et qui est une altération du mot Hoouara ; car ayant changé le *ou* de ce mot en une espèce de *k* dont le son est l'intermédiaire du *k* doux et du *k* guttural, ils en ont formé Heggâr” (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. 1, 1925 : 275-276).

Nous remarquons que la racine HWR (que de Foucauld note au mot *ehouer* ; Dict. touareg-français p. 1518-19, qui signifie “précéder”) apparaît encore aujourd'hui dans l'expression tamâhaq : *Ihuwwaraq* qui veut dire en Ahaggar : “je suis plus âgé que toi” et par conséquent “tu me dois le respect”, d'où la connotation de supériorité. Alors que *Ihuwwarahi* “il est plus âgé que moi” signale l'obligation de respect, de soumission, de celui qui parle envers le tiers plus âgé. Le terme générique de *Huwwâra* signifierait donc, par extension, “Suzerains”, “Dominants”. Il est singulier qu'après plusieurs siècles d'avatars ce vocable, devenu Ahaggar, désigne toujours les suzerains, les “nobles” (de Foucauld nomme ainsi ceux de l'Ahaggar, de l'Ajjer et les Taïtoq). Les généalogistes et historiens arabes se seraient donc trompés en prenant comme nom de personne le vocable désignant d'une façon générale une aristocratie dominante chez ces Berbères. Le nom de Huwwar, fils d'Aurigh, fils de Bernès, ne serait qu'un essai de cohérence pour donner une filiation à ceux que l'on avait pris l'habitude d'appeler aussi “enfants de Tiski”.

Quand les conquérants arabes, ignorant la langue berbère, demandèrent le nom de ces populations qui s'opposaient à leur passage, on leur répondit probablement “ce sont les Huwwâra”, c'est-à-dire “les maîtres du pays”, “les suzerains”. Car il est malséant de donner à un étranger son nom et celui de sa famille. Ce réflexe de défense a engendré dans toute l'histoire de l'Afrique du Nord de nombreux vocables créés de toutes pièces par les étrangers qui ignoraient en général les langues du pays.

L'on peut imaginer ces fiers Huwwâra habitués à commander les populations de leur environnement, à guerroyer à cheval ou à chameau à l'aide de leurs armes traditionnelles qui devaient être à l'époque l'arc, les javalots de bois à armatures de fer, le bouclier rond, le poignard de bras, vêtus de tuniques de peau, allant tête nue et se nourrissant essentiellement de lait et de viande et qui voient arriver des cavaliers richement harnachés, armés de grands sabres recourbés, vêtus de vêtements de coton et de soie, coiffés de cimiers, de turbans colorés et qui parlent avec une foi inébranlable au nom de l'islam et de son prophète Muḥammad ! Le choc psychologique, l'humiliation et le dépit qu'ont dû subir ces Dominants qui devaient se soumettre à ces étrangers ou fuir ont été à la mesure de la haine et de la révolte qu'ils ont développées par la suite.



Situation des Howara et pénétration musulmane dans le Bilad al Sudan (d'après Cuoq).

Tout en apprenant d'eux la nouvelle religion (alors qu'ils étaient païens, juifs ou chrétiens), des techniques de combat, une hiérarchie de commandement et d'organisation militaire, ils recherchèrent très vite comment échapper à l'arrogance de leurs conquérants sans subir l'anathème d'impies, car aucun païen déclaré ne pouvait échapper à la mort.

La première réaction de tout ce peuple traversé par la fulgurance des troupes arabes a été la fuite à l'ouest, vers des régions dont ils connaissaient bien les itinéraires, mais aussi vers l'Afrique du Nord. Cependant, au Proche Orient, "l'idée d'une légitimité califale en faveur de la famille proche du Prophète, incarnée dans Ali, fait des progrès" (A. Miquel, 1977).

Uthmân, le troisième calife, est assassiné en 35/656 et après la bataille de Ciffin en 37/657 Ali, vainqueur, propose la trêve à son adversaire Mu'awiya qui en profite pour étendre son pouvoir en Syrie et en Égypte. Les premiers schismatiques "ceux qui sortent" du cadre imposé à Ciffin, les "Kharidjites", se révoltent et l'un d'eux assassine Ali en 40/661 auquel l'on reproche de n'avoir pas su s'imposer. Mu'awiya s'empare alors du califat et s'installe à Damas en laissant aux villes saintes leur rôle religieux (voir A. Miquel 1977).

C'est à partir de cette époque que les "puritains de l'islam", "violents et doctrinaires", contesteront sans relâche les pouvoirs établis. D'un côté les plus extrémistes, les *Chi'ites*, se représentent le chef de la communauté comme un guide inspiré par un décret divin en faveur de la descendance d'Ali, de l'autre la masse musulmane soucieuse d'unité communautaire et qui respectent la coutume, la tradition du Prophète, c'est-à-dire la Sunna, se définit comme *sunnite*.

Ce schisme chez les musulmans du Proche Orient allait devenir une brèche aux conséquences considérables. Tous les Berbères révoltés contre les nouveaux conquérants emboîtèrent le pas de tous les partis qui contestèrent l'autorité et l'organisation centralisée des califes. Le sens de leur révolte est double : ils veulent rester maîtres de leur territoire et s'affranchir de cette autorité étrangère sans toutefois rejeter la religion musulmane ; ils veulent garder la maîtrise et les profits des échanges caravaniers avec le Soudan dont ils exploitent les trafics d'esclaves et de l'or en particulier. Les premières résistances héroïques menées par Kusayla\*, puis la Kahina\*, n'avaient pas l'étendue géographique et l'assise religieuse contestataire des mouvements kharidjites qui touchaient autant les populations du Proche Orient que celles du Maghreb.

Mais de plus, ces Berbères retrouvèrent dans les principes des doctrines religieuses et morales des Kharidjites leur propre conception de l'organisation de leur société où le chef est un guide garant de leurs règles plutôt qu'un souverain autoritaire (voir T. Lewicki 1983, p. 45 et O. Meunier 1997, p. 32). C'est là au demeurant la raison profonde qui a motivé les révoltes berbères au Maghreb contre toutes les autorités étrangères centralisatrices du pouvoir.

Deux sectes principales se sont partagées les dissidents au VIII<sup>e</sup> siècle ; ce sont : les *Sufrites*\* qui représentaient la tendance la plus radicale et les *Ibadites* la tendance la plus modérée. Deux grandes révoltes marquèrent ce siècle au Maghreb : celle des Sufrites avec pour chefs Ukasa et Abdel Wahid al-Huwwarî, et celle menée par l'Ibadite Abû al-Khattâb\* (140/757). Puis au X<sup>e</sup> siècle la révolte organisée par Abû Yazîd\*, Makhlad (331-5/943-7), le nukkarite surnommé "l'homme à l'âne" en raison de sa vie ascétique, ébranla le khalifat fatimide de l'Ifriqiya.

De ces trois grands mouvements, c'est certainement la révolte menée par Abû al-Khattâb qui semble la mieux organisée et la plus importante. Car ce "porteur de la science" "*ḥamalât al 'ilm*", venu de Basra avec d'autres savants, organise avec l'aide des Huwwâra le premier État ibadite du Maghreb. Élu imam ibadite de Tripolitaine (757-758), Abû al-Khattâb s'empare de Tripoli, puis de Gabès

et Kairouan en éliminant les Soufrites Warfajûma. La Tripolitaine, sous l'autorité des Ibadites, est alors le carrefour de toutes les voies terrestres d'ouest en est et du sud au nord (F. Belhachemi 1992, p. 28) et peut faire ainsi barrage aux Abassides. Mais après deux victoires contre les armées abassides, Abû al-Khattâb vaincu est tué à Tawurgha en 761. Son disciple 'Abd al-Rahman Ibn Rustem (autre "porteur de la science") est désigné imam de Tahert (776-7). Bien qu'ayant perdu l'hégémonie sur le Maghreb de l'Est, les Huwwâra continuent leur lutte pour maintenir leur indépendance alors que l'imamat de Tahert se compromet avec les Aghlabides.

D'autres événements d'ordre stratégique interviennent alors à l'échelle de tout le continent. La grande piste allant de l'Égypte au Ghana qui traverse le Fezzan vers le Tchad, dont le relais principal est la ville de Zawîla, est interdite entre 881 et 884 sur ordre du souverain tûlûnide sous le prétexte des dangers qu'elle représente. En fait, cette décision du souverain tûlûnide vise l'activité commerciale des Ibadites Nafûsa en faisant basculer vers l'axe Sidjilmâsa/Ghâna la prépondérance des échanges nord-sud et vice versa. Les commerçants irakiens de Basra, de Kufa et des baghdadiens s'installent à Sidjilmâsa en délaissant Zawîla (voir J.-M. Cuoq 1985 qui traduit cette information d'Ibn Hawqal). Cette migration semble liée aux intérêts du royaume ibadite de Tahert hostile aux Nafûsa, car Basra (Bassorah), origine des Ibadites, a toujours soutenu ceux de Tahert dans leurs stratégies politico-économiques.

En conséquence, l'hégémonie des Nafûsa qui menaçaient les Aghlabides (délégués des Abassides) s'amoindrit en permettant à ces derniers de s'enrichir à nouveau dans leurs relations avec les 'Umayyades d'Espagne via Tahert et Sidjilmâsa. L'écrasement des Ibadites à l'est de Manu en 896 par les Aghlabides d'Ibrahim II est la conséquence de la trahison de Tahert à l'égard de ceux-ci. Cependant, à partir de 918 et avant la fin de la révolte d'Abu Yazid \* en 947, les Huwwâra, qui forment "la dynastie des Banu Khattâb", redémarrent l'activité de Zawîla durant près de trois siècles (voir F. Belachemi 1992, p. 55 et 84). C'est l'époque de l'installation au Maghreb des Fatimides hostiles aux Huwwâra qui refluent vers le sud.

À cette époque, tous les échanges transsahariens sont encore sous le contrôle des Kharidjites. Mais ceux-ci n'ont plus la force militaire pour résister aux Fatimides (Chiïtes) au nord du Sahara. C'est alors que les Zirides (dynastie berbère) enrichis à l'ouest aux dépens des Fatimides rompent avec ceux-ci, se rallient au sunnisme (malékites) et reconnaissent le khalifat abasside de Baghdad. Pour les punir les Fatimides lancent les tribus nomades des Beni Hilal et Beni Soleim à l'assaut du Maghreb en 1050-52.

On assiste durant ce temps à la naissance et à la montée en puissance du mouvement almoravide (malékite) formé principalement de Berbères Sanhadja qui conquièrent d'abord le Ghana et convertissent sa population. Par la suite Tadmekka, conquise par le Ghana en 1083 avec l'aide des Almoravides, est ravie à l'autorité ibadite dans l'axe Ouargla/Tadmekka/Gao. Sur Tadmekka l'on possède le témoignage précieux d'Ibn Hawqal au milieu du x<sup>e</sup> siècle qui parle des Banu Tanmak, et d'Idrissi qui, au xii<sup>e</sup> siècle, signale les Azkâr à dix-huit étapes de Ghadamès, lesquels nomadisent au pied de la montagne "Tantanuh" (Al Idrissi 1968, p. 42).

Toutes les données géo-stratégiques du commerce caravanier saharien évoluent et changent alors pour ces multiples raisons. Les Huwwâra voient leur capitale Zawîla détruite par Karakuch (Caracoch-el-Ghozzi el-Modafferi; voir Ibn Khaldoun, 1927, t. II, p. 91-92) vers 1190, au service du souverain d'Égypte Salah-ed-Dîn; le souverain du Kanem se convertit au malékisme. Le Sahara



central et Ghadamès entrent définitivement dans l'échiquier des nouveaux itinéraires; des migrations berbères vers l'Aïr et le Hoggar s'effectuent aussi durant ce XII<sup>e</sup> siècle (voir Djibo M. Hamani 1985). Mais tous les Berbères du groupe Huwwâra ne sont pas restés au Sahara.

Les différentes révoltes et batailles auxquelles ils ont participé, en particulier du VIII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, et l'immensité des territoires qu'ils ont parcourus les ont affaiblis. Certains d'entre eux se sont mêlés aux autres Berbères tout en reconnaissant parfois la suprématie des diverses dynasties musulmanes de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. Après les répressions des Fatimides au X<sup>e</sup> siècle et celle du hafside Abu Zakariyya au XIII<sup>e</sup> siècle, ils cessèrent de jouer un rôle politique en Ifriqiya. Ibn Kaldoun signale que les Huwwâra subsistent entre Barca et Alexandrie en Égypte, sur les plateaux de l'Ifriqiya depuis Tébessa jusqu'à Bédja et qu'ils se sont intégrés au sein des Béni Soleim "... auxquels du reste ils se sont assimilés par le langage et l'habillement ainsi que par l'habitude de vivre sous la tente. Comme eux, ils se servent de chevaux pour monture, ils élèvent des chameaux, ils se livrent à la guerre et ils font régulièrement la station du Tell dans l'été et celle du désert dans l'hiver. Ils ont oublié leur dialecte berbère pour apprendre la langue plus élégante des Arabes, et à peine comprennent-ils une seule parole de leur idiome" (Ibn Kaldoun, *Histoire des Berbères*, 1925, t. I, p. 278).

Mais il n'en va pas de même au sud, au Sahara central et au Sahel. Au pays de Gaugaua sont déjà installés les Lamta. Qui sont ces Lamta? Lamta se dit en berbère Ilemté; ce vocable désigne aujourd'hui les habitants d'el Barkat près de Ghât et aussi au Touat et au Tidikelt des populations berbères que les Arabes appellent Touaregs (voir Foucauld, *Dictionnaire touareg-français*, III : 1087).

D'après une légende de l'Ahaggar, Lemtoûna serait la mère de tous les Touaregs; celle-ci aurait eu une sœur, mère de la plupart des tribus berbères du Maroc et notamment des Berabers. L'on retrouve cette filiation chez Ibn Khaldoun sous une autre forme : Huwwâra, Sanhadja et Lamta seraient les descendants d'une même femme, "Tiski la boiteuse", mais issus de deux mariages successifs. Les Sanhadja, les Lamta, les Guezoula et les Heskoura seraient du même père, Acil fils de Zéazâ, alors que les Huwwâra seraient descendants d'Aurigh-ibn-Bernès et issus d'un mariage précédent de Tiski (Ibn Khaldoun 1925, t. I, p. 273).

Les Lamta seraient donc des frères utérins des Huwwâra, qui auraient gardé le nom propre de leur tribu. Encore aujourd'hui, la plupart des Touaregs disent descendre de la même mère; la filiation du commandement chez beaucoup de groupes se faisait en ligne utérine et les Kel Ahaggar disent aujourd'hui avoir pour ancêtre celle qu'ils appellent Tin Hinane ("celle des tentes") dont le tombeau (daté du V<sup>e</sup> siècle) se situe près d'Abalessa; le squelette qui en a été exhumé était celui d'une femme qui devait boîter (voir sur Tin Hinan : M.-C. Chamla 1968; G. Camps in *Zephyrus* XXV, 1974, p. 497-517).

Ce qui nous intéresse ici c'est d'apprendre que ces Lamta qui faisaient partie d'un ensemble de tribus fuyant probablement devant une invasion arabe étaient déjà présents sur les rives du Niger au IX<sup>e</sup> siècle et qu'ils semblent bien avoir précédé tous les autres Huwwâra. Seraient-ils les premiers Berbères ayant fui vers l'ouest, devant l'arrivée des Arabes et les conquêtes d'Uqba ibn Nafi' qui traversa le Fezzan et soumit le Kavar dès 666? ou bien étaient-ils déjà familiers de ces régions avant les conquêtes arabes? Une pareille migration sur environ 2 500 km ne peut se faire que lentement, avec une parfaite connaissance des itinéraires et des moyens de défense organisés. De plus, ces populations allaient vers une zone d'échanges stratégiques entre la boucle du Niger et le Maghreb où étaient

déjà présents d'autres Berbères comme les Sanhadja d'origine orientale et les Saghmara d'origine zénète (voir M. Gast et S. Chaker 1979, p. 73-78). Leur installation dans cette zone ne faisait que renforcer la prédominance berbère sur les populations locales et où à cette époque les Arabes n'étaient pas encore présents. Cependant, cet ensemble berbère se réclamait toujours de l'islam ; la marque la plus significative qu'ils en affichaient était le voilement dont ils avaient fait un attribut vestimentaire particulier exprimant leur communauté culturelle (ainsi que leur langue et leur organisation sociale). Car une des premières transformations physiques qu'ont dû imposer les conquérants arabes à ces populations sahariennes qui vivaient nu-tête, vêtues de peaux, mangeant exclusivement de la viande, des graines de cueillettes et vivant du lait de leurs troupeaux (voir Ibn Hawqal 1965, p. 99 et el Bekri 1913, p. 321 à propos des Almoravides), c'était de discipliner leur coiffure en portant un voile qui devait être à l'origine indigo (comme en portent encore aujourd'hui des populations yéménites). C'était en quelque sorte sortir de la sauvagerie pour entrer dans un monde civilisé, pourvu d'une mystique religieuse et d'une mission civilisatrice. Ces rudes guerriers montés à cheval ou sur des dromadaires qu'ils avaient très tôt, semble-t-il, dotés d'une selle originale extrêmement pratique placée sur le garrot de l'animal (que les Arabes n'ont jamais possédée), étaient redoutables et impressionnants derrière l'anonymat de leur voilement indigo, avec leurs cris de guerre *suraigūs* et des attaques surprises foudroyant leurs victimes.

Ces Berbères avaient compris que l'islam était désormais la référence incontournable des puissants et des conquérants mais ne voulaient pas pour autant se laisser arabiser, d'où leur choix d'un ibadisme berbère s'opposant au centralisme arabe. Ils défendaient par ailleurs les règles de transmission du pouvoir en matrilinéarité, coupant court aux tentatives de détournement du commandement de tout étranger se mariant à une femme berbère de haut rang (voir M. Gast 1976 et 1987). Ainsi défendus "du dedans", assurant la maîtrise d'immenses territoires, ces Berbères contrôlaient les flux d'échanges nord-sud/est-ouest dans la plus grande partie du Sahara jusqu'à l'arrivée des Européens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle (voir Djibo M. Hamani 1989 sur l'expansion des Berbères au Sahara, chap. 2, p. 61).

Comment et dans quelles circonstances l'un des groupes *Huwwâra* s'est-il installé dans les massifs montagneux du Sahara central ? Nous devons remarquer que ces Dominants irréductibles, bien informés au niveau des stratégies politico-économiques et religieuses de l'Afrique et du Sahara, s'amoindrissaient en force et en nombre, et se trouvaient contraints d'investir des régions montagneuses parmi les plus pauvres, zones refuges où ils pouvaient assurer leur fuite et leur défense, mais aussi en se fractionnant en plusieurs groupes. Ainsi l'Ajjer, l'Ahaggar, l'Aïr, l'Adrar des Iforas devinrent leurs territoires de prédilection alors qu'ils guerroyaient souvent à plus de mille kilomètres de leur base pour garder leurs prérogatives sur les échanges caravaniers.

Au cours des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, plusieurs groupes de Berbères issus des *Huwwâra* s'installent définitivement en Aïr (voir D.M. Hamani 1989, p. 73-88) mais aussi au Touat, au Gourara et au Tidikelt en dominant des populations d'agriculteurs qui leur servaient de relais. Le témoignage d'Ibn Battuta qui traversa le Hoggar en 1353 nous confirme la prédominance des *Hukkâr* (Kel Ahaggar) dans le contrôle des circuits caravaniers Sidjilmassa/Touat (Buda) – Takedda/Azelik. Car ceux-ci avaient ravi aux Imessufa (Messufa) l'autorité sur les mines de cuivre d'Azelik et le contrôle du commerce caravanier qui en découlait. Mais aucun témoignage ne signale l'Ahaggar avant le XIII<sup>e</sup> siècle. C'est, semble-t-il, à partir du peuplement du Tidikelt au début du XIV<sup>e</sup> siècle que les *Huwwâra* prennent position au Sahara central.

L'histoire des Huwwâra entre le XIV<sup>e</sup> siècle et le XVII<sup>e</sup> siècle est d'une densité complexe difficile à résumer. La principale source de référence demeure le Kitâb al-Taraïf, manuscrit de Muhammad ben Mukhtar b. Abu Bakr, exploité par M. Ben-hazera, A.G.P. Martin en 1908, L. Voinot en 1909, P. Marty en 1918 et en particulier par F. Belhachemi.

Situés entre deux grands axes caravaniers : Sidjilmassa/Takedda emprunté par Ibn Battûta et Ghadamès/Ghât/In Azawa/le Soudan, les Huwwâra contrôlent les relations transversales entre ces deux réseaux. Leurs relations avec ceux de l'Aïr et leur association aux Zénètes de l'Ouest leur permettent de jouer les arbitres au Touat, au Gourara et au Tidikelt en couvrant ainsi tout le Sahara central. Les tentatives turques pour conquérir les oasis du Touat engendrent la réaction du sultan sa'adide Al-Mansour qui envoie Hamou ben Barka, lequel se rend maître du terrain et lève l'impôt en 1590 (A.G.P. Martin 1908, p. 187).

La politique de conquête ottomane s'exerce aussi au Fezzan ; les Turcs conquièrent Mourzouk entre 1577 et 1582 alors que la cité, en relation avec le sultan du Bornou, est sous l'autorité d'une dynastie chérifienne depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Un autre pouvoir chérifien s'est constitué au XVII<sup>e</sup> siècle en pays Ajjer, celui des Imenan\* dont la capitale se situe à Ghât\*.

A partir du XVII<sup>e</sup> siècle l'histoire des Huwwâra au Sahara central se confond avec celle de ceux que H. Duveyrier a appelés les "Touareg du Nord" et qui est mieux connue.

La longue épopée des Huwwâra est celle de la résistance berbère saharienne de l'est et du centre du Sahara à la mainmise des autorités arabes sur les stratégies commerciales, politiques et religieuses nord-sud et est-ouest durant dix siècles. Si, par l'exploitation systématique des textes des historiens arabes ayant relaté les événements qu'ils rapportent du VII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'on peut désormais reconstituer les grands moments de cette histoire, les Berbères eux-mêmes n'ont pas laissé de textes expliquant leur point de vue et leurs choix stratégiques. Cette absence de mémoire écrite a été de tout temps leur grande faiblesse face à des États organisés qui, quels que soient les avatars des différents pouvoirs s'étant succédé, ont maintenu le souci de leurs intérêts propres, à travers la mémoire de leur Histoire. Celle des Berbères est constituée de bribes de souvenirs, de légendes, d'anecdotes, de contes et de poèmes qui représentent leur patrimoine le plus précieux transmis par leur littérature orale. Le travail de collecte de tout cet héritage ne fait que commencer. Il sera très important pour la survie de la culture *amazigh* en général et touarègue en particulier d'y prêter soutien et attention.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AL IDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. R. Dozy et M.-J. de Goeje, Leyde, 1866 ; réimpr. 1968, 393 p. + texte arabe.
- AL YAKUBI, *Kitab al Buldan*, trad. Gaston Wiet, "les pays", Le Caire, 1937.
- BARTH H., *Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale*, 4 tomes, Paris, Firmin Didot, 1863.
- BELHACHEMI F., Nouvelle interprétation du processus de peuplement dans le massif du Hoggar à partir des géographes arabes, *Revue de Géographie alpine*, t. LXXIX, 1, 1991 (numéro spécial Montagnes du Sahara), p. 143-164.
- BELHACHEMI F., *Anthropologie économique et historique des Touareg du Hoggar*. Thèse pour le doctorat d'anthropologie sous la dir. de P. Ph. Rey, novembre 1992, 452 p. + annexes (453 à 573).
- BENHAZERA M., *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, typographie Adolphe Jourdan, 1908, 233 p.

- BOURGEOIS A., La formation des classes sociales chez les Twareg de l'Ahaggar, *Cahiers du CERM*, n° 121, 1975, Études sur les sociétés de pasteurs nomades, classes sociales et état dans les sociétés.
- CAMPS G., Le tombeau de Tin Hinan à Abalessa, *Travaux de l'Institut de Recherches sahariennes*, t. XXIV, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> sem. 1965, p. 65-83.
- CAMPS G., L'âge du tombeau de Tin Hinan, ancêtre des Touaregs du Hoggar, *Zephyrus* 25, 1974, p. 497-516.
- CHAMLA M.-C., *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes*, Mém. du CRAPE IX, Paris, AMG, 1968, 248 p.
- CUOQ (J.-M.), *Histoire de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest, des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Geuthner, 1984, 347 p.
- CUOQ J.-M., *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, préf. de R. Mauny, Paris, CNRS, 1985, 490 p.
- DEVISSE J., Routes de commerce et échanges en Afrique occidentale en relation avec la Méditerranée (Un essai sur le commerce africain médiéval du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle), *Revue d'Histoire économique et sociale*, 1972, vol. 1 (p. 42-73), vol. 2 (p. 357-397).
- DUVEYRIER H., *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel Aîné, 1864, 499 p.
- EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. M. G. de Slane, Alger, 1913, A. Jourdan, 405 p.
- FOUCAULD, Père Charles de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Impr. Nat. 1951-1952, 4 vol.
- GAST M., Les Kel Rela : historique et essai d'analyse du groupe de commandement des Kel Ahaggar, *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 1976, n° 21, p. 47-63.
- GAST M., Pastoralisme nomade et pouvoir : la société traditionnelle des Kel Ahaggar, in *Production pastorale et société*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme/Cambridge, 1979, p. 201-220.
- GAST M. et CHAKER S., Sagmara, Saghmara et Isseqqamarènes à travers l'histoire du Sahara central, in *Recherches sahariennes*, 1. Programme Marges désertiques, Paris, CNRS, 1979, p. 79-81.
- GAST M., Les verrous secrets d'une société indépendante au Sahara central : règles d'héritage et transmission des biens chez les Kel Ahaggar, in *Hériter en pays musulman, Habous, Lait vivant, Manyahuli*, sous la dir. de M. Gast, Paris, Ed. du CNRS, 1987, p. 169-189.
- HAMANI DJIBO M., *Au carrefour du Soudan et de la Berbérie : le sultanat touareg de l'Ayar*, Études nigériennes n° 55, Niamey, I.R.S.H., 1989, 522 p.
- IBN BATTUTA, *Voyages d'Ibn Batouta*, trad. Defremery C. et Sanguinetti B.R. (1853-58), Paris, Maspero, 1982.
- IBN HAUQAL, Configuration de la terre (*Kitâb surat al - Ard*), introd. et trad. par J.-H. Kramers et G. Wiet, 2 tomes, Beyrouth, Com. intern. pour la trad. des chefs-d'œuvre; Paris, Maisonneuve et Larose, 1964.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. de Slane, 4 vol., Paris, Geuthner, 1925-1956.
- IDRIS H.R., *La Berbérie orientale sous les Zirides, X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1962.
- IDRISSI (al-Idrîsî 1100-1162), *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. de Dozy et de Goeje, Leyde, E.-J. Brill, 1866.
- Jean-Léon l'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, nouvelle édition traduite de l'italien par A. Epaulard et annotée par A. Epaulard, Th. Monod, H. Lhote et R. Mauny, Paris, Lib. d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1956, 2 vol.
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, Paris, Payot, 1931, 866 p.
- LEWICKI T., L'État nord-africain de Tâhert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle et au IX<sup>e</sup> siècle, *Cahier d'Études africaines*, n° 8, 1962, vol. II, 4<sup>e</sup> cahier, p. 513-535.
- LEWICKI T., *Études maghrébines et soudanaises II*, Varsovie, 1983, Editions scientifiques de Pologne.

- LEWICKI T., Hawwâra, *Encyclopédie de l'Islam* III, p. 305-309.
- MARTIN A.G.P., *Les oasis sahariennes (Gourara, Touat, Tidikelt)*, Paris, Augustin Challamel édit., 1908, 406 p.
- MARTY P., *Études sur l'islam et les tribus du Soudan* (coll. de la Revue du monde musulman), Paris, Leroux éd., 1920, 4 vol.
- MEUNIER O., *Les routes de l'islam. Anthropologie politique de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest en général et en pays hawsa en particulier du VIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 1997, 203 p.
- MIQUEL A., *L'Islam et sa civilisation, VII-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, A. Colin, 1977, 600 p.
- NORRIS H.T., *The Tuaregs. Their islamic legacy and its diffusion in the Sahel*, Wilts, England, 1975.

M. GAST

## H62. HUILE

(voir Arganier EB, VI, notice A 267, p. 879-880)

L'huile peut être d'origine végétale ou animale. Nous ne traiterons pas la diversité des substances d'où peut être tirée l'huile et, pour ne citer qu'elles : huile de palme ou de myrte, d'iris ou de camomille, de rose ou de lilas, de pied de bœuf ou de graines de laitues et raves signalées pour les premières par Ibn Mangli et par Edrisi pour la dernière. Leur utilisation n'est qu'anecdotique et ne revêt pas l'importance des huiles comestibles typiques du monde berbère, que sont l'huile d'olive, l'huile d'arganier et l'huile de lentisque.

### Huile d'arganier\*

L'arganier\* *Argan*, *hergân*, *elgan* dans la région de Marrakech est localisé dans la frange du Sud-Ouest marocain (collines et vallons du Tensift, dans le pays chleuh, plaine du Sous, l'Anti-Atlas). Là se développe une flore à affinités tropicales, héritée du Tertiaire, parmi laquelle l'arganier (*Argania Spinoza*) donne de vastes boisements tels ceux de la forêt d'Ademine. Dans cette région berbère, l'arganier fournit de l'huile, destinée à l'alimentation des hommes, et des feuilles que viennent brouter les chèvres.

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, le Kitab el-Istibcar signale qu'à Igli, alors capitale du Sous, on fabriquait déjà de l'huile de *hergân*. L'arganier ressemble à un prunier pour Edrisi et le fruit rappelle en effet une sorte de prune noire ; lors de son premier développement, la peau est mince et verte, vire au jaune quand le fruit atteint sa maturité : mais celui-ci, en raison de son âpreté et de son acidité, n'est pas consommable. On le donne aux chèvres qui l'avalent après avoir brouté l'enveloppe extérieure et le rejettent quelque temps après. Le noyau dur et pointu évoque celui des olives ; on en fait des tas qu'on laisse se décomposer. C'est la graine et non le fruit, comme pour l'olivier, qui fournira l'huile. Ramassés vers la fin septembre, les fruits sont lavés abondamment puis les coques dures sont cassées, broyées à la main à l'aide d'un percuteur cylindrique en pierre sur une meule plate en grès. Ces coques serviront de combustible. Les graines sont ensuite cuites dans de grands plats en terre cuite sur le kanoun et remuées à l'aide d'une omoplate de chèvre et enfin pressées dans un moulin à main. La pâte brune et liquide qui en est extraite est à nouveau longuement malaxée à la main dans une bassine en cuivre. Un dosage savant en eau que les femmes rajoutent

permet l'émergence de l'huile. Il faut bien noter que toute la fabrication est entièrement assumée par les femmes. L'huile est alors versée dans des bouteilles, tandis que des galettes sont confectionnées avec ce qui reste de pâte : elles serviront soit à nourrir les animaux, soit à colmater les fissures des murs, soit encore de combustible. L'huile ainsi extraite est d'un très beau noir.

Celle-ci est d'un usage fréquent dans le Maghreb occidental : si El-Bekri compare le goût de l'huile d'arganier à celui du blé grillé, Edrisi en revanche trouve son odeur âpre et fétide. Les marchands de beignets l'emploient pour leurs fritures et elle n'est pas désagréable dans cette pâtisserie. C'est un aliment dont l'usage est recommandé car il chauffe les reins et facilite l'évacuation de l'urine.

L'huile d'arganier sert même pour l'éclairage. Les femmes maçmoudiennes, elles, en imprègnent leurs cheveux pour en activer la croissance, les rendre plus brillants et d'un très beau noir, faciliter la teinture et le tressage. Aujourd'hui, l'huile d'arganier, bien que de faible rendement, est en partie exportée pour répondre à la demande de certains restaurants européens, à la recherche de saveurs originales. Mais l'arganier est en danger et cet arbre magique doit être préservé.

### Huile d'olive

Dans plusieurs régions berbérophones, le nom de l'huile est le mot arabe "zit" ou ses dérivés : au M'zab, *ezzit*, *azayyat*, *zzit* à Ouargla, tous très proches des termes kabyles *laqirr/zzit* qui désigne l'huile qui suinte, *azeyyat* le marchand d'huile et *zeyyet* qui signifie faire commerce d'huile.

Dans l'Aurès, le nom chaouïa de l'huile est *azzaketh* et celui de l'huile pure *tim-zallat* ; en Ahaggar, on trouve les termes *ahâtim*, *ihôûtâm*.

L'huile d'olive vient du fruit de l'olivier qui est broyé dans un moulin puis pressé pour en extraire l'huile.

### L'olivier\*

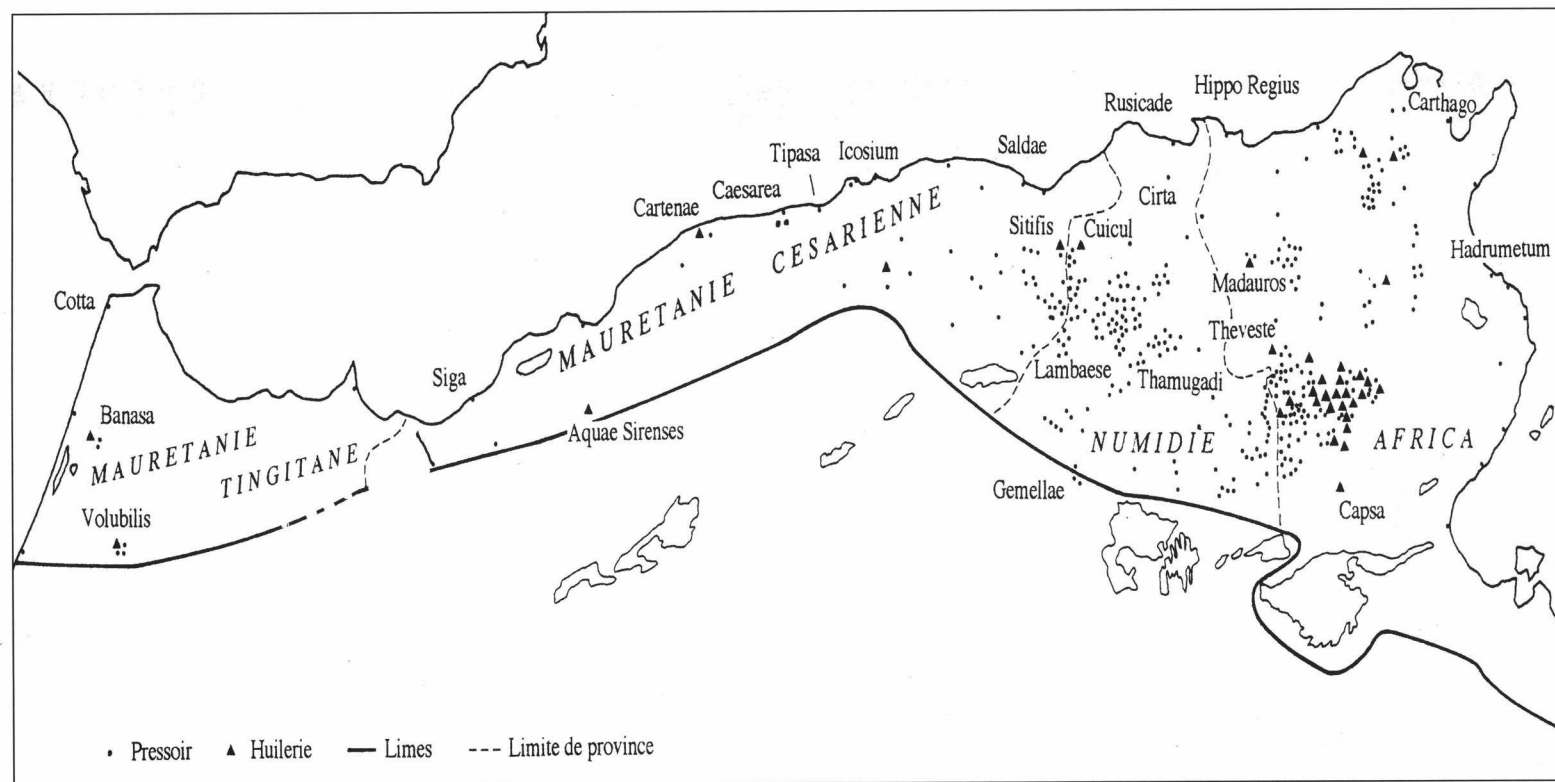
#### *L'olivier durant l'Antiquité*

Les ruines trouvées dans la campagne et les villes antiques ont permis de dresser la carte des régions oléicoles les plus importantes de l'Afrique romaine. L'Africa proconsulaire reste la région de plus grande culture de l'olivier qui se restreint de plus en plus en surface et en densité vers l'Ouest ; cela correspond à la pénétration plus profonde de Rome dans la partie orientale de l'Afrique du Nord. Mais autour de la ville de Caesarea et sur une superficie de 300 km<sup>2</sup>, 54 exploitations oléicoles ont été reconnues parmi les 241 sites repérés. La seule ville de Volubilis au Maroc comptait, à elle seule, plus de 50 huileries. De même dans la vallée de l'oued Hallail, entre Djeurf et Aïn Mdila sur le versant sud des Nemenchas, de nombreuses huileries situées dans la vallée se rattachent à la grande zone oléicole de Numidie méridionale. Dans la région d'Azeffoun-Tigzirt, en Grande Kabylie, à côté de 50 pressoirs classiques, une centaine d'exploitations creusées dans le roc ont été relevées.

Il faut noter que dès l'époque romaine, les moulins sont toujours en nombre inférieur à celui des pressoirs proprement dits.

#### *L'olivier durant le Moyen Âge*

Entre le v<sup>e</sup> et le x<sup>e</sup> siècle, il dut y avoir très peu de plantations d'oliviers, et sans doute encore moins à partir du xi<sup>e</sup> siècle.



Carte de répartition des moulins et pressoirs à huile dans l'Afrique romaine.

Au VII<sup>e</sup> siècle, au moment de la conquête musulmane, les descriptions enthousiastes des auteurs arabes pourraient faire songer, à tort, qu'ils trouvèrent une mer d'oliviers. Les dominations vandale puis byzantine en effet avaient troublé les campagnes : il faut donc prendre garde aux généralisations littéraires des chroniqueurs orientaux qui écrivent plusieurs siècles après les événements : l'exagération des descriptions est due sans doute à l'impression d'opulence donnée par des campagnes cultivées après la traversée de l'ingrat désert libyque.

Au IX<sup>e</sup> siècle, sous le gouvernement des derniers Aghlabites, nous savons par le géographe El-Ya'qoubi que dans le pays sfaxien règne déjà l'olivier ; les villages y sont nombreux à se toucher et chacun possède son pressoir à huile.

Au XI<sup>e</sup> siècle, selon El-Bekri, sur la route de Tunis à Kairouan, quand les olives arrivent à maturité, des bandes d'étourneaux se dirigent du littoral vers Modjeffa ; chacun de ces oiseaux y arrive portant deux olives dans ses pattes, et les laisse tomber en ce lieu. Aussi la récolte qui se fait à Modjeffa est immense et peut être évaluée à 70 000 dirhems (environ 300 000 francs de 1965). Ed-Douamis possède beaucoup d'oliviers. Le casr ez Zeit "château de l'huile" est situé entre Bachou et Ed-Douamis. Biskra possède beaucoup de dattiers, d'oliviers et d'arbres fruitiers de diverses espèces.

Durant la crise fatimite, l'olivier se maintient, mais le géographe El-Bekri qui insiste sur la forêt d'oliviers du Sahel de Sfax ajoute même qu'à Kairouan, "on n'a pas d'autre bois à brûler que celui qu'on coupe aux oliviers des environs et, chose curieuse, les arbres ne souffrent en aucune façon de ce rude traitement". Edrisi signale aussi l'abondance des oliviers dans la région de Beni Atouch, entre Tunis et Hammamet, autour de Sfax où l'on gagne une quantité d'huile comme nulle part ailleurs. Dans les environs de Zawila, très proche de Mahdia, une quantité d'huile de qualité supérieure employée dans toute l'Ifrikîya.

L'invasion hilalienne qui, au XI<sup>e</sup> siècle, déferle sur l'Afrique du Nord, va instaurer une longue période d'anarchie qui progressivement s'installera partout. Selon El-Bekri, l'huile qu'on fabriquait à Sfax au XII<sup>e</sup> siècle était meilleure que toute autre. Ibn Khaldoun qui au XIV<sup>e</sup> siècle dénonce le fléau arabe garde, 350 ans après, l'image du vol dévastateur de sauterelles et rend compte des méfaits enregistrés dans toutes les campagnes traversées. La reconquête progressive par les nomades des territoires si laborieusement ramenés à la paix par la sédentarisation, durant l'époque romaine, allait porter un coup fatal à la culture de l'olivier.

#### *L'olivier dans le monde berbère*

Pourtant, l'olivier est l'un des six arbres bénis et la tradition veut que le nom de Dieu ou ceux des Saints soient écrits sur chacune de ses feuilles. En Kabylie, certains oliviers millénaires passent pour donner asile à des esprits bienfaisants, les *jnoun*\*, à la fois gardiens et protecteurs du foyer. Nombre d'entre eux sont de vrais sanctuaires et reçoivent les hommages des fidèles : on les appelle simplement *agurram*, *sijed*, *amrabet* et parfois aussi *Sidi Bou Zitoune*, *Sidd Bou Zeboudja*, "Monseigneur l'olivier".

#### *L'olivier durant l'époque moderne et contemporaine*

Même durant l'époque turque ou la colonisation française qui, après les enquêtes de P. Bourde, allait replanter des oliviers dans certaines régions comme le Sahel tunisien, les hautes plaines furent vouées aux céréales et les régions occidentales aux plantations de vigne.

Le maximum de l'extension de la culture de l'olivier est donc bien la période romaine.



### *Les olives*

La cueillette des olives est souvent représentée à l'époque romaine comme le symbole des travaux du début de l'hiver : mosaïque d'Utique, mosaïque du Seigneur Julius à Carthage où l'on peut voir des enfants gaulant les olives, peinture de la nécropole d'Hadrumète.

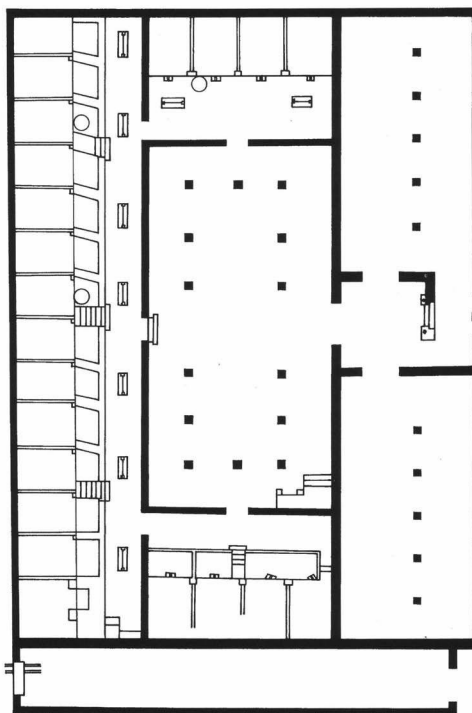
Rien n'a changé et dans l'Aurès, comme partout ailleurs, la cueillette et le gaulage sont assurés par tous ; les femmes ramassent les olives et en remplissent des corbeilles qui, selon les lieux, sont soit en alfa, soit en feuilles de palmier, etc. En Grande Kabylie, et plus précisément à Aït Hichem, les olives sont bouillies dans des marmites puis étalées sur des claies de roseau recouvertes d'un lit de laurier-rose où elles resteront jusqu'au printemps avant d'être pressées. Ces opérations peuvent s'échelonner durant toute l'année, les olives étant conservées dans des fosses plusieurs mois, un an et même davantage ; ainsi, dans la région du Tadla, Maroc central, les olives couvertes de moisissure s'échauffent et ne seront écrasées qu'après une longue macération. Pourtant elles sont quelquefois très rapidement transformées en huile.

Dans tous les cas les olives doivent être d'abord broyées puis pressées

### *L'huile*

**L'huilerie** désigne l'ensemble du bâtiment ou de l'espace où se trouvent le moulin (ou broyeur) et le pressoir.

Durant l'époque romaine les huileries pouvaient se situer dans les villes ou en pleine campagne, comme celle de Kherbet Agoub dans la région de Sétif.



Plan de l'huilerie romaine de Kherbet Agoub, Maurétanie sétifienne (d'après J. Meunier).



Huilerie de Petite Kabylie, établie à l'extérieur de la maison (photo OFALAC).

Le plus souvent l'huilerie est installée en plein air, comme en Petite et Grande Kabylie, souvent à proximité de la maison ou dans le champ d'oliviers. Le pressoir est quelquefois démonté pendant l'hiver et réinstallé au printemps, comme à Aït Hichem (Grande Kabylie) ou dans le Zerhoun au Maroc.

Fréquemment aussi, l'huilerie peut se situer dans un bâtiment construit, comme au Maroc (Marrakech). A Imi Ljemâ, l'huilerie se compose de deux pièces : l'une, carrée, où se trouve le moulin (*tamahant*), l'autre, rectangulaire, où est installé le pressoir (*llalèb*). Le mot *tamahant* désigne à la fois le moulin et l'ensemble du bâtiment.

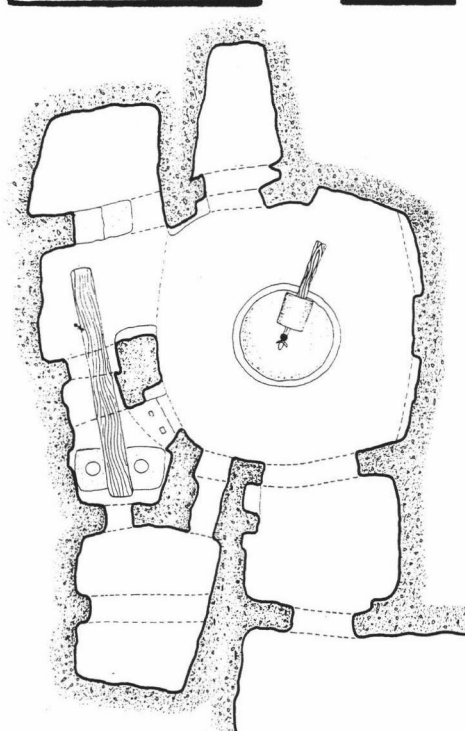
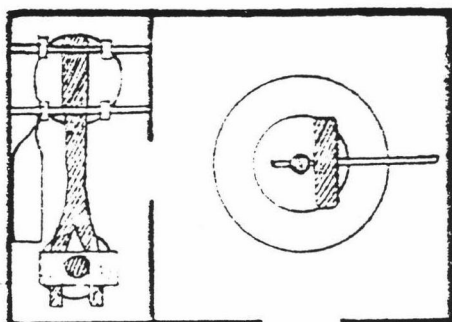
Enfin, l'huilerie peut être souterraine comme aux Matmata ou dans les ksours du Sud tunisien. Indépendante de l'habitation, elle est creusée dans l'argile ou la roche et l'on y accède par un large couloir aménagé postérieurement à l'huilerie et permettant le passage d'un chameau chargé.

#### *La fabrication de l'huile d'olive*

La fabrication de l'huile d'olive consiste à extraire le liquide contenu dans les olives et à l'isoler des autres composants par de simples procédés mécaniques.

**Des procédés très rudimentaires** subsistent dans certaines régions : concassage à l'aide d'une pierre ronde, foulage au pied, barattage dans une outre.

Dans certains villages isolés du Djurdjura (Ogdal ou Kouriet) comme dans certains ksours du Sud tunisien (oued Kheir et Ksar Hallouf), les olives déposées dans une marmite naturelle ou creusée dans la pierre sont écrasées à l'aide d'une pierre cylindrique servant de presse. Dans le Djurdjura, la pâte est ensuite piétinée sur une pierre plate puis placée dans une grande jarre percée de trous, scellée dans une banquette de maçonnerie au-dessus d'un évidement permettant de placer une jarre dans laquelle s'écoule l'huile. L'huile peut aussi être recueillie, comme en Tunisie, à l'aide d'un tampon de laine qui est pressé dans un vase. Les résidus sont portés à l'oued, lavés et l'huile qui surnage ramassée.



En haut : plan d'une huilerie établie à demeure, dans une construction couverte de Imi Ljemâ, Maroc (d'après E. Laoust); en bas : plan d'une huilerie souterraine dans la région des Ksour, Sud tunisien (d'après A. Louis).

Les olives broyées peuvent aussi être versées soit dans un grand baquet en terre (îles Kerkenna) soit dans une grande jarre de poterie (région de Gabès) soit dans des trous creusés dans le sol (Taberdga, Aurès), puis, pendant deux ou trois heures, une femme, jupes retroussées jusqu'aux hanches, descend dans l'une de ces fosses et, se tenant debout, va fouler au pied la pâte obtenue; ce travail, rude et très pénible, se fait le plus souvent de nuit. Une journée durant, on laisse reposer le contenu du baquet, de la jarre ou de la fosse. Les résidus sont ensuite ramenés sur les bords du récipient, en sorte que l'huile se place au centre; on peut alors obtenir facilement la première huile. Ce qui reste va être de nouveau foulé au pied, après y avoir versé un peu d'eau: l'huile résiduelle monte et peut une nouvelle fois être recueillie dans des récipients.



Procédé rudimentaire d'extraction domestique de l'huile, dans la région des Ksours, Sud tunisien (d'après A. Louis).

A Ouldja, les Aurasiennes emploient un procédé intermédiaire : elles mettent les scourtins entre deux meules sur lesquelles elles sautent.

Dans le Ksar Hallouf (Sud tunisien), après un broyage rudimentaire des olives, l'extraction de l'huile se fait par barattage dans une outre en peau de chèvre. A force de malaxer ainsi la pâte, l'huile surnage peu à peu ; on la recueille et on la laisse se décantier dans des cuvettes de bois de forme oblongue.

A notre connaissance la torsion dans un tissu, qui subsistait encore en Corse au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en Turquie, Syrie et Italie, n'est pas signalée en Afrique du Nord.

Ces procédés rudimentaires ont perduré malgré l'implantation de nouvelles techniques.

#### *Des procédés traditionnels*

Les différents types de moulins et pressoirs conservés jusqu'à une époque très récente en pays berbère, construits par les gens du pays, peuvent être comparés aux modèles romains. Il faut noter que dans le monde berbère comme durant l'époque romaine, dans les huileries, les moulins sont toujours en nombre inférieur à celui des pressoirs proprement dits.

Les opérations essentielles consistent successivement à :

- détriter, c'est-à-dire briser la peau des olives pour permettre la sortie de l'huile ;
- pressurer la pâte ainsi obtenue pour en extraire l'huile ;
- décantier le liquide extrait ;
- séparer l'huile des margines, c'est-à-dire de l'eau de végétation amère et de l'eau ajoutée au cours des différentes opérations.

#### *La première opération est le détritage dans le moulin.*

La connaissance des moulins romains a progressé depuis quelques années. J. Laporte (1974-1975) a émis l'hypothèse de l'emploi des prétendues "massues de bronze" hérissées de pointes comme machines à écraser les olives en se



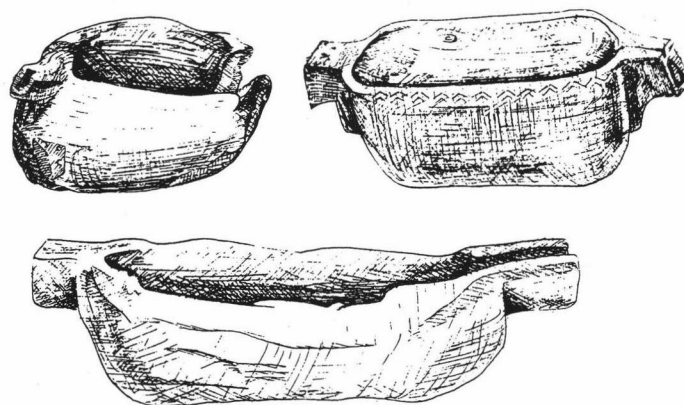
Foulage de l'huile dans un baquet  
(région de Gabès) (photo A. Louis).



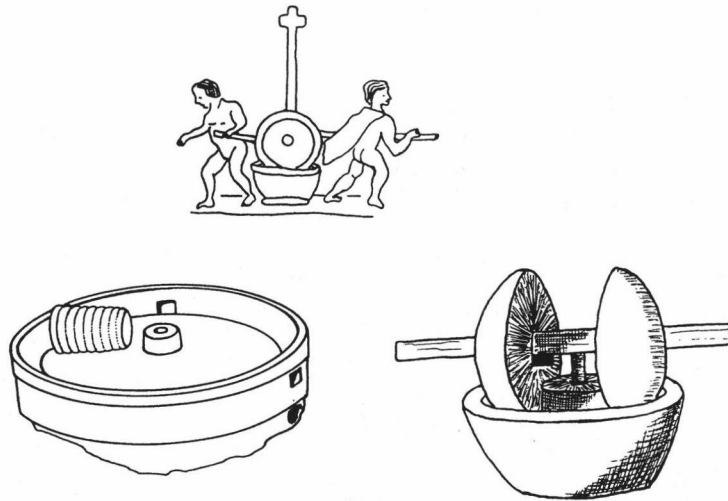
Extraction de l'huile par barattage dans  
une outre (Matmatas) (photo A. Louis).

référant à un texte de Columelle (*De re rust.*, XII, 52, 7). Les très primitifs pilons de fer ou bois utilisés en Tunisie sont à rapprocher des concasseurs encore employés de nos jours dans la région de Tkout (Aurès).

Dès l'Antiquité, la *mola olearia* était formée d'une meule inférieure creuse dans laquelle un disque de pierre était manœuvré à l'aide d'un long manche transversal et traversé perpendiculairement par une poutre permettant de l'élever plus ou moins selon la quantité d'olives. Plus répandu était le *trapetum* : au milieu d'une cuve ronde s'élève une courte colonne de pierre qui supporte une



Cuvettes de bois destinées à recueillir l'huile dans la région des Ksours,  
Sud tunisien (d'après A. Louis).

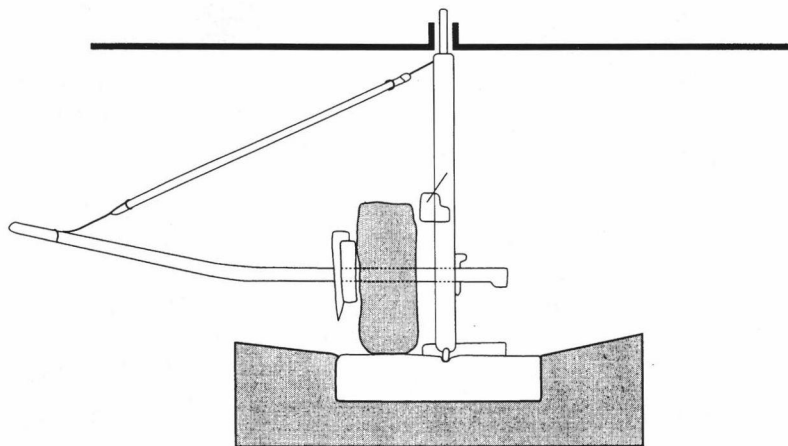


En haut : *Mola Olearia*; en bas, à droite : *trapetum*, d'après R. Cagnat et V. Chapot ;  
en bas, à gauche : meule volante cannelée de Madaure (d'après M. Christofle).

pièce de bois rectangulaire recouverte de lamelles de métal et tournant sur un pivot de bois (*columella*). Aux extrémités s'insèrent deux pièces de bois qui traversent deux hémisphères de pierre (*orbes*) plates vers l'intérieur et convexes au bord de la cuve; les *orbes* se déplacent circulairement dans la cuve. Un type de moulin plus perfectionné trouvé à Volubilis et à Madaure est taillé dans une seule pierre. Une meule cannelée tourne autour de la *columella* à l'intérieur d'une gorge creusée dans la pierre.

Comme le moulin romain, le moulin berbère se compose de deux éléments essentiels : la meule gisante qui contiendra les olives et la meule volante qui sera actionnée pour écraser les olives.

La meule est taillée dans un bloc de pierre choisi pour ses dimensions suffisantes. La taille en était longue et difficile et il fallait compter 20 à 25 jours pour obtenir une pièce finie. Le transport, lui aussi, était un redoutable moment.



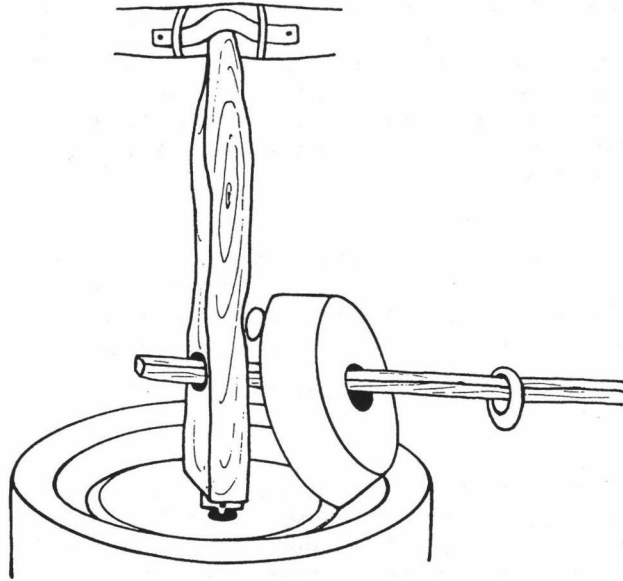
Moulin de Tanant, région de Demnat, Maroc (d'après E. Laoust).

*La meule gisante* en pierre très dure (grès ou calcaire), d'environ 1,20 mètre de diamètre et 0,30 m d'épaisseur, est engagée dans une assise circulaire en briques ou recouverte de dalles de pierres inclinées vers l'intérieur (Aït Hichem, en Grande Kabylie, Tanant, dans la région de Demnat au Maroc où l'assise circulaire, haute de 0,60 à 0,80 m, forme une maie (*alemsir*) où sont versées les olives à concasser). Au centre, un petit socle de grès dont la cavité est doublée de fer laisse passer librement un mât fait d'un tronc d'arbre solidement équarri large



Moulin à huile et plate-forme de pression du site romain de Volubilis,  
(photo Institut d'Archéologie méditerranéenne, CCJ, Aix-en-Provence).

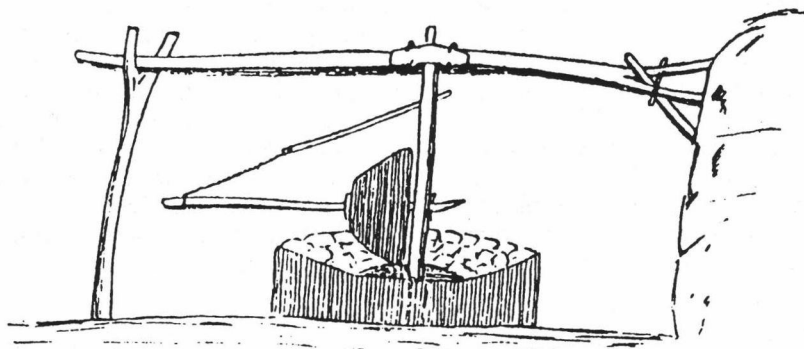




Moulin de Beni Ferah dans l'Aurès (d'après M. Gaudry).

de 10 à 12 cm et dont l'extrémité inférieure se termine par une pointe de fer lui servant de pivot. L'extrémité supérieure de ce mât, taillée en fuseau, s'engage aussi librement dans une ferrure fixée à une poutre. A 50 cm de hauteur, le mât est percé d'un tunnel dans lequel s'engage l'arbre de couche qui pénètre dans la meule volante. A l'extrémité de l'arbre de couche sont attelés un âne, un mulet ou un chameau.

*La meule volante ou courante* est aussi en grès ou en calcaire très dur ; c'est une grosse pierre taillée en forme de gros cylindre, le plus souvent, ou en tronc de cône : elle est l'élément actif du broyage et se meut verticalement et horizontalement. Un axe de fer est planté verticalement en son centre et la meule de pierre placée de chant roule autour de cet axe. La meule volante est traversée en son milieu par une barre qui s'engage dans l'axe vertical de l'appareil. Une cheville de bois est fixée dans l'éparre pour réduire le jeu de l'appareil.



Moulin de Bou Mendara, village du Zerhoun (d'après Dr Herber).



Le moulin décrit à Demnat diffère peu des autres moulins berbères de la région de Meknès, Taza ou Fès au Maroc, en Grande Kabylie et dans le Sud tunisien, un mât vertical est fixé au mur. C'est à peu près le même moulin qui est aussi employé à Beni Ferah dans l'Aurès, le Zerhoun et à Taza où la meule volante est tronconique et se déplace dans une cuvette aux bords inclinés à 45°; cette disposition entraîne une ressemblance encore plus grande que le précédent avec le moulin romain.

#### *Le fonctionnement du moulin*

Les olives sont jetées sous la meule qui est mise en mouvement par une éparre à laquelle on attelle un âne, un mulet, voire un cheval, un bœuf, ou un chameau aux Matmata, dont les yeux sont couverts de deux petits paniers ronds en alfa tressé afin de lui éviter d'être étourdi en tournant toujours dans le même sens.

#### *La deuxième opération est le pressurage de la pâte dans le pressoir pour en extraire l'huile*

##### *Les scourtins*

Les scourtins, termes plus couramment utilisés que ceux de scouffins, sont des paniers ronds, en alfa ou en sparte, tressés, à fond plat et d'une largeur de 0,80 m environ; ils peuvent contenir chacun une dizaine de kilos de pâte d'olive. On les garnit à la main jusqu'aux bords en ayant soin de répartir également les olives de manière à bien équilibrer la charge. On les empile au fur et à mesure de leur remplissage dans la cuvette du pressoir. On recouvre le dernier de planches épaisses, de nattes usagées et de deux ou trois fortes traverses de bois qui forment tampon entre le levier et la pile de scourtins.

Les scourtins sont placés sur la maie (*area* des Romains) et sous le levier que manœuvre le cabestan et reposent sur une cuve en grès, communiquant avec une fosse à Beni Ferah dans l'Aurès. Il s'agit d'une table en bois ou en pierre dans laquelle a été creusée une rigole circulaire qui débouche sur une saignée destinée à l'écoulement de l'huile.

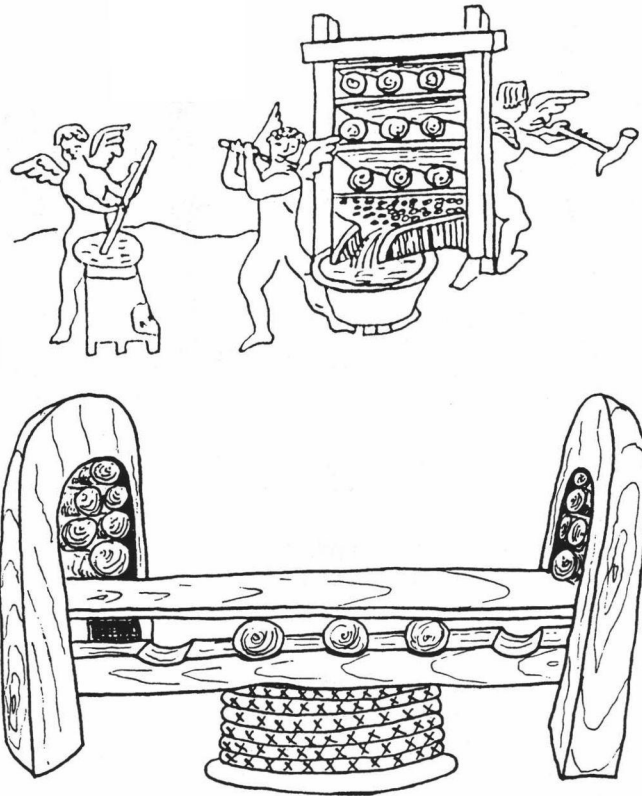
##### *Les différents types de pressoirs*

Nous limiterons l'emploi du terme de pressoir uniquement à l'appareil qui sert à pressurer la pâte. Le pressoir a pour but d'exprimer le maximum de liquide en réduisant le plus possible le volume de la pâte.

Selon André, les premiers pressoirs furent construits sur le principe du levier. Un énorme madrier horizontal, et parfois deux soutenus par des poteaux de part et d'autre, était abaissé sur la charge du plateau par un système complexe de cordes et de courroies tirées par un cabestan. Vers 70 av. J.-C. fut imaginé le "pressoir" dit grec qui abaissait le levier du madrier au moyen d'une vis. Mais la grande découverte a lieu vers 40 apr. J.-C. quand fut inventée la presse verticale à vis placée au centre de l'appareil de pressurage et quand on chargea de poids très lourds la planche répartissant la pression. Tout ceci est à compléter par les réflexions de M.-C. Amouretti : "le texte de Caton décrit le seul pressoir à treuil fixe dont la diffusion a été limitée dans le temps et l'espace. Les cinq lignes de Pline (XVIII, 317) doivent être considérées avec une grande prudence... il ne faut pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner. Précieuses sur le plan chronologique, elles nous apprennent que dans l'Italie du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, le pressoir à vis à action directe est une innovation récente".

##### **LE PRESSEUR À COINS**

Pourtant, très tôt apparut un autre type de pressoir, le pressoir à coins dont une fresque de Pompéi donne une bonne représentation. Entre deux montants de bois verticaux sont fixées plusieurs rangées de madriers horizontaux, super-



Pressoirs à coins. En haut, pressoir à coins romain représenté sur une fresque de Pompéi; en bas, pressoir à coins berbère de Tkout (Aurès), sous lequel les scourtins sont représentés en place (d'après M. Gaudry)

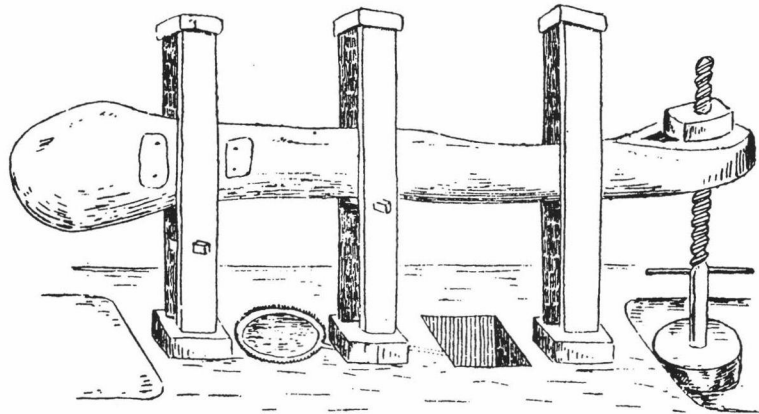
posés au-dessus d'un bassin, entre lesquels deux amours munis d'un maillet font pénétrer des bûches arrondies pour augmenter la pression sur la corbeille placée au-dessous. L'huile s'écoule dans un dolium.

A Tkout, dans l'Aurès, existait encore au milieu du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle un pressoir à coins dont le principe est le même que celui de la fresque de Pompéi. Deux montants verticaux pris dans de gros troncs d'arbre partiellement évidés sont solidement fixés dans le sol et forment une sorte de glissière. Dans les glissières s'engagent deux madriers superposés, au-dessous desquels sont placés les scourtins garnis de pulpe d'olives et reposant sur une cuve de grès, en communication avec une fosse dans laquelle l'huile s'écoule. Pour augmenter la pression, comme à Pompéi, on introduit des bûches de bois de plus en plus grosses, en les enfonçant à coups de maillet. La similitude du pressoir à coins romain et aurasien révèle l'introduction d'une technique antique et sa pérennité à travers les siècles.

#### LE PRESSEUR À LEVIER

##### L'arbre de presse

L'arbre de presse désigné indifféremment par les termes de levier, poutre ou balancier est l'élément essentiel du pressoir à levier. C'est le *prælum* latin. Il

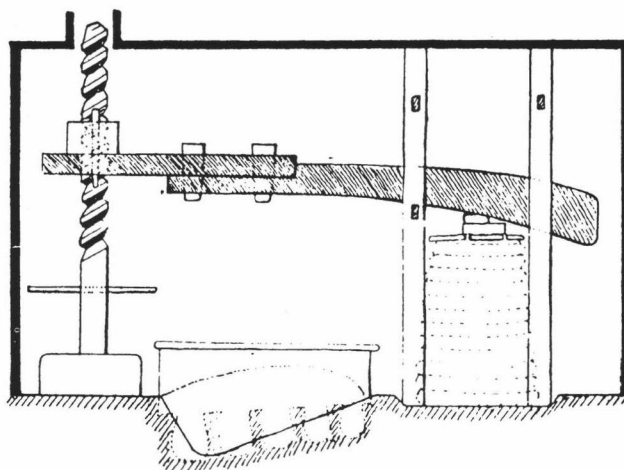


Levier de plus de 15 mètres de longueur dans la région de Marrakech (Maroc)  
(d'après E. Laoust).

s'agit en fait d'un levier qui pèse sur la pile de scourtins. Le bois choisi est dense : chêne, frêne, térébinthe, caroubier, olivier et oléastre, ou plus tendre, comme le palmier dans les Matmata en Tunisie du Sud, où les ressources arboricoles ne sont pas aussi variées que dans le Nord.

La longueur de ce levier varie de 4 mètres à Beni Ferah dans l'Aurès et dans le Zerhoun à 6 à 10 mètres à Fès et dans les Matmata jusqu'à 15 mètres dans la région de Marrakech. Il est parfois constitué de deux pièces assemblées par de puissantes chevilles pour obtenir la longueur nécessaire dans la région de Demnat (Tanant, Imi Lejma, etc.).

L'arbre de presse (*prelum* des Romains) offre des modes de fixation variés. A l'époque romaine, il peut être encastré dans le mur par une pièce de bois, ou dans le bloc creusé d'une queue d'aronde. Mais le dispositif le plus répandu est celui de jumelles monolithes (Suffetula, Bir Sgaoun, djebel Mhrila, Caesarea).



Levier formé d'un assemblage de deux pièces de bois,  
région de Demnat (Maroc) (d'après Dr Herber).



Jumelles dans une huilerie romaine de Sbeitla Suffetula (Tunisie), installée sur la voie romaine (photo G. Camps).

L'autre extrémité est destinée à assurer le mouvement de différentes manières.

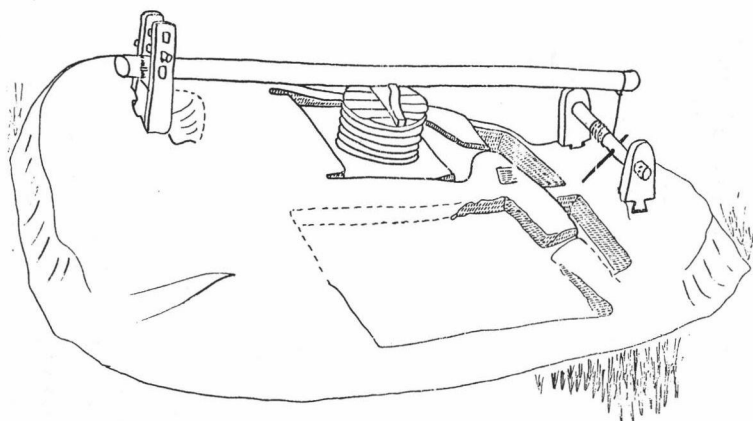
Dans la classification proposée par M.-C. Amouretti, le pressoir à levier peut offrir différents dispositifs :

- levier et contrepoids, qui se trouve en Grèce mais ne semble pas connu en Afrique du Nord,
- levier et treuil fixe comme dans les pressoirs romains creusés dans le roc en Grande Kabylie,
- levier et treuil sur contrepoids comme dans le monde romain et l'Aurès d'aujourd'hui.

Il est distinct du pressoir à levier et à vis associée et du pressoir à vis à action directe.

#### LE PRESSEUR À LEVIER ET TREUIL FIXE SIMPLE

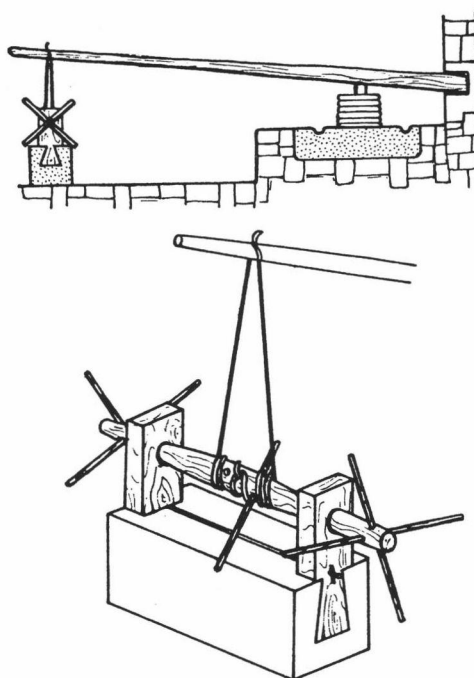
G. Laporte a fait connaître ce type de pressoir dans l'huilerie d'Elma Ougelmine, Grande Kabylie. C'est la masse de grès elle-même qui fait contrepoids où l'on a simplement creusé deux queues d'aronde à un mètre de distance, dans lesquelles venaient s'encastrent les montants du cabestan.



Pressoir à levier actionné par un treuil dans une huilerie d'Elma Ougelmine (Grande Kabylie, Algérie) (d'après J.-P. Laporte).

#### LE PRESOIR À LEVIER ET TREUIL SUR CONTREPOIDS

Le pressoir romain le plus répandu en Afrique était établi sur le principe de la pression d'un arbre par un cabestan solidement fixé à un contrepoids. Deux piliers de bois enfoncés dans le sol encadrent une grosse et longue poutre mobile qui se mouvait entre quatre poteaux verticaux. A l'autre extrémité le *prelum* est relié à un cabestan maintenu par deux montants et manœuvré par des leviers. Il permet d'élever ou d'abaisser le *prelum* par l'intermédiaire d'une poulie. La pierre du contrepoids maintenant le cabestan est entaillée à chaque extrémité par

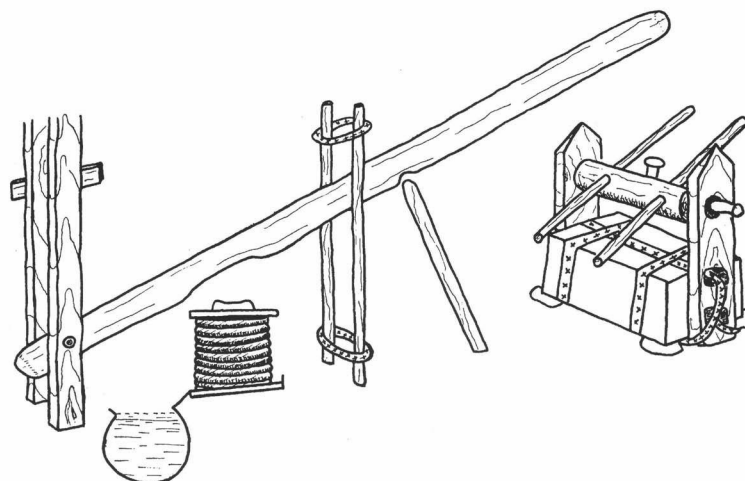


Reconstitution du pressoir romain à contrepoids et cabestan (d'après M. Christofle).



Les deux types de contrepoids romains : en haut, parallélépipédique (site romain d'Oued Athménia, Numidie), photo Institut d'Archéologie méditerranéenne, CCJ, Aix-en-Provence ; en bas, cylindrique (site romain de Cotta, Maurétanie tingitane) (photo G. Camps).





Moulin berbère à levier et contrepoids à Beni-Ferah, Aurès (d'après M. Gaudry).

une mortaise en queue d'aronde. Elle est le plus souvent parallélépipédique, sauf au Maroc, où elle est cylindrique, comme en Espagne.

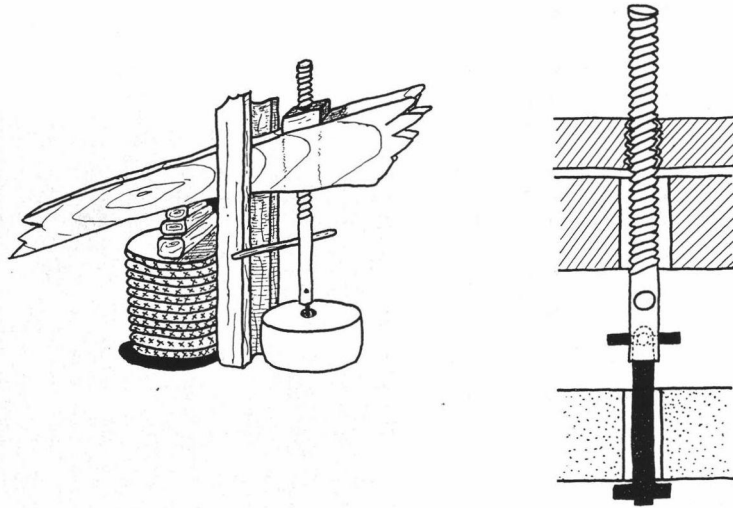
Chez les Chaouiâs de l'Aurès, le pressoir de Beni Ferah, utilisé il n'y a pas si longtemps encore, est une réplique simplifiée du pressoir romain à cabestan. "L'Aurès est peut-être le seul lieu au monde où l'on puisse étudier le *torcular* décrit par Caton l'Ancien", écrivait Masqueray. On retrouve le tronc d'arbre de 4 m environ qui est fixé entre deux madriers très solidement plantés en terre et réunis par une traverse de bois. Un boulon traversant les deux madriers et le levier permet à ce dernier de se mouvoir de haut en bas. La pression est obtenue à l'aide d'un cabestan, solidement fixé à un gros bloc de pierre par des cordes d'alfa qui maintiennent les deux montants verticaux réunis entre eux par une traverse plate qui passe sous le contrepoids. Le cabestan est constitué par un rouleau de bois cylindrique traversé par deux barres. Des cordes d'alfa fixées à l'extrémité libre du levier transmettent le mouvement du cabestan.

Pour mettre en mouvement l'appareil de Beni Ferah, on retire le poteau qui soutient le levier de pression, on actionne le cabestan à l'aide des deux barres. Les cordes du cabestan agissant sur le rouleau entraînent le levier qui s'abaisse et écrase les scourtins dont le liquide coule dans la cuve de grès puis dans la fosse d'où l'on retire une huile assez impure qui surnage au-dessus de l'eau amère.

#### LE PRESSEUR À LEVIER ET VIS ASSOCIÉE

Le pressoir de Fès se compose aussi d'un long tronc d'arbre de 5 à 6 mètres de long. Son extrémité la plus mince est fixée par deux petits montants verticaux enfoncés dans le sol. Le tronc est percé d'un trou cylindrique traversé par une grosse perche verticale (*moghzel*) haute de 2,50 mètres qui, à partir du haut et sur plus de la moitié de sa hauteur, est à pas de vis. Cette tige est percée d'un trou cylindrique horizontal dans lequel l'ouvrier passe un solide bâton servant de bras de force pour faire tourner le *moghzel*. A son extrémité inférieure, le *moghzel* est percé d'un autre trou horizontal dans lequel on fait passer une forte tringle en fer très courte qui tourne avec le *moghzel* et supporte deux lourdes pierres cylindriques dont le poids s'ajoute à celui du tronc de bois. Une fosse circulaire de 0,90 à 1,20 m de diamètre recueille l'huile de pressée ; elle est inclinée et un petit canal permet à l'huile de se déverser dans une seconde fosse de forme cubique.





Pressoir berbère à levier et vis associée en usage à Fès (Maroc) ;  
à droite : détail de la vis (d'après A. Bel).

Le pressoir de Marrakech n'est peut-être qu'une réplique maladroite de celui de Fès. D'une longueur de 15 mètres, c'est un assemblage tout en bois. On le nomme *lluleb*, mot arabe signifiant vis, bien que l'organe essentiel soit un énorme balancier.

Dans le *pressoir de Demnat*, l'extrémité la plus mince du levier peut présenter la forme d'une fourche sur laquelle est fixée une pièce de bois grossièrement équarrie qui joue le rôle d'écrou. Elle est traversée par une énorme vis de bois, grosse perche verticale, atteignant trois mètres de hauteur et 20 centimètres de diamètre,



Moulin et pressoir à vis directe de Beni Brahim, Guergour,  
Petite Kabylie (Algérie) (photo H. Camps-Fabrer).



taillée en hélice sur les deux tiers de sa longueur. La perche verticale dotée de vis est mobile et son extrémité inférieure tourne sur un pivot qui s'encastre dans une pierre arrondie.

La différence entre les pressoirs de Fès et de Demnat consiste essentiellement dans le rôle de la vis. Dans le premier elle actionne le levier, dans le second, elle élève un contrepoids qui renforce de son propre poids le poids du levier. De sorte qu'avec des dimensions moindres, le pressoir de Fès permet d'exprimer une proportion plus forte d'huile.

#### LE PRESSEUR À VIS À ACTION DIRECTE

Selon Pline l'Ancien (*Hist. Nat. XVIII, 317*), les pressoirs à vis sont apparus en Italie dans le dernier quart du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., datation confirmée par les découvertes de Pompéi, mais comme toutes les pièces étaient en bois, ce modèle romain ne s'est conservé qu'en Afrique romaine.

En Grande Kabylie (Laoust-Chantréaux), le pressoir est entièrement en bois et de fabrication locale. La marche de l'appareil est simple ; une pile de sept à huit scourtins est déposée sous le pressoir dans une cuvette de bois à fond plat (*aqduh*) ; une planche mobile placée au-dessus est ensuite fortement pressée à l'aide d'une vis.

#### *La manœuvre des pressoirs*

La pression est telle que la pile des scourtins s'affaisse peu à peu et il faut donner de temps en temps quelques nouveaux coups de barre pour maintenir la pression. On détermine deux ou trois pressées successives, en déplaçant les traverses qui surmontent les scourtins tantôt à droite, tantôt à gauche ou au milieu. La durée de ces premières pressées est d'environ 8 à 10 heures. Elles cessent quand l'huile ne suinte plus.

#### *La troisième opération est la décantation du liquide extrait*

La décantation est essentielle dans la fabrication de l'huile : elle peut se faire dans des bassins, dans des jarres, dans des récipients divers.

L'huile et l'eau de végétation s'écoulent par un conduit dans le premier bassin où s'opère une première décantation. Les morges, la lie de densité plus lourde tombent au fond du récipient tandis que l'huile surnage. Entre les deux liquides flotte un petit paillason qui joue le rôle d'index. Il suffit de plonger un bâton ou le bras dans la cruche pour se rendre compte de la hauteur de l'eau. Dès que la premier bassin est plein, l'huile déborde et s'écoule dans le second. Elle passe ensuite dans un troisième et ainsi de suite jusqu'au dernier qui renferme une huile vierge assez pure. Quand l'index s'élève au niveau de l'orifice du premier bassin, c'est que celui-ci est plein d'eau. On bouche le conduit et on le vide avec un récipient quelconque. Elle est déversée dans des cruchons ou dans des outres où on la conserve et dans lesquelles on la transporte au marché.



Pressoir à vis directe de Grande Kabylie  
(photo G. Laoust-Chantréaux).

*La quatrième opération est le traitement des grignons et des tourteaux*

Il est nécessaire de séparer l'huile des margines, c'est-à-dire de l'eau de végétation amère et de l'eau ajoutée au cours des différentes opérations. Les grignons composés de la chair et des débris de noyaux conservent encore une certaine quantité d'huile que l'on cherche parfois à récupérer.

Après qu'on a relevé l'arbre de presse, les grignons sont en premier lieu déversés dans le moulin où ils sont soumis à un deuxième trituration facilitée par un ramollissement préalable avec de l'eau chaude. Les scourtins sont de nouveau remplis et soumis de nouveau à l'action du pressoir pour exprimer le reste de l'huile. Au Maroc, les grignons et tourteaux qui résultent de la dernière pressée des grignons sont généralement utilisés comme combustibles par les potiers et les boulangers. En Grande Kabylie, les impuretés sont le plus souvent enlevées à la main. L'huile est alors décantée et versée dans des jarres. Au bout de quelques jours elle est transvasée doucement pour ne pas entraîner le dépôt qui s'est formé au fond des récipients. Cette huile est vendue aux fabricants de savon ; on s'en sert aussi pour alimenter les lampes à huile (*tiftilin*).

## PERMANENCE DES TECHNIQUES

Le pressoir à treuil et le pressoir à vis coexistent dans les villages dits zénètes par Louis : Tamezredt, Taoudout et Zraoua, alors que les habitants des Ksars ne semblent utiliser que le pressoir à treuil.

Dans l'Aurès, les traditions se sont conservées dans quelques tribus : chez les Beni Ferah, dans la vallée de Rassira et de Taghlissia (Douar Kimmel), chez ceux d'Ouldja, de Tabedga, de la vallée de l'oued Bidger, notamment à Zaouia, et chez ceux de Tkout. A l'industrie de l'huile pratiquée suivant les méthodes anciennes, les femmes de ces tribus sont très loin d'être étrangères ; si elles n'ont pas toujours un rôle particulier, elles collaborent souvent avec l'homme. Ainsi, c'est aux hommes qu'incombe le pressurage à T'Kout et Beni Ferah, alors que ce sont les femmes qui l'assurent à Ouldja et Taberdga (M. Gaudry).

Depuis les formes les plus primitives du pilon et du pressoir taillé dans le roc, jusqu'au pressoir à vis à action directe, en passant par le pressoir à coins ou à levier et treuil fixe ou à cabestan, nous retrouvons en Afrique, encore employés jusqu'à une époque très récente, les types dont les principes différents constituent une chaîne ininterrompue dans l'évolution technique. L'importance des produits traités est, sans nul doute, responsable de la grande variété des moyens techniques.

*Les qualités de l'huile d'olive*

L'huile d'olive ne subit aucune transformation chimique lors de sa fabrication, ce qui lui confère des vertus particulières. On peut distinguer avec M.-C. Amouretti :

*P'huile vierge* : durant l'Antiquité et l'époque moderne : c'est l'huile de première pression, obtenue sans eau ajoutée à partir d'olives saines ;

*P'huile d'enfer ou huile lampante* obtenue par décantation des eaux : c'est la dernière huile qui surnage, elle est de très médiocre qualité ;

*P'huile de recense* est obtenue par passage des grignons mélangés à l'eau et mis une seconde fois à détriter et à pressurer. Sa qualité est aussi médiocre que la précédente.

**La symbolique du pressoir** a été rappelée par Lancel à propos de saint Augustin : "En cette Hippone environnée d'oliviers, l'image familière à Augustin était celle, biblique, du pressoir, dont le nom latin, *torcular*, évoquait bien l'inexorable action mise en œuvre pour faire couler une huile pure à partir d'un donné brut de la nature. Le fruit, dira-t-il dans plusieurs de ses sermons, ne pouvait

indéfiniment pendre à l'arbre, balancé par la brise comme au gré de ses désirs ; à la fin de l'année, il allait irrémédiablement au pressoir. Et, comme l'olivier, sous la gaule du cueilleur, le monde était dévasté, avant d'être broyé dans le pressoir (sermon, 81,7). Le thème apparaît avec une orchestration remarquable dans l'un des nouveaux sermons récemment publiés peut-être prononcé à Carthage l'hiver de 403-404."

*Les superstitions relatives au pressoir et à l'huile : les rites et les gestes*

Une place très importante doit être accordée aux précautions prises contre les puissances occultes et aux rites magiques qui en découlent, toujours accomplis par les femmes.

G. Laoust-Chantréaux a bien noté "la similitude des pratiques qui accompagnent la fabrication de l'huile et celle du beurre. Toutes portent le nom d'*ahjab* ou rite de protection. Elles ont pour but d'empêcher qu'on ne ravisse magiquement l'huile contenue dans les olives suivant une croyance universellement admise. Ces rites d'*ahjab* apparaissent avec la cueillette des olives en hiver lorsque les fruits mûrissent. La date peut ou non être fixe. Au moment d'entamer la cueillette des olives (faite par les femmes), une femme monte sur un arbre, défait un pan de sa ceinture, le tourne sept fois à droite puis à gauche, au-dessus de la maîtresse bernache et dit : 'Que mon huile ne soit pas retirée (des olives) de même que ma ceinture n'est jamais ôtée de ma taille !' Elle détache ensuite un morceau d'écorce qui lui servira plus tard à faire des fumigations".

Le jour où le pressoir, démonté pendant l'hiver, est replacé au printemps, près de la maison, on procède au sacrifice d'un agneau ou d'un chevreau et on l'enduit de sang.

Avant d'entreprendre la trituration des olives, le fermier doit entrer au pressoir en tenant une cruche remplie d'eau ; c'est le moyen de s'assurer d'en sortir bientôt avec de nombreuses jarres remplies d'huile.

L'obscurité presque complète qui règne dans certaines huileries (par exemple, à Imi Ljemà, Maroc, ou dans les Matmata en Tunisie) répond à la croyance que l'huile nouvelle ne doit pas voir la lumière du jour, pour se prémunir de l'action néfaste des génies. Pourtant dans la région de Taza au Maroc, en Petite et Grande Kabylie, on ne retrouve aucune trace de cette croyance. Quand l'huile sort de la première pressée, avant même de la goûter, on en mélange à de la farine ; on pétrit une pâte que l'on jette dans la rigole dans laquelle s'évacuent les eaux de décantation. Cette pratique a pour objet d'éloigner les *jnoun*\* de la citerne afin qu'ils ne s'emparent pas de l'huile. Il arrive, malgré cela, qu'ils en prennent possession. L'événement se manifeste par un accroissement de l'huile qui déborde des piles. On le considère comme un malheureux présage annonçant la mort prochaine du fermier ou d'un membre de sa famille. Il importe en pareil cas d'égorger un mouton ; le sang offert en pâture aux démons les pousse à déserrer aussitôt la citerne. L'usage veut aussi qu'on remplisse d'huile nouvelle les lampes de la mosquée et des sanctuaires. Cette offrande passe pour être agréable aux saints, mais elle est faite en vue de conserver la baraka dans la provision d'huile.

Renverser l'huile est signe d'abondance en Tunisie. Cette denrée particulièrement chère aux Tunisiens ne peut amener le malheur. On huile les gonds de la porte d'une maison neuve pour y attirer la richesse.

Lors d'un accouchement difficile, un membre de la famille de la parturiente remplit sa bouche d'huile et en déverse le contenu dans le puits en invoquant Sidi 'abd elqâder pour obtenir son intercession.

Si quelqu'un porte de l'huile dans la maison d'autrui, il ne la remportera pas sans en avoir laissé un peu pour la consommation de la famille ou sans en avoir

oint le montant de la porte ou de la tente, de peur que le malheur n'arrive dans cette famille. La baraka de l'huile d'olive peut être assez forte pour faire que cette huile augmente d'elle-même, voire, qu'elle devienne dangereuse.

#### *Les contes et légendes relatifs à l'huile*

Un conte de Grande Kabylie est consacré à Sidi Moussa et le voleur d'huile (C. Lacoste-Dujardin).

Dans le village d'Iberrhouten avait été placée une jarre d'huile à l'intérieur de la mosquée à côté du pilier central, sous la protection de Sidi Mousa. Un homme qui manquait d'huile décida de voler l'huile de Sidi Mousa ; muni d'une outre, il entra dans la mosquée et se mit à la remplir. Sidi Mousa gronda après lui... l'homme n'en tint pas compte, jura et continua de remplir l'outre, la ferma et voulut sortir. Mais la porte lui fut introuvable, il remit l'huile dans la jarre et retrouva alors la porte. Fort de cette constatation, il répéta son opération initiale jusqu'au lever du jour et dut sortir sans emporter d'huile. Le lendemain, il mit le feu à la mosquée qui brûla. La jarre d'huile tomba, l'huile se répandit. L'homme retourna chez lui, tomba malade et mourut le lendemain. La mosquée fut reconstruite ; le vieux pilier central ayant été conservé, on le remit dans la nouvelle mosquée et à dater de ce jour il en coula de l'huile.

#### *L'utilisation de l'huile d'olive*

##### *Usage religieux*

L'onction était très répandue dans les populations païennes, aussi bien chez les Romains que sans doute aussi dans les populations autochtones. Les cas sont très nombreux de ces rites sacrés dans la Bible et les Berbères de religion israélite ont dû la pratiquer eux aussi. Onction sur les pierres, les objets de culte, l'autel, la tête du grand prêtre, les rois, quelques prophètes même, sont surtout des pratiques qui témoignent de l'importance sacrée de l'huile.

Chez les chrétiens, l'huile était largement utilisée dans de nombreuses étapes de la vie spirituelle d'un croyant : onction des catéchumènes, onction post-baptismale attestée par saint Cyprien, Père de l'Église, qui fut évêque de Carthage au III<sup>e</sup> siècle de notre ère ; extrême-onction, ordination des prêtres, dédicace des églises, réconciliation des hérétiques, bénédiction des fonts baptismaux. Au sens figuré l'huile est symbole de joie (Psaumes, 45, 8 ; Isaïe, 61, 3), de prospérité (Deutéronome, 33, 24), de paroles douces (Proverbes, 5, 3), d'amitié (Psaumes, 133, 18), de la force que Dieu donne (Psaumes, 92, 11), mais parfois aussi d'une chose insaisissable et fuyante (Proverbes, 27, 15). Elle est l'image du choix et de la vocation divine (Isaïe, 61). L'huile devient un signe même de la bénédiction divine, symbole de joie et de fraternité (Deutéronome, 33, 24 ; Psaumes, 45, 8 et 133, 1-2). Toutefois, dans les rites d'onction, le symbolisme est plus profond encore car l'huile est alors considérée comme un symbole de l'Esprit de Dieu. Dans Samuel (I, 10, 1), il est dit : "Samuel prit une fiole d'huile qu'il répandit sur la tête de Saül", et lorsque Saül fut rejeté par l'Éternel, Samuel remplit une corne d'huile et oignit David (Samuel, I, 16, 13). L'ooint est introduit dans la sphère divine et les hommes ne doivent pas porter la main sur lui. Ainsi, l'huile bénite, présente à l'alpha comme à l'oméga de la vie, depuis l'onction précédant le baptême jusqu'à celle de la mort, en vient à jouer un rôle exceptionnellement sacralisant.

L'avènement de l'islam en Berbérie allait pérenniser le rôle religieux de l'huile. Les femmes font des libations sur des autels de pierre brute, les hommes huilent le soc de la charrue avant de l'enfoncer dans le sol. Il s'agit dans tous ces cas d'une offrande à l'Invisible. Symbole de force onctueuse et fertilisante, de couleur

solaire, l'huile ainsi offerte rappelle en même temps qu'elle en introduit le symbole, la fécondité sur le sillon ouvert. Le soc huilé qui pénètre le sol signifie aussi la douceur, empreinte d'une révérence quasi sacrée, du contact avec la terre, qui préside à ce rite de la fécondation et qui symbolise l'union des sexes. L'huile est offerte lors d'un mariage.

Un peu partout, pour honorer certains oliviers plusieurs fois centenaires, sont allumés, à l'occasion des fêtes, des chiffons imbibés d'huile attachés à leurs rameaux.

#### *Onctions du nouveau-né*

Les jours qui suivent la naissance, dans l'Aurès, comme en Grande Kabylie, l'enfant est frictionné avec de l'huile d'olive. Au Mzab, le premier jour, on masse les paupières du nouveau-né avec un mélange d'huile et de sel, le septième jour, jour de la grande toilette du bébé, toujours sans eau, on associe l'huile et le safran sur la tête et la poitrine, l'huile et le henné sur le reste du corps et, particulièrement, le nombril de l'enfant, cinq ou sept jours après la chute du cordon ombilical. Lors de l'éruption des dents, la mère met toujours de l'huile sur la tête du bébé car les femmes prétendent que lorsqu'un enfant fait ses dents, il dit : "si ma mère savait tout ce que j'endure, elle me plongerait la tête dans la jarre d'huile". La mère lui adoucit aussi les gencives avec de l'huile provenant des lampes des marabouts.

Lors de la fête de l'*asur*, au Mzab, la donatrice pose sa main sur la tête de l'enfant, puis l'inonde d'huile, s'il s'agit d'une fillette, après quoi elle peut lui faire don de vêtements, d'orge, etc. L'huile entre aussi dans la composition de nombreux sortilèges. Au plomb fondu dans une cuiller on ajoute une goutte d'huile pour l'enflammer et on le verse dans l'eau froide. De la forme qu'il revêt en se solidifiant découleront des affirmations de bonne aventure ou des maléfices (A.-M. Goichon, 1927).

#### *Usage alimentaire*

L'huile d'olive est, avec l'huile d'argan, la seule huile commercialisable à l'état naturel, ce qui lui réserve une place de première importance. Si les olives séjournent longtemps dans des fosses, le goût de l'huile s'en ressent naturellement : elle prend une odeur forte et un goût rance, inconvénients pour certains, qualités inégalables pour d'autres, tels les habitants du Tadla au Maroc. A Aït Hichem, l'huile est réservée à l'alimentation, et conservée dans de grandes jarres vernissées à engobe verte et quatre anses ou dans des récipients de même forme mais plus petits et à deux anses. Certains Berbères consomment l'huile pure en y trempant leur pain ou des figues. Tous utilisent une grande quantité d'huile dans la préparation des aliments et de la pâtisserie : crêpes et beignets. Ils en assaisonnent les bouillies et le couscous.

Le pain fait avec l'huile de grignons est, pour certains Berbères, meilleur que celui pétri avec de l'huile pure.

#### *L'éclairage*

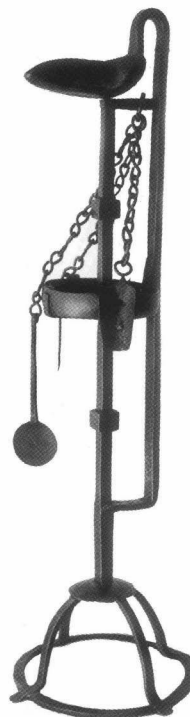
La profusion et la variété des lampes, lampadaires et candélabres témoigne de l'importance que l'huile pouvait avoir durant les époques puniques et romaines.

On trouve fréquemment dans le creux d'un vieux tronc d'olivier ou dans une mzara\* des lampes vernissées de couleur verte rappelant la forme des lampes antiques. Souvent, en l'honneur des *jnun*\*, les gardiens du foyer qu'il faut se concilier sans cesse, on allume dans la maison des lampes à huile, pendant les fêtes de l'Achoura (*ta'acurt*) (Laoust-Chantréaux, 1990).

Les lampes à huile peuvent être très rudimentaires (îles Kerkenna) : une simple assiette remplie d'huile où baigne la mèche. Mais il existe bien d'autres types de lampes à huile berbères, qu'elles soient en pierre, en céramique comme à Aït Aïssi, Ogdal ou M'kira dans la Basse Vallée de l'oued Isser ou en métal.



Lampe à huile en céramique  
des Ouadhias, Grande Kabylie  
(photo G. Camps).



Lampe à huile en métal, Petite Kabylie  
(photo A-M. Camps).

#### *La médecine*

Absorbée par voie buccale, l'huile est souveraine dans le traitement de bon nombre de maladies, en particulier pour prévenir les hémorragies. Elle entre dans la fabrication des liniments destinés aux frictions externes et des onguents appliqués pour guérir plaies, blessures ou affections des bronches. La vieille huile est recherchée pour entrer dans la composition de médicaments destinés à traiter les maladies de peau. Selon Edrisi, la terre de Barca, mélangée à l'huile, est employée avec succès contre la gale. Une cuillerée d'huile crue à jeun évite les affections du foie et combat l'irritation de la trachée. L'huile passe pour donner de la vigueur à celui qui en fait sa nourriture quotidienne.

#### *La toilette et les soins du corps*

L'huile sert aussi à la fabrication du savon. Elle entre dans la composition de cosmétiques et de mixtures souvent très fortement parfumées pour les soins de la chevelure. Les femmes l'utilisent beaucoup pour lisser et faire luire leurs cheveux tout en rehaussant la teinte noire qu'elles affectionnent. Alors que dans l'Aurès des onctions d'huile d'olive suivent l'application du henné, à Aït Hichem, en Grande Kabylie, les femmes ne l'utilisent pas pour la toilette et l'entretien des cheveux car elles la réservent à l'alimentation.

#### *Pêche*

Dans la pêche à la fourchette pratiquée dans le Sud tunisien, on jette un peu d'huile pour apaiser les vagues et mieux distinguer les soles, les éponges ou les poulpes.

*L'huile dans l'artisanat*

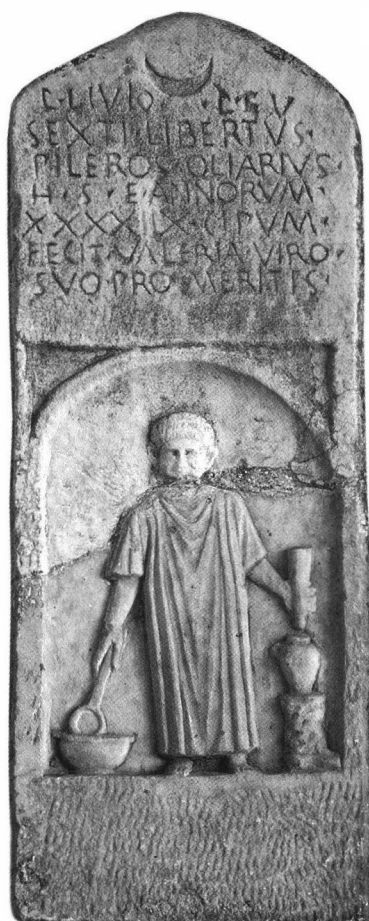
La margine, l'*amurca* des Romains, est souvent utilisée pour le tannage des outres\*. On les remplit de ce liquide et on les laisse ainsi durant plusieurs journées : on peut voir de nombreuses outres gonflées de margine séjournant à l'extérieur des huileries dans les Ksars du Sud tunisien. En Grande Kabylie, l'huile est intégrée au mélange de farine, orge, sel et eau pour faire tremper l'outre pendant un mois. Ces outres sont le plus souvent utilisées pour le transport par les marchands d'huile.

L'huile entre aussi dans la fabrication des feutres destinés à faire des tapis de selle. Elle est mêlée au sable dans les moules utilisés par les bijoutiers.

*Le commerce de l'huile*

## • Le commerce intérieur

L'abondante consommation d'huile en Afrique donnait lieu dès l'époque romaine à un important trafic intérieur grâce à un système de routes bien organisé et à un réseau de marchés régionaux qui drainaient les produits agricoles dont l'huile faisait partie. On imagine aisément, en se référant à la stèle de l'*oliarius* de Cherchel, le geste du marchand d'huile puisant à l'aide de la *cupa olearia* dans les jarres remplies d'huile.



Le marchand d'huile romain (*oliarius*) représenté sur une stèle, Musée de Cherchel (photo M. Bovis).

Au Moyen Âge, El Bekri (XI<sup>e</sup> siècle) écrit que de Mila, on se rend à Merça'z-Zitouna, "le port de Zitouna". C'est la montagne de Djidjel que l'on désigne sous le nom d'ez-Zeitouna. Edrisi (XII<sup>e</sup> siècle) affirme que, près de Mahdia, autour de Zawila, une importante quantité d'huile, de qualité supérieure, est recherchée et utilisée dans toute l'Ifrikiya. A Gabès aussi, l'huile fait l'objet d'un commerce important.

Les souks modernes ne sont sûrement pas si différents de ce que devaient être les marchés ruraux romains. Pour le Maroc, nous emprunterons à Laoust (1920, réédité en 1983) la description de la vente de l'huile. Dans les marchés, l'huile est conservée dans des poteries, à fond pointu ou arrondi, reposant à terre dans les trous creusés à cet effet. Elle était vendue par *qolla* d'environ 80 litres, par *eluzna* de 40 litres ou par *noss uzna* de 20 litres; on la détaillait en la mesurant, comme à Bezou, dans de hauts récipients cylindriques munis d'une poignée, taillée dans le même morceau de caroubier. Le client emportait son huile soit dans un récipient en fer-blanc (*tabettât*), fabriqué par les Juifs de Demnat, soit dans des courges sèches, au col muni d'une anse faite de folioles de doum tressé, soit dans une bouteille portée à la mode africaine à l'aide d'un cordon fixé au goulot.

L'huile et ses sous-produits sont l'objet dans les villes d'un commerce important. La vente en grand a lieu dans les fondouqs spéciaux et la vente au détail dans la boutique des *ibaqqâlen*.

La boutique dans laquelle l'*abaqqal* est installé est plutôt une niche de deux mètres carrés de superficie dont le plancher s'élève d'un mètre au-dessus du niveau du sol; le marchand y accède en se hissant à l'aide d'une corde fixée au plafond. Le client reste dans la rue pour se faire servir les denrées variées (beurre, savon, olives); placées à ses pieds, debout sur le sol, deux jarres, l'une contenant l'huile d'olive *zzitt d-el aud*, l'autre, l'huile d'arganier *zit argan*, sont masquées par le plancher; l'*abaqqal* y plonge de petites mesures en fer-blanc pourvue d'un long manche formant crochet. L'*abaqqal* est généralement un Chleuh venu de ses montagnes des régions méridionales du Maroc.

Ces marchands, comme dans le M'zab, à Djerba ou dans le Djurdjura, habitant autrefois les montagnes, se sont installés dans les villes de la côte.

Pour la Tunisie, G. Duhamel (1924) a relaté qu'un producteur d'huile des Matmata portait chaque printemps une partie de son huile à Gabès; mais celle-ci était toujours refusée chez les différents négociants; il devait la céder à un prix dérisoire.

Pourtant Béchir savait choisir les olives destinées à la fabrication de l'huile, gardant pour soi celles qui étaient touchées par la mouche ou la teigne; il savait reconnaître le *neïroun*, la cochenille. Et surtout il avait suspendu au seuil de l'huilerie un crâne de gazelle avec les cornes, ce qui d'ordinaire suffisait à conjurer les maléfices.

Au mois d'avril 1921, Béchir revint chez lui découragé et tint un conseil familial pour essayer de comprendre la raison de ce refus. Après avoir rempli un bol d'huile, chacun y trempa un morceau de pain, goûta longuement la belle liqueur. Certains n'y trouvèrent rien à redire, d'autres hésitaient; personne n'osa suggérer que l'huilerie "avait peut-être le mauvais œil". Un poisson, une figurine de bois précieux furent fixés au-dessus du moulin; une main, les doigts écartés, était gravée sur la muraille; on accrocha au pressoir des cornes d'un mouflon tué à cette intention. La femme de Béchir, Halima, mangea douze œufs de poule entre le coucher du soleil et l'aurore; toute cette nuit-là, elle suspendit à la porte de la maison ses bijoux d'argent et ses vêtements précieux, comme on fait pendant la nuit de l'Achoura, la nuit qui ouvre l'année. Halima prépara même le fantoche de bois, la poupée Gaïma.



Mais c'est à la suite d'une visite à sa mère qui le lui conseilla que Béchir fit venir Badardine qui habitait Sfax et était célèbre pour son goût délié.

Arrivé sur les lieux, Badardine détecta l'odeur du feu de bouses de vache, déplora que le moulin à huile soit si près du foyer, gronda la personne qui fumait une petite pipe de tabac, l'accusant de corrompre la bouche et le nez avec cette herbe puante. Il n'y a donc que les Matmata pour fumer dans une huilerie !

Badardine goûta les olives séchées dans des jarres hautes comme un homme, mangea trois ou quatre de ces olives et approuva du chef, puis il visita la chambre obscure où les olives de l'année macéraient avec le sel. Il en prit une poignée, les goûta : beau fruit, rien à dire. Il goûta alors l'huile de l'année et dit : "elle a le goût de fer", et après avoir passé en revue dans l'huilerie le moulin et le pressoir, il les jugea sains et demanda à ce qu'on vide la fosse où l'huile s'écoulait des scouffins pressés... Il finit par découvrir une plume Sergent Major dans cette fosse et la considéra comme responsable de l'altération du goût de l'huile.

#### • Le commerce extérieur

C'est dès la fin de la République romaine que l'huile commence à faire l'objet d'un commerce actif entre l'Afrique et l'Italie car, après avoir été vendue au peuple par l'État, elle fit l'objet de distributions gratuites, au même titre que le pain du II<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle. C'est à partir de tout le territoire de l'Afrique jusqu'à la Maurétanie Tingitane qu'était acheminée l'huile dont l'Italie avait besoin. Sous la République, s'instaura un commerce libre de négociants romains installés dans les principales villes d'Afrique, qui louaient aux publicains leurs vaisseaux. Mais la régie directe remplaça bientôt le système de la ferme et l'État traita directement avec les armateurs (*navicularii*), dont le nombre alla croissant quand ils furent dotés de nombreux privilèges. Ainsi était assurée l'exportation plus régulière de l'huile africaine. Mais, progressivement, les naviculaires étaient devenus les auxiliaires du préfet de l'Annone : leurs charges et leurs responsabilités devinrent de plus en plus lourdes. La dispersion des ports d'exportation antiques contraste avec la concentration du trafic commercial dans un ou deux grands ports aux époques plus récentes. Mais c'est surtout à Ostie que se concentraient les arrivages de l'huile africaine.

Le commerce extérieur de l'huile, comme les échanges à l'intérieur des provinces romaines d'Afrique, montrent bien l'emprise de l'administration romaine qui, de siècle en siècle, allait aboutir à l'étatisme absolu du Bas-Empire.

Pour le Moyen Âge, El Bekri (XI<sup>e</sup> siècle) écrit que l'huile fabriquée à Sfax est exportée en Égypte, en Sicile et en Europe tandis que celle de Zawila, près de Mahdia, est acheminée en grande quantité vers le Levant.

Mais les récoltes se dégradèrent à partir du XII<sup>e</sup> siècle. Selon Edrisi, dans le port de Chala (Salé), le principal objet était l'importation d'huile échangée avec différentes sortes de comestibles destinés au littoral de l'Espagne. D'ailleurs divers documents d'archives européennes provenant de Barcelone, Majorque, Valence ou Gênes nous apprennent que l'Ifrikiya importait souvent de l'huile. Vers 1284-1285, des Barcelonais expédient de Tunis 600 à 700 jarres d'huile, pour un prix de 3 402 besants ; en 1289, la foule tunisoise, armée de gourdins et de pierres, s'empare des jarres d'huile qui venaient d'être importées par des Génois à Tunis ; en 1312, un traité conclu pour dix ans entre la Couronne de Majorque et le Sultanat de Bougie prévoit l'importation en franchise à Bougie de 2 000 jarres d'huile majorquine par an ; en 1316, un Bougiote achetait de l'huile à Valence ; en 1318, des musulmans libres vivant à Majorque exportaient de l'huile de là vers Tunis. Grâce aux registres de trésorerie, Ch. Dufourcq a montré que quelques Maghrébins vivaient librement dans l'île de Majorque, durant le premier tiers du

<b>Huile d'olive. Bilan provisoire en milliers de tonnes pour 1998/1999</b>							
	Report	Production	Importation	Disponibilités	Consommation	Exportation	Report
	1.11.98						31.10.99
Algérie	2	40	0	41	35	0	6
Maroc	33	65	0	98	55	20	23
Tunisie	9	215	0	224	49	175	0
<b>Huile d'olive. Bilan prévisionnel en milliers de tonnes pour 1999/2000</b>							
	Report	Production	Importation	Disponibilités	Consommation	Exportation	Report
	1.11.99						31.10.00
Algérie	6	25	0	31	29	0	2
Maroc	23	40	0	63	50	10	3
Tunisie	0	200	0	200	65	120	15

Huile d'olive, en haut : bilan provisoire pour 1998/1999 ;  
en bas, bilan prévisionnel pour 1999/2000.

XIV<sup>e</sup> siècle, telle cette dame Zorha, musulmane libre qui fit un emprunt au capitaliste Tahar b'Abd Allah en 1318, pour faire expédier de l'huile à Tunis. Il est manifeste qu'un courant commercial d'huile de l'Europe vers le Maghreb fut constant durant toute cette période. D'ailleurs, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, se poursuivit l'exportation, vers le Maghreb, de l'huile majorquine.

Pourtant certaines données contradictoires apparaissent. Edrisi rapporte qu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'huile de Barca, en Tripolitaine, exportée vers l'Égypte était employée avec succès contre la gale. L'exportation d'huile d'Ifrikiya vers les pays du Machrek, durant les derniers siècles du Moyen Âge a dû perpétuer cette tradition. Il est à noter qu'une partie de l'huile de Tunisie s'expédiait alors vers l'Orient, en Crète, en Égypte notamment : dans le récit d' 'Abd al Basit au XV<sup>e</sup> siècle, on voit un vaisseau vénitien chargeant de l'huile à Djerba pour Alexandrie. Mais ces exportations devaient être relativement faibles car l'État, pour éviter la pénurie, interdisait souvent l'exportation de denrées alimentaires telles que le blé mais sans doute aussi l'huile.

#### *La production actuelle*

La production de l'huile d'olive de l'Afrique du Nord en 1990/1-1995/96 se répartit ainsi : la Tunisie est le 6<sup>e</sup> pays producteur mondial avec 158,3 milliers de tonnes, et le 6<sup>e</sup> pays exportateur avec 113,3 milliers de tonnes. Le Maroc avec 41,5 milliers de tonnes est le 9<sup>e</sup> pays producteur. Il faut ajouter la faible exportation de l'huile d'arganier du Maroc vers les pays européens. L'Algérie avec 20,4 milliers de tonnes est le 10<sup>e</sup> pays producteur mais n'exporte pas d'huile.

Lors de sa 81<sup>e</sup> session, en novembre 1999, le Conseil oléicole international a examiné la situation du marché mondial des huiles d'olives au cours de la campagne 1998/1999, ainsi que les perspectives de la campagne 1999/2000. Selon le numéro 79 de décembre 1999 de la revue *Oliva*, en 1998/1999 les exportations d'huile d'olive pour la Tunisie ont représenté 34 % des exportations

mondiales et 3 % seulement pour le Maroc. En ce qui concerne les offres, la production mondiale de l'huile d'olive a été révisée à la hausse, compte tenu des ajustements apportés aux productions de la Tunisie (8 %) et de la Communauté européenne (75 %). En 1998/1999, il faut souligner la progression importante des exportations tunisiennes. En 1999/2000 est attendue une chute de la production mondiale ; pour la Tunisie, le Maroc et l'Algérie, elle serait de l'ordre de -15 000 tonnes, en raison de la période de sécheresse.

## BIBLIOGRAPHIE

- AKAY Z. et DIZDAROGLU T., Évolution du secteur oléicole en Turquie, *Olivae* 68, octobre 1997, p. 14.
- AKERRAZ A. et LENOIR M., "Les huileries de Volubilis" (avec une contribution de ALAMI A. "Étude mécanique d'un pressoir de Volubilis"). *Bull. Arch. Maroc*, t. XIV, 1981-1982, p. 69-133.
- ALAMI A., "Étude mécanique d'un pressoir de Volubilis", *Bull. d'Arch. Maroc*, t. XIV, 1981-1982, p. 121-131.
- AMOURETTI M.-C., *Le pain et l'huile dans la Grèce antique. De l'araire au moulin*, Les Belles Lettres, Paris, 1986.
- ANDRÉ J., article "pressoir", *Dictionnaire archéologique des techniques*, Paris, 1966, p. 869-870.
- BEL A., "La fabrication de l'huile d'olive à Fès et dans la région", *Bull. de la Soc. de Géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1917, p. 121-137, 7 fig.
- BEN BAAZIZ S., "Les huileries de la haute vallée de l'oued El-Htab", *Africa*, t. IX, 1985, p. 209-215.
- BEN BAAZIZ S., "L'occupation humaine dans la plaine de Rohia et le Sraa Ouertane dans l'Antiquité", *III<sup>e</sup> colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord*, CTHS, 1985, p. 290-299, cartes avec huileries, p. 294 et 296.
- CAMPS-FABRER H., *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*. Alger, Impr. off., 1953.
- CAMPS-FABRER H., "L'olivier et son importance économique dans l'Afrique du Nord antique", Actes de la table ronde : *L'huile d'olive en Méditerranée, Histoire, Anthropologie, économie de l'Antiquité à nos jours*, IRM, Mémoires et Documents, n° 2, Aix-en-Provence, 1983 (1985), p. 53-78.
- DALLET J.-M., *Dictionnaire français-kabyle*, LAPMO, Selaf, Paris, 1985, p. 127.
- DELHEURE J., *Dictionnaire ouargli-français*. Études ethno-linguistiques Maghreb-Sahara, 5. Paris, Selaf, 1987.
- DESPARMET, *Coutumes, institutions, croyances des indigènes de l'Algérie*, trad. en français et annoté par H. PERES et G.-H. BOUSQUET, t. I, L'enfance, le mariage et la famille, Alger, Carbonnel, 1939, 320 p.
- DESPOIS J., *Le Hodna (Algérie)*, Paris, PUF, 1953.
- DINHA A., *Les États de l'Occident musulman aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Office des Publications universitaires, Alger, Enal, 1984.
- DUFFOURCQ Ch.-E., Prix et niveau de vie dans les pays catalans et Maghribins, *Le Moyen Âge*, t. LXXI, 1965, p. 475-520.
- DUFFOURCQ Ch.-E., "L'Espagne catalane et le Maghrib aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles", *Revue d'Histoire et de la Civilisation du Maghreb*, n° 2, 1967, p. 32-53.
- DUHAMEL G. *Le prince Jaffar*, Paris, Mercure de France, 1924.
- EL-BEKRI Abou-Obeïd, *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. de SLANE M.-G., éd. revue et corrigée, Paris, Albin-Maison-Neuve, 1965.
- EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, trad. DOZY R. et GEJE M. J. de, Leiden, Brill, 1968.
- EL-YA'KOUBI, *Les pays*. Trad. Gaston Wiet, Le Caire, 1937.
- ETIENNE R., Maisons et hydraulique dans le quartier nord-est à Volubilis. *Publ. du Serv. des Antiq. du Maroc*, 1954, fasc. 10, p. 25-211.

- FAGNAN E. L'Afrique septentrionale au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère. Description extraite du *Kitab el-Istibcar*, *Rec. des Notes et Mém. de la Soc de Constantine*, p. 1-229.
- DE FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale de France, 1951, t. II, p. 679.
- FRANKEL R., *Wine and oil production in Antiquity in Israel and other Mediterranean countries*, JSOT/ASOR Monographs, 10, Sheffield Academic Press, 1999.
- GALULA R., "Le commerce des huiles d'olive sur la place de Marseille", Actes de la table ronde : *L'huile d'olive en Méditerranée, Histoire, Anthropologie, Économie de l'Antiquité à nos jours*, IRM, Mémoires et Documents, n° 2, Aix-en-Provence, 1983 (1985), p. 125-131.
- GAUDRY M., *La femme chaouia de l'Aurès. Étude de sociologie berbère*, Paris, Geuthner, 1929.
- GAUDRY M., "La fabrication de l'huile dans l'Aurès", *Documents algériens*, 8 août 1949.
- GOICHON A.-M., *La vie féminine au Mzab. Étude de sociologie musulmane*, Paris, Geuthner, 1927.
- GRAFF de la SALLE M., "Contribution à l'étude du folklore tunisien, croyances et coutumes relatives aux meubles et ustensiles de la maison ainsi qu'aux provisions alimentaires", *Revue africaine*, 1946, p. 99-117.
- HANOTEAU A. et LETOURNEUX A., *La Kabylie et les coutumes kabyles*, Paris, Challamel, 1893, t. 2, p. 520-525.
- IBN MANGLI M., *De la chasse. Commerce des grands de ce monde avec les bêtes sauvages des déserts sans onde*. Traité traduit et présenté par VIRE F., 1984, Paris, La Bibliothèque arabe, Sindbad. 310 p.
- IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*. Trad. de Slane, Alger, 1852.
- JOLY A., *L'olivier et l'huile dans le Sud tunisien*, 1896.
- LACOSTE C., *Traduction des légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie recueillis par A. Moulières*, 2 tomes, Paris, Imprimerie nationale, 1965, p. 269, XXXI, Sidi Moussa et le voleur d'huile.
- LACOSTE-DUJARDIN C., "Survivances, décadences et renouveau des productions techniques en montagne algérienne", in DIGEARD, J.-P., *Hommage à Maxime Rodinson*, Paris, 1982.
- LANCEL S., *Saint Augustin*, Paris, Fayard, 1999.
- LAOUST E., *Mots et choses berbères. Notes de linguistique et d'ethnographie. Dialectes du Maroc*, Paris, Challamel, 1920, achevé d'imprimer, Société marocaine d'édition, Rabat, collections Calques, 1983, 531 p., 112 gravures ou croquis, 4 planches hors texte.
- LAOUST-CHANTREAUX G., *Kabylie côté femmes. La vie féminine à Aït Hichem 1937-1939, Notes d'ethnographie*, Édisud, Aix en Provence, 1990.
- LAPORTE J.-P., "La tudicula, machine antique à écraser les olives et les massues de bronze d'Afrique du Nord", *Bull. Arch. du Comité*, nouv. série, 1974-1975, fasc. 10-11, b, p. 235-252.
- LAPORTE J.-P., "Fermes, huileries et pressoirs de Grande Kabylie". *II<sup>e</sup> Colloque sur l'Histoire ancienne et l'Archéologie de l'Afrique du Nord*, CTHS, Grenoble, 1983, p. 127-145.
- LEVEAU Ph., "Une vallée agricole des Néménchas dans l'Antiquité romaine : l'oued Hallail entre Djeurf et Ain Mdila". *B. A. C.*, nouv. sér., X-XI, B, 1974-1975, p. 103-121.
- LEVEAU Ph., "Pressoirs à huile autour de Caesarea de Maurétanie (Cherchel, Algérie). Problèmes d'interprétation historique". *Colloque G. I. S. Histoire des techniques et sources documentaires*, Aix-en-Provence, 1982, p.
- LOUIS A., *Tunisie du Sud. Ksars et villages de crêtes*. Études tunisiennes, Paris, CNRS, 1975, 370 p.
- LOUIS A., "Aux Matmata et dans les Ksars du Sud tunisien, L'olivier et les hommes". *Cahiers des Arts et Traditions populaires*, 1970, p. 41-66.
- LOUIS A., *Les îles Kerkenna (Tunisie). Étude d'ethnographie tunisienne et de géographie humaine*, Tunis, Bascone et Muscat, 1961, t. I, *Les Travaux*, p. 295-296.
- OUAHIDI A., "Nouvelles recherches archéologiques sur les huileries de Volubilis", *Africa romana, Atti del X Convegno di studio Oristano*, 1992, p. 289-299.

- PEYRAS J., "Le fundus Aufidianus, étude d'un grand domaine de la région de Mateur". *Antiquités africaines*, 9, 1975, p. 181-222.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*, XVIII, 317.
- POQUE S., Le langage symbolique dans la prédication d'Augustin d'Hippone, t. I, Paris, *Études augustiniennes*, 1984, p. 157-170.
- PRECHEUR-CANONGE Th., *La vie rurale en Afrique romaine d'après les mosaïques*. Publ. de l'Univ. de Tunis, 1<sup>re</sup> série archéol. épigr., vol. VI. 1982, P. U. F., Paris et Tunis.
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, *Géographie physique, Géographie historique, Chorographie*, Paris, 1884, t. II, *Géographie ancienne*, Paris 1888.
- VALENSI L., *Fellah tunisiens. L'économie rurale et la vie des campagnes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1977.
- WESTERMARCK E., *Survivances païennes dans la civilisation mahométane*, trad. fr. par GODET R., Paris, Payot, 1935.

H. CAMPS-FABRER

### H63. HYÈNE

On doit distinguer l'hyène tachetée de l'hyène striée.

#### L'hyène tachetée (*crocuta crocuta*)

L'hyène tachetée *crocuta crocuta*, de n'importe quel sexe, porte le nom de *tahoûri*, *tihôûriaouîn* dans l'Ahaggar.

#### *Hyena crocuta* dans les restes de faune des sites préhistoriques

L'hyène tachetée présentant la même grande taille que celle des cavernes européennes a été signalée dans le Paléolithique inférieur, près de Rabat, à Palikao, Tit Mellil, Saint-Roch ?, et au Paléolithique moyen : dans l'abri Sintès, la grotte d'Ali Bacha, Kifan bel Ghomari, la grotte des Ours, Khenzira, El-Aliya. Durant l'Ibéromaurisien, elle est présente à Columnata, dans le site d'Aïn Rahmane et la grotte de l'oued Kerma.

Au Néolithique, elle figure dans la faune de la grotte du Grand Rocher, des grottes du djebel Roknia et de Bou Zabaouine.

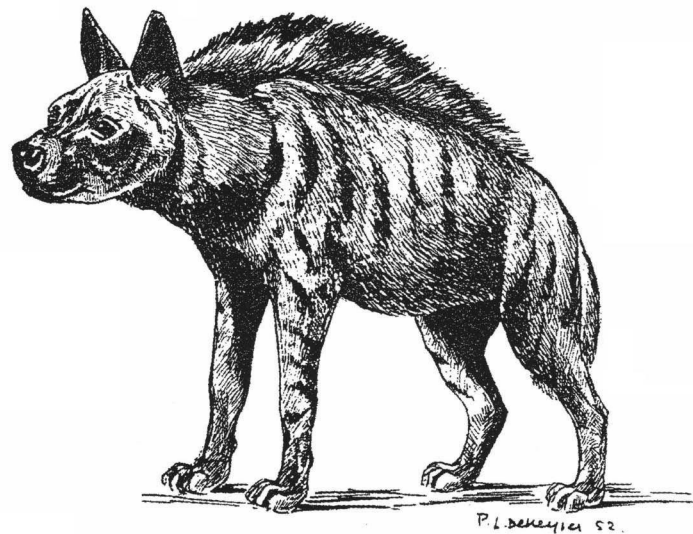
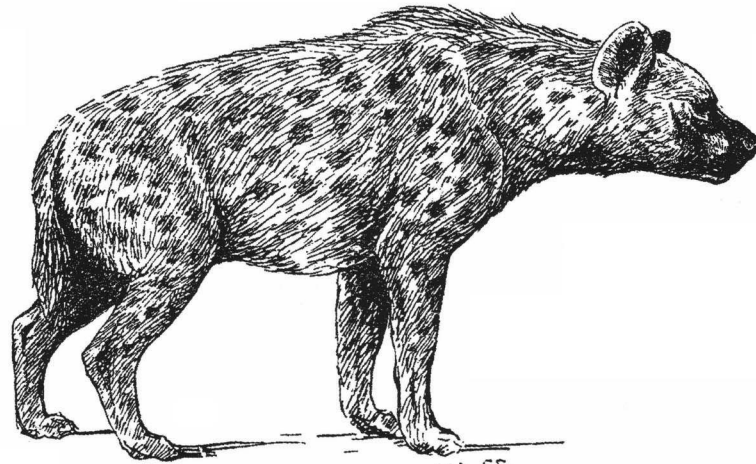
#### *Hyena crocuta* dans l'art rupestre

L'*hyena crocuta* ne semble pas avoir été figurée dans les représentations rupestres : une seule considérée comme douteuse par Lhote se trouve dans la station d'Anou Maqqaren dans le nord-ouest de l'Aïr.

#### Répartition géographique

Elle avait été signalée au Tassili par H. Duveyrier en 1864 et Lavauden, en 1926, précise que *H. crocuta* remontait vers le nord en Ahaggar et au Tassili. Seurat affirme qu'elle habitait autrefois l'Ahaggar, mais qu'elle n'y vivait plus, en 1934.

Selon le père de Foucauld, elle n'existait plus dans l'Ahaggar dès le début du siècle, mais elle se trouvait encore dans l'Adrar de Ifoghas et sur les bords du Niger : on la trouve surtout en Afrique sud-saharienne.



En haut : hyène tachetée (dessin P.-L. Dekeyser).  
En bas : hyène rayée (dessin P.-L. Dekeyser).

#### *Caractères physiques de Hyena crocuta*

L'hyène tachetée est d'assez grande taille. La longueur de la tête et du tronc atteint 130-160 cm et la queue, 30 à 32 cm. La hauteur au garrot est de 67-90 cm et son poids varie de 55 à 85 kg.

L'hyène tachetée peut vivre 25 ans.

A l'extrémité d'un cou long et puissant, la tête est grande et large, le museau convexe, rappelant celui de certains chiens ; ses oreilles sont sensiblement rondes. Le pelage court et hirsute, de couleur jaunâtre ou grisâtre, est ocellé de taches noires. La texture rêche, désagréable au toucher, permet à l'hyène tachetée de se défaire rapidement des impuretés de toutes sortes qui s'y logent quand elle vient de dévorer les viscères de sa victime en y plongeant la tête. La rudesse de la tête, avec son cou massif, vient de la puissance des mâchoires dont les

carnassières sont les plus longues et les plus robustes que l'on puisse trouver chez les carnivores terrestres : elles lui permettent de rompre les os les plus solides. Ses yeux lui assurent une vision excellente, ce qui facilite les déplacements nocturnes. La partie postérieure du corps est tombante, car les pattes de devant sont plus longues que celles de derrière, ce qui leur procure une force indéniabla. La queue est courte et velue.

La gestation dure de 90 à 100 jours et la portée compte un ou deux petits, quelquefois trois. A la naissance, le petit est d'une couleur uniforme, gris foncé ou noir. A cinq mois, le pelage s'éclaircit sur la tête et les épaules et les premières taches apparaissent dans la région cervicale. A un an, les extrémités des pattes conservent encore une teinte sombre, mais à deux ans, lorsque l'animal a atteint son plein développement, les pattes sont entièrement tachetées.

L'hyène tachetée passe ses journées dans des tanières profondes.

De mœurs nocturnes, ces animaux peuvent cependant se rencontrer durant le jour et surtout aux premières heures de la matinée et en fin d'après-midi.

Pour s'abriter, elles se réfugient dans des grottes naturelles ou à défaut dans d'épais fourrés épineux.

L'hyène tachetée se rassemble parfois en bandes de 7 à 8 individus. Cette grégarité ne paraît d'ailleurs pas permanente ; elle peut résulter d'un groupement temporaire autour d'une source de nourriture ou, comme chez les chiens, de mâles poursuivant une femelle.

### L'hyène rayée

Hyène ordinaire *erdel*, *aridal*

*aridal*, pl. *iridalen* ; fém. sing : *taridalt* ; fém. pluriel *tiridalin*

*ifis* dans l'Anti-Atlas, pl. *ifasiun* et pl. *ifisan* dans la région d'Ifni

selon H. Duveyrier : *betfen* désigne *hyena striata*

### *Hyena striata* dans les restes de faune des sites préhistoriques

L'hyène rayée a été identifiée au Paléolithique moyen, dans la grotte des Ours et celle d'Ali Bacha, dans la grotte du Mouflon et à El Guettar.

Durant l'Ibéromaurusien, elle n'est citée à Columnata qu'avec le bénéfice du doute mais figure dans la grotte de Kifan bel Ghomari et celle d'Aïn Rahmane.

Durant le Néolithique, l'hyène est présente dans la grotte du Grand Rocher et celle de Saïda.

Une hyène non spécifiquement déterminée est signalée dans les grottes néolithiques du djebel Roknia et de Bou Zabaouine, de La Guethna, des Hyènes, la grotte de l'oued Kerma, celle du Damous el-Ahmar enfin à Meniet dans le Mouydir.

### *Hyena striata* dans les représentations rupestres

*Hyena striata* ne figure qu'en trois exemplaires dans les stations 1605, 1606, 1607 de l'oued Djerat, le plus typique étant, selon Lhote, le 607, au corps rayé, à la crinière bien implantée sur la ligne dorsale. Le dessin du 1605 a été moins poussé dans les détails, mais les profils du corps et de la tête sont mieux réussis. Le dessin 1606 n'est qu'une imitation ultérieure des deux précédents.

### ***Répartition géographique de l'hyène rayée***

Lavauden précise que *Hyena striata* existait dans le Sud tunisien et à la lisière sud du Sahara. Sa distribution est continue du Maroc au Sénégal ; elle est commune en Afrique berbéro-soudanaise et se trouve dans l'Adrar, le Tagant, l'Aouker.

### ***Caractères physiques de l'hyène rayée***

De taille moyenne, l'hyène rayée a une tête large, un museau arrondi, de grandes oreilles, son garrot est plus élevé que la croupe ; les antérieurs sont plus longs que les postérieurs, d'où le surnom de boiteuse. Son pelage grossier, gris, est rayé de noir. Les jeunes, avec leur pelage de coloration identique à celle des adultes, sont différents des jeunes de l'hyène tachetée.

L'hyène rayée pèse beaucoup moins lourd que l'hyène tachetée (35 kg).

Elle vit isolée ou par couples.

### ***Caractères communs à l'hyène tachetée et à l'hyène rayée***

#### ***Le régime alimentaire de l'hyène***

Le régime alimentaire des hyènes a beaucoup nui à leur réputation. Pourtant, solitaire, craintive, elle aurait peur de son ombre et dans l'Ahaggar, on dit "poltron comme une *tahouri* blanche".

De régime carnivore, l'hyène n'est pas ce nécrophage exclusif si souvent décrit et décrié. Elle se nourrit pour une large part de proies qu'elle capture elle-même : gazelles, gnous, zèbres adultes ou nouveau-nés. N'ayant pour armes que ses puissantes mâchoires, elle dévore souvent ses proies encore vivantes et les charognes qu'elle paraît déceler de très loin ne sont qu'un complément ; ainsi les hyènes sont, de ce fait, utiles et, avec les vautours, peuvent être considérées comme d'excellents agents de voirie rurale. Il est cependant exact qu'elles s'attaquent parfois à de petits bétails domestiques et exceptionnellement à l'homme. Dans ce dernier cas, quelques accidents sont périodiquement signalés : hyènes, "enragées" ?, pénétrant dans un village et s'attaquant de préférence aux enfants et aux vieillards, dormeurs pris sans doute pour des cadavres et cruellement mordus, mais ceci est exceptionnel et d'une façon générale, l'hyène est un animal assez inoffensif pour l'homme.

Les hyènes ne peuvent vivre sans boire et la présence de hyènes rayées dans les régions désertiques ne peut s'expliquer que par les grandes possibilités de déplacement de ces animaux.

#### ***La cruauté de l'hyène, légende ou réalité ?***

De nombreuses légendes africaines, nées des mœurs nocturnes des hyènes, donnent libre cours à l'imagination des conteurs et l'emportent de beaucoup sur la réalité : l'hyène s'approcherait des hommes endormis, les anesthésierait avec son urine et pourrait ainsi les tailler en pièces. Cette légende explique pourquoi les chasseurs la redoutent tant. Considérée comme douée d'une force occulte, on en fait un sujet tabou et méprisable. Ainsi est née toute une imagerie populaire ; l'hyène servirait de monture au démon et c'est pour cette raison qu'elle aurait la croupe basse, le trot lourd et mal assuré ; elle serait un être hermaphrodite, ce qui est totalement faux.



Le ricanement des hyènes, dont les romans d'aventures parlent fréquemment, n'a, de l'avis de tous les voyageurs, été entendu que très rarement.

En dépit de leurs mâchoires impressionnantes et de leur aspect malpropre, ces animaux peuvent facilement s'apprivoiser et sont capables d'un certain attachement.

Selon Jean-Léon l'Africain, les chasseurs, après avoir repéré la grotte où gîte l'hyène, s'y rendent en jouant du tambourin et en chantant. Cette musique lui plaît tellement qu'elle ne s'aperçoit pas de la présence de l'homme qui vient lui attacher les pattes avec une corde solide. Une fois ligotée, l'hyène est tirée hors de sa tanière et les autres chasseurs la tuent ; même si cette assertion de Jean-Léon l'Africain peut être mise en doute, il n'en reste pas moins vrai que l'hyène surprise au gîte subit un certain phénomène d'inhibition.

#### *Vertus spécifiques attachées à l'hyène*

Pour Ibn Mangli, la viande de l'hyène n'est pas licitement consommable, mais, par ailleurs, cet animal est doté de nombreuses vertus spécifiques.

Certaines sont d'ordre prophylactique. Les chiens n'aboient pas après celui qui tient une peau d'hyène. Quel meilleur moyen de se prémunir contre le mauvais œil et l'envoûtement que d'avaler l'œil droit de l'hyène, préalablement macéré dans du vinaigre puis desséché à l'ombre sous le chaton d'une bague ? Ses dents fixées sur le foulard sont bénéfiques contre la perte de mémoire et sa patte antérieure droite, placée sous les pieds de la parturiente, facilite l'accouchement. La langue de l'hyène portée au bout des doigts protège contre la morsure des chiens. Le port de moustaches et cils calcinés d'un vieux mâle évite au mari jaloux que quiconque n'aborde sa femme.

D'autres sont plus directement médicinales : pour guérir de la rage, il suffit d'ingérer des boulettes séchées de moelle d'hyène pétrie avec de la farine d'orge et sans eau. Son fiel mêlé à de l'huile de camomille employé en collyre renforce la vue et fait cesser le larmolement chronique. Sa fiente calcinée mêlée à de l'huile de myrte donne un bon onguent épilatoire. Son sang améliore la vue.

D'autres enfin sont utilitaires. Pour voir se multiplier les pigeons, il suffit de déposer une tête d'hyène dans un colombier.

#### *L'hyène dans les contes berbères*

Cet animal apparaît quelquefois dans les contes berbères. Un conte de Grande Kabylie : *le lion, le chacal, le mulet et l'assemblée des animaux*, relate que toutes les bêtes sauvages réunies souhaitant manger le mulet s'interrogent entre eux sur l'identité de leur père ; tous répondent, y compris l'hyène, en citant le nom de l'espèce, sauf le mulet qui répond que son oncle maternel est le cheval.

L'hyène est aussi associée au lion et au chacal dans un conte des Ouadhias. Le chacal et l'hyène rabattaient le gibier, le lion l'attendait, le tuait, mangeait les meilleurs morceaux, ne laissant que les restes aux deux autres, jusqu'à ce que l'hyène, après qu'ils eurent tué un mouton, une brebis et un agneau, ait exigé le partage. Cette dernière attribua le mouton au lion, la brebis à elle-même et l'agneau au chacal. Le lion la frappa et ses griffes s'enfoncèrent dans son foie ; c'en était fait de sa vie. Il dit donc au chacal de faire lui-même le partage. Ce dernier répondit en accordant au roi des animaux l'agneau pour déjeuner, le mouton pour dîner et la brebis pour son souper. — Qui t'a donné tant de sagesse, demanda le lion au chacal ? — Tes griffes, répondit-il en se plantant dans le foie de l'hyène.

BIBLIOGRAPHIE

- BUFFON et LACEPEDE, *Histoire naturelle extraite de Quadrupèdes, Oiseaux, Serpents, Poissons et Cétacés*, Paris, Alfred Mame et fils, 1870, p. 91-96.
- CORTADE Frère J.-M., *Lexique français-touareg. Dialecte de l'Ahaggar*. Trav. du CRAPE, Paris, AMG, 1967.
- DEKEYZER P.-L., *Les mammifères de l'Afrique noire française*, IFAN, Initiations africaines, I, Dakar, 1955, p. 274-275.
- FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie nationale de France, 1951.
- IBN MANGLI, *De la chasse. Commerce des grands de ce monde avec les bêtes sauvages des déserts sans onde*, trad. F. Viré, Paris, La Bibliothèque arabe, Sindbad, 1984.
- JEAN-LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique*, nouvelle édition traduite de l'italien par A. EPAULARD, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1956, p. 563.
- LACOSTE C., *Traduction des légendes et contes merveilleux de la Grande kabylie recueillis par Auguste Moulières*, Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes, Paris, Gueuthner, 1965, 2 tomes.
- LA FAUNE, t. II, *L'Afrique*, Grange Batelière, Paris, 1971.
- LHOTE H., *La chasse chez les Touaregs*, Paris, Amiot Dumont, 1951.
- LHOTE H., *A la découverte des fresques du Tassili*, Paris, Arthaud, 1958.
- LHOTE H., *Les gravures du Sud-Oranais*, Mém. XVI du CRAPE, Paris, AMG, 1970.
- LHOTE H., *Les gravures du nord-ouest de l'Aïr*, Paris, AMG, 1972.
- CHAMPAULT D., Une oasis du Sahara nord-occidental, Tabelbala, Paris, CNRS, 1969.
- MONTEIL V., *Contribution à l'étude de la faune du Sahara occidental*, Institut des hautes études marocaines, IX, Paris, Larose, 1951.
- VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique, t. I, Maghreb*, Publ. de l'Institut des hautes études de Tunis, vol. IV, 1955, p. 384-385.
- ZELLAL B., *Le roman de Chacal, Kabylie Iwadhiyen (Ouadhias)*, Fichier de Documentation berbère, n° 81, Fort-National, 1964, p. 102, Le lion le chacal et l'hyène.

H. CAMPS-FABRER

H64. HYPOGÉE (voir B73. Biban, H25. Haouanet)

## H

### TABLE DES MATIÈRES

Les chiffres romains sont ceux des fascicules, les chiffres arabes indiquent les pages.

#### Fascicule XXI

- H1 Habitation (voir A264, Architecture, A322, Aurès, D 1, Dadès)
- H2 Habitude (grammaire) (S. Chaker) 3264-3265
- H3 Habous (H. Bleuchot) 3265-3272
- H4 Haches polies (G. Souville) 3272-3275
- H5 Hachereau (C. Agabi) 3275-3278
- H6 Hadiddou (Ayt) (M. Peyron, G. Camps) 3278-3289
- H7 Hadj Ahmed (P. Pandolfi) 3289-3294
- H8 Hadj-Hajj (H. Camps-Fabrer) 3294-3299
- H9 Hadjar en-Nesr (El Briga) 3299-3300
- H10 Hadjarien (G. Aumassip) 3300-3304

#### Fascicule XXII

- H11 Hadrumetum (P. Troussset) 3307-3319
- H12 Haf (R. Fery) 3319-3320
- H13 Hafsides (E.B. et A. Dhina) 3320-3326
- H14 Haha (G. Camps) 3326-3328
- H15 Haliardi (J. Desanges) 3328-3329
- H16 Hallebarde (R. Chenorkian) 3329-3334
- H17 Hammadides (L. Golvin) 3334-3345
- H18 Hammam Bou Hanifia-Aquæ Sirenses (Kh. Mansouri) 3345-3349
- H19 Hammam Guergour (G. Camps) 3350-3352
- H20 Hammam Meskoutine-Aquæ Thibilitanae (M. Côte et E.B.) 3352-3353
- H21 Hammam ez-Zouakra (G. Camps) 3354-3355
- H22 Hammamet (G. Camps) 3355-3356
- H23 Hannibal (S. Lancel) 3356-3360
- H24 Haos (G. Camps) 3360-3361

- H25 Haouanet (G. Camps, M. Longerstay) 3361-3387
- H26 Haouz (A. Rodrigue) 3388-3392
- H27 Harakta (M. Côte) 3392-3394
- H28 Harka (M. Peyron) 3395-3397
- H29 Harkis (N. Boulaïs) 3397-3401
- H30 Harmiae (J. Desanges) 3401
- H31 Harmonie phonétique (S. Chaker) 3401-3403
- H32 Harouri el (M. Ghaki) 3403-3409
- H33 Harqus (d'après J. Herber) 3409-3414
- H34 Hartani/Haratin (M. Gast) 3414-3420
- H35 Hassi Mouillah (G. Trécolle) 3421-3425
- H36 Hawara (voir Howara)
- H37 Helix (H. Camps-Fabrer) 3426-3428
- H38 Hémotypologie (G. Bœtsch) 3428-3435
- H39 Henchir (G. et H. Camps) 3435-3437
- H40 Henné (M. Gast) 3437-3440
- H41 Hergla (P. Troussset, M. Bonifay) 3440-3445
- H42 Hérisson (H. Camps-Fabrer, M. Peyron) 3445-3451
- H43 Herpeditani (J. Desanges) 3451-3452
- H44 Hesperii (J. Desanges) 3452-3453
- H45 Hétéroclisie (S. Chaker) 3454-3455
- H46 Hiarbas (G. Camps) 3455-3456
- H47 Hiatus (S. Chaker) 3456-3458
- H48 Hibou (M. Peyron) 3458-3459
- H49 Hijaba (A. Dhina) 346

#### Fascicule XXIII

- H50 Hiempsal/Iemsal (G. Camps) 3463-3464
- H51 Hilaliens (E.B.) 3465-3468
- H52 Hin Tata (M.-J. Viguera Molins) 3469-3470

3560 / *Table des matières*

H53 Himyar/Himyarites (C. Robin)	H59 Hotte (H. Camps-Fabrer) 3508
3471-3474	H60 Houe (H. Camps-Fabrer) 3509-
H54 HLA (Système) (G. Boetsch et	3512
M. Gibert) 3474-3479	H61 Howara (M. Gast) 3513-3521
H55 Hodna (C. Agabi) 3479-3485	H62 Huile (H. Camps-Fabrer) 3521-
H56 Honain (d'après G. Marçais)	3553
3486-3489	H63 Hyène (H. Camps-Fabrer) 3553-
H57 Honneur (M.-L. Gelard et H.	3558
Claudot-Hawad) 3489-3503	H64 Hypogée (voir Biban, Haouanet)
H58 Hospitalité (H. Camps-Fabrer)	3558
3503-3508	

## H

### TABLE DES AUTEURS

Les chiffres qui suivent le nom des auteurs donnent le numéro des notices.

#### A

Agabi C., 5, 55  
Aumassip G., 10

#### B

Bleuchot H., 3  
Boetsch G., 38, 54  
Boulhaïs N., 29  
Camps G., 14, 19, 21, 22, 24, 25, 39, 46, 50  
Camps-Fabrer H., 8, 37, 39, 42, 58, 59, 60, 63  
Chaker S., 2, 31, 45, 57  
Chenorkian R., 16  
Claudot-Hawad H., 57  
Côte M., 20, 27

#### D

Dhina A., 49  
Desanges J., 15, 30, 43, 44

#### E

E.B., 6, 9, 13, 23, 51  
El Briga, 9

#### F

Fery R., 12

#### G

Gast M., 34, 40, 61  
Gelard M.-L., 57  
Ghaki M., 32  
Gibert M., 54

Golvin L., 17

#### H

Herber J., 33

#### L

Lancel S., 23  
Longerstay M., 25

#### M

Mansouri Kh., 18  
Marçais G., 56

#### P

Pandolfi P.,  
Peyron M., 6, 28, 42

#### R

Robin C., 53  
Rodrigue A., 26

#### S

Souville G., 4

#### T

Trécolle G., 35  
Trousset P., 11

#### V

Viguera-Molins, 52

## H

### MOTS CLÉS

Les chiffres qui suivent chaque mot clé donnent le numéro des notices.

#### A

Agriculture : 26, 55, 60, 62  
Anthropologie : 34, 38, 54  
Armes : 4, 5  
Art rupestre : 16, 25

#### D

Droit : 3, 49

#### E

Ethnologie : 1, 8, 24

#### F

Faune : 37, 42, 48, 63

#### H

Habous : 3  
Harqus : 33  
Histoire ancienne : 11, 17, 18, 19, 20,  
21, 23, 44  
Histoire médiévale : 9, 13, 17, 22, 51,  
53

#### I

Instruments : 59, 60

#### L

Linguistique : 2, 31, 45, 57  
Littérature orale : 42, 48

#### P

Préhistoire : 4, 5, 10, 26, 35, 37

#### R

Religion : 3, 8, 24  
Régions : 16, 25, 26, 55, 56

#### S

Sépultures : 5, 25, 27

#### T

Toponymie : 39  
Touareg : 7, 34  
Tribus anciennes : 15, 36, 43, 44  
Tribus actuelles : 6, 14, 27, 43, 44

### Note sur les notices à initiale “I” (/i/)

Comme l’on sait, de très nombreux mots berbères (des noms communs comme des noms propres) peuvent commencer par un /i/ puisque cette voyelle est la marque initiale régulière du pluriel des noms : ainsi, d’innombrables noms de tribus ou de groupements commencent par un “i” (Igdaalen, Isaffen, Igawa-wen, Iflisen, Iwellemmeden...) ; on peut aussi rencontrer cette voyelle au singulier, pour des nominaux très fréquents, notamment en toponymie (*ifri*, “grotte”, *ighzer*, “ravin”, *ighrem*, “citadelle”, etc.). On peut être tenté de ne pas tenir compte de cette voyelle initiale afin de ne pas alourdir la liste des notices en “i”. Un problème identique s’est déjà posé et se posera encore dans l’organisation de l’*Encyclopédie berbère* pour d’autres séquences initiales particulièrement fréquentes en berbère : *a-*, *ayt-*, *ta-*, *ti-*...

Dans tous les cas, l’*Encyclopédie berbère*, qui entend rester un outil de consultation aisée, immédiatement accessible même au lecteur non-spécialiste des langues de l’Afrique du Nord, maintient la forme courante des mots, telle qu’elle est le plus généralement usitée dans la littérature scientifique de langue française ; les notices apparaissent donc sous leur forme usuelle, à la place attendue selon l’ordre alphabétique français.

Il en ira de même pour les noms d’origine latine dont le “I” initial est traité en “J” en français (Iuba/Juba, Iugurtha/Jugurtha...) : c’est la forme française courante qui sera toujours retenue et les notices concernées seront donc traitées sous “J”.

S. CHAKER

### 11. IABDAS (voir I4. Iaudas)

### 12. IANGAUKANI ou ANAGAUKANI

Les Iangaukani (Anagaukani *X*) ne sont mentionnés que par Ptolémée (IV, 1, 5, éd. C. Müller, p. 586), qui les situe apparemment à l’est des Ouoloubiliani\*. Il a été question peu auparavant de Kauni\*, à l’est, semble-t-il, des Salinsae\* (riverains du fleuve Salat, le Bou Regreg?). Or ces Kauni sont nommés par *X*, manuscrit d’une importance toute particulière dans la tradition du texte de la *Géographie*, Kaukani. Il faut observer d’autre part, à propos de la forme Iangaukani de l’ethnonyme, que \**ng* est noté, dans les manuscrits qui la proposent, *nu* + *gamma*, une graphie inusuelle en grec. On attendrait un double *gamma*, le premier *gamma* notant la nasale devenue gutturale devant une occlusive gutturale. La notation par un *nu* de cette nasale ne se rencontre que dans certaines inscriptions archaïques (cf. M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1947, p. 125). La leçon du manuscrit *X* : Anagaukani (pour \*Anakaukani?) paraît dès lors préférable.

Y a-t-il un rapport entre les Kauni/Kaukani et les Anagaukani ? M. Euzennat et R. Rebuffat sont tous deux enclins à les identifier. Le premier les situe entre les Salinsae et les Ouoloubiliani ; le second au sud d’une ligne Sala-Volubilis. Ch. Hamdoune écarte cette identification pour rapprocher le nom des Iangaukani de celui de l’oued Inaouène, qui se jette dans le Sebou au nord-est de Volubilis. Si l’on adopte, comme nous le préconisons, la leçon Anagaukani, le rapprochement demeure possible, mais sans s’imposer.

# BIBLIOGRAPHIE

EUZENAT M., "Les Zegrenses", *Mélanges d'histoire ancienne offerts à William Seston*, Paris, 1974, p. 175-186 (178).

HAMDOUNE Ch., "Ptolémée et la localisation des tribus de la Tingitane", *MEFRA*, CV, 1993, p. 241-289 (275).

REBUFFAT R., "Les Baniures. Un nouveau document sur la géographie ancienne de la Maurétanie tingitane", *Littérature gréco-romaine et géographie historique. Mélanges offerts à Roger Dion*, Paris, 1974 (= *Caesardunum*, IX bis), p. 451-463 (461).

J. DESANGES

## I3. IARBAS (voir Hiarbas)

## I4. IASUCTHAN (Marcus Porcius)

Ce centurion était connu depuis 1876 à Lambèse ("*iasuctan*") où, à l'occasion de sa mutation à la XX Valeria Victrix et donc de son prochain départ pour Deva (Chester en Angleterre), il acquittait un vœu au *dii mauri* pour le salut de Sévère Alexandre. C'est en 1970 qu'une inscription de Gholia (Bu Njem) a révélé qu'il était précédemment responsable de la vexillation locale de la III Augusta Pia Vindex. Dans les derniers mois de l'année 221, il a fait restaurer une des portes du camp romain. Sa dédicace est datée de 222, et peu de temps après est arrivée la nouvelle de l'assassinat d'Elagabal, le 11 mars 222.

Après avoir rendu hommage à l'Empereur régnant, à son coprince Alexandre, et au *vice praeses* de Numidie, Flavius Sossianus, il a entrepris de narrer la reconstruction d'une porte du camp en un poème de 27 vers, acrostiche sur son propre nom. Les quelques indications précises sur le travail accompli n'y sont choisies que pour exalter l'énergie (*uirtus*), le zèle, les qualités morales et le loyalisme de la troupe, en un style de *res gestae* martelé sans crainte des répétitions. Des réminiscences virgiliennes montrent que l'éducation de l'auteur n'a pas été négligée, comme son ambition de rivaliser avec un de ses prédécesseurs en écrivant en vers (ce qui n'empêche qu'il ne nous révèle quelques mots ou expressions d'un latin technique ou familier) : mais, est-ce un trait d'africanité, comme le pensait saint Augustin (*De doctrina christiana* IV, 4), il est insensible aux brèves et aux longues, utilisant ainsi un type de métrique dont nous citons d'autres exemples ; et il enchâsse aussi dans le vers des précisions hors mètre qui lui semblent indispensables. L'entreprise et son résultat nous révèlent une forte personnalité. Ce Libyque de nom et de religion étale sa fierté d'appartenir à sa légion, et son patriotisme romain ; il place tout naturellement le travail accompli dans le cadre d'une œuvre continue, dont l'éternité est pour lui évidente. Il nous aura donc laissé, outre un reportage, écrit à sa manière, sur l'armée romaine de la frontière du désert, un texte qui mérite sa place dans l'histoire de l'évolution de la poésie latine, et aussi dans l'histoire de la romanisation. Et puis, un témoignage sur lui-même : on ne peut être ni plus libyque, ni plus romain.

# BIBLIOGRAPHIE

LAMBÈSE, *Rev. arch.* 1876, p. 128 et Dessau, *ILS* 9293.

BU NJEM, *Encyclopédie berbère*, s.v. ; Rebuffat, Le centurion M. Porcius Iasucthan à Bu Njem, *Libya Antiqua*, N.S. 5, 1995, p. 79-123.

R. REBUFFAT



## 15. IAUDAS (Iabdas)

Chef maure de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle qui tint longtemps en échec les Byzantins dans l'Aurès.

Son nom est orthographié *Iabdas* sur certains manuscrits de la *Guerre vandale* de Procope, mais la leçon *Iaudas*, seule retenue par le poète africain Corippus (*Johannide*, II, 302 ; VII, 277 ; VIII, 126), qui se livre à l'occasion à son propos à un jeu de mots (II, 140 : *Iam audax*... avant la mention du *dux* de l'*Aurasitana manus*), semble préférable. Le personnage apparaît dans nos sources dans les années 533-535, au moment de la reconquête byzantine. Il est alors, selon Procope, le chef des Maures de l'*Aurasion*, un massif dont l'historien grec donne malheureusement selon les moments deux définitions différentes : l'une restreinte (son pourtour équivaldrait à trois jours de marche, soit moins de 120 km), l'autre large, équivalente à celle de l'Aurès actuel. P. Morizot (cf. *E.B. A.* 322) ne retient que la première et estime que *Iaudas* n'était que le chef de l'Aurès oriental. Nous pensons plutôt, au regard de l'activité manifestée par *Iaudas* dans les années 530-540, qu'il dominait tout le massif aurasien actuel, et même une bonne partie de ses marges : Procope lui attribue en effet explicitement *le pays situé à l'ouest de l'Aurasion, vaste et prospère* (*Guerre vandale* II, 13, 27) et il signale qu'en 539 il contrôlait la région de Timgad ; et Corippe indique qu'en 546 des Maures de l'*Arzugis* (théoriquement la région des Chotts du Sud tunisien, mais ici plutôt au sens large la bordure saharienne de l'Afrique romaine) et de Vadis (actuelle Badès) le suivaient. Les limites de son "royaume" demeurèrent cependant toujours instables, d'abord par suite de sa rivalité avec d'autres chefs également insurgés contre les Vandales au début du VI<sup>e</sup> siècle, et plus tard à cause de ses guerres répétées avec les Byzantins.

S'il était selon Procope "de tous les Maures le plus beau et le plus vaillant" (*Guerre vandale*, II, 15, 13), *Iaudas* fut en effet probablement aussi parmi ceux-ci l'adversaire le plus constant de l'Empire. Aux premiers temps de la reconquête romaine, en 533-34, il profita de la déroute vandale pour piller les campagnes de Numidie, emmenant 30 000 guerriers jusque dans la région de Tigisis. La défaite des Maures de Byzacène, insurgés contre le nouveau pouvoir en 534 et 535, le plaça en première ligne face à l'Empire. Il fit front, accueillant d'abord les survivants de l'insurrection, comme Cusina, puis résistant à l'avancée de Solomon dans l'Aurès lors d'une première campagne qui s'acheva par un échec complet des Byzantins. Loin de s'enfermer dans ses montagnes, il s'engagea ensuite, en 536-37, aux côtés de Stotzas, chef d'une importante mutinerie de l'armée romaine, et se réconcilia avec un de ses vieux rivaux, Ortaïas, qui commandait des tribus situées à l'ouest de l'Aurès. Cette période marqua l'apogée de sa puissance. Les revers commencèrent ensuite, en 539, avec une seconde campagne de Solomon au cœur de l'Aurès, cette fois décisive : traqué, *Iaudas* perdit son trésor, ses femmes (ou ses concubines), et, blessé, il fut finalement contraint de s'enfuir en Maurétanie, peut-être auprès de son vieil allié Mastinas. La grande révolte des tribus de Tripolitaine et de Byzacène, cinq ans plus tard, lui permit cependant de réussir un spectaculaire rétablissement. Maître à nouveau de l'Aurès, il rejoignit les insurgés, participa avec eux dans l'hiver 545-546 aux négociations avec un autre dissident byzantin, l'usurpateur Gontharis (*Guntarith*), puis à la guerre menée contre le nouveau général envoyé par Justinien, Jean Troglita. La victoire de ce dernier à la fin de l'été 546 mit fin à cette brillante période. Vaincu, *Iaudas* ne fut pas cette fois contraint à la fuite, mais il dut accepter la tutelle des Byzantins et suivre même leur armée lorsqu'en 548 elle eut à combattre une nouvelle attaque des tribus de Tripolitaine. La manière dont Corippe le désigne alors (VII, 277 : *famulatus Iaudas* ; VIII, 126 : *acies famulantis Iaudae*), en distinguant son attitude de celle du fidèle

*allié* Cusina, montre bien cependant que son ralliement manquait de spontanéité. Procope ne s'y trompa pas, en concluant, dans un bilan des guerres de ces années, que les deux grands vaincus en étaient Antalas et Iaudas, contraints de suivre Jean comme des "esclaves" (*Guerre des Goths* IV, 17, 21). Nous ignorons, faute de sources, quel statut lui fut exactement accordé ensuite.

S'il s'opposa ainsi avec une obstination remarquable au rétablissement de l'Empire en Afrique, Iaudas ne semble pourtant pas avoir incarné un mouvement purement berbère, qui aurait exprimé un rejet absolu de la romanité. Certes, en dehors d'un bref passage de Procope qui signale qu'il était le gendre du Maure Mephanias et le beau-frère du chef Massônas, nous ignorons tout de son milieu familial, social ou culturel. Son nom semble maure, mais n'est pas du type le plus courant (cf. cependant *AE* 1976, 729 : *Iubdau[s]*). En le rapprochant du nom Iudas, et en reprenant un passage célèbre de Ibn Khaldoun sur l'origine prétendument juive des Berbères de la Kahina, maîtres de l'Aurès au VII<sup>e</sup> siècle, C. Courtois (*les Vandales et l'Afrique*, p. 341) s'était demandé si Iaudas n'était pas juif. L'hypothèse, fragile, paraît aujourd'hui ruinée par les travaux de M. Talbi sur la Kahina qui ont complètement modifié notre compréhension du texte de Ibn Khaldoun (cf. *Cahiers de Tunisie*, XX, 1971, p. 19-52). Son pouvoir sur l'Aurès, établi déjà plusieurs années avant l'arrivée des Byzantins, ferait plutôt de Iaudas l'héritier de Masties, probablement le premier chef de l'Aurès indépendant après l'insurrection du massif contre les Vandales (située vers 484 par Procope), et qui nous est connu par la célèbre inscription d'Arris (*AE* 1945, 97). Selon ce texte, daté vraisemblablement de la fin du V<sup>e</sup> siècle, Masties, chrétien, lié à la fois aux Romains et aux Maures, fut successivement *dux* (chef de tribu), puis *imperator*, et il bénéficia toute sa vie de l'appui de Dieu. Certes, aucun document ne nous renseigne sur la religion de Iaudas, et ses rapports avec Masties sont inconnus. Mais il ne fait pas de doute que son "royaume", comme celui de Masties, incluait dans les années 530 d'importantes communautés chrétiennes et des populations romanisées : les nombreuses découvertes archéologiques des trente dernières années l'ont suffisamment prouvé, avec des constructions ou des objets d'époque parfois très tardive. Le comportement des paysans des plaines du nord de l'Aurès, qui utilisèrent en 539 au service de sa cause le réseau d'irrigation local pour freiner l'avance des Byzantins, témoigne également du soutien qu'il obtint de certaines communautés de la Numidie romaine, et ses négociations avec les dissidents byzantins Stotzas puis Guntarith révèlent, de manière générale, son absence de préjugés antiromains. Son combat contre l'Empire fut donc, semble-t-il, essentiellement politique : ce qu'il refusa, ce fut le rétablissement d'un pouvoir perçu désormais comme étranger, qui remettait en cause une indépendance acquise depuis un demi-siècle.

Il faut, dans ces conditions, interpréter son action non simplement comme l'expression anachronique d'une renaissance "nationale" berbère, mais plutôt comme un essai de constitution d'un royaume berbéro-romain, comparable à ceux qu'esquissèrent en Maurétanie au début du VI<sup>e</sup> siècle Masuna, *rex gent (ium) Maurorum et Romanorum*, et au VII<sup>e</sup> siècle Kusayla. Comme eux, comme aussi Antalas son allié en Byzacène, Iaudas est une des grandes figures de ce mouvement dont l'aboutissement aurait pu finalement se révéler assez semblable à ce qui se construisait sur les rives nord de la Méditerranée à la même époque, mais qui ici fut brisé successivement par la reconquête byzantine puis par la conquête arabe.

#### BIBLIOGRAPHIE

CORIPPE, *Johannide* (éd. Diggle et Goodyear, Cambridge, 1970).

- PROCOPE, *Guerre vandale* (éd. J. Haury, trad. D. Roques, Paris, 1990) ; *Guerre gothique* (éd. J. Haury, trad. anglaise H. B. Dewing, Loeb) ; *De Aedificiis* (éd. J. Haury, trad. H. B. Dewing, Loeb).
- DIEHL Ch., *L'Afrique byzantine*, Paris, 1896.
- COURTOIS C., *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955.
- DESANGES J., "Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine", *Byzantion*, 33, 1963, p. 41-69.
- JANON M., "L'Aurès au VI<sup>e</sup> siècle. Note sur le récit de Procope", *Antiquités africaines*, t. 15, 1980, p. 345-351.
- PRINGLE D., *The Defence of Byzantine Africa, from Justinian to the Arab Conquest* (BAR, int. Series 99, 1-2), Oxford, 1981.
- CAMPS G., "Rex gentium Maurorum et Romanorum", *Antiquités africaines*, t. 20, 1984, p. 183-218.
- MORIZOT P., "Pour une nouvelle lecture de l'élogium de Masties", *Antiquités africaines*, t. 25, 1989, p. 263-284.
- MORIZOT P., "Recherches sur les campagnes de Solomon en Numidie méridionale", *CRAI*, 1993, p. 83-106.
- MODERAN Y., *Les Maures et l'Afrique romaine, IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle*, à paraître dans la BEFAR.

Y. MODERAN

## 16. IBADITES

### Entre Sunnites et Chiïtes

Les Ibadites sont, de nos jours, les derniers Kharedjites ; ils constituent l'aile modérée de la secte née de la "séparation" de certains partisans d'Ali qui, désigné comme le quatrième calife, se heurta à l'opposition du riche et puissant



Ghardaïa, le souvenir de la dynastie rostémide s'est conservée chez les Mzabites d'aujourd'hui. Le grand hôtel de Ghardaïa porte leur nom (photo G. Camps).



A Ghardaïa, plus ouverte aux étrangers que les autres villes du Mzab, le puritanisme n'est pas mort : panneau invitant les touristes à porter des vêtements décents (photo G. Camps).

gouverneur de Syrie, Moawia, et se vit contraint d'accepter un arbitrage après la longue bataille de Ciffin, une semaine de lutte indécise. Or 'Ali avait été régulièrement élu et devait seul régner sur le monde musulman ; en acceptant un tel arbitrage, il allait à l'encontre du droit et livrait la parole de Dieu au jugement des hommes. Dès ce moment crucial, quatre mille combattants abandonnent la cause du gendre du Prophète et se "séparent" des musulmans restés fidèles. Bientôt ces Kharedjites entrent en lutte ouverte aussi bien contre les partisans d'Ali que contre ceux de Moawia. 'Ali écrase les séparatistes au combat de Nehraouân. Un des survivants, Abderrahman ben el-Moldjem, vengea ses partisans en assassinant 'Ali à la porte de la mosquée de Koufa (661).

Le schisme kharedjite se répandit rapidement vers le sud et vers l'ouest. Une lutte sanglante et sans merci s'engagea, pour plus d'un siècle, entre Sunnites (musulmans orthodoxes) et les "séparés" (Kharedjites).

On ne sait pas grand chose du fondateur de la secte, Abdallah ben Ibad, sinon qu'il organisa des expéditions conquérantes dans le sud de l'Arabie qui s'était plusieurs fois rebellé contre les Omayyades, et qu'il participa peut-être au premier soulèvement de l'Oman. En 747 Abdallah ben Yahia reçoit la soumission de l'Hadramaout, la même année la ville de Sanaa est gagnée au kharedjisme. Le sud de l'Arabie devient un bastion de la secte qui s'étendit, un peu plus tard, aux côtes de l'Afrique orientale et à Zanzibar. Mais c'est vers le Maghreb que les différentes sectes issues du kharédjisme primitif s'étendirent avec le plus de force et de durée.

### La doctrine ibadite

Les ibadites (*Ibadiya*) forment dans l'Islam un groupe particulier, minoritaire par rapport aux Sunnites et aux Chiïtes. Ils possèdent leur propre dogme et des

préceptes théologiques qui ne diffèrent de ceux des Sunnites que sur certains points. Comme les Sunnites, ils reconnaissent, comme sources uniques de la religion, le Coran et les Hadiths.

Les doctrines politiques sont d'une grande simplicité, elles reposent sur l'affirmation que tous les hommes sont égaux et que le calife n'échappe pas à cette donnée, aussi peut-il être renversé, voire être mis à mort s'il contrevient aux commandements de Dieu. Mais, juste retour des choses, n'importe quel musulman peut devenir calife. Il n'est pas nécessaire d'appartenir, comme Mahomet, à la tribu des Koraïchites. Tout croyant dont la piété et l'esprit de justice sont reconnus peut devenir calife... même s'il est un esclave noir ! D'ailleurs les Ibadites, comme les autres Kharedjites, ne pensent pas qu'un calife soit toujours nécessaire à la tête de leur communauté.

Les Ibadites sont considérés comme formant une secte modérée qui s'oppose au fanatisme des çofrites endoctrinés par Abdallah ben çaffâr ; ceux-ci, d'un fanatisme exacerbé, ont laissé dans tous les pays où ils sévirent un souvenir des plus tragiques.

Pour l'Ibadite, le Coran, parole incréée d'Allah, contient toutes les réponses aux questions relatives à la société et à la collectivité islamiques ; ainsi, tout conflit doit trouver sa solution dans la consultation du texte sacré qui doit être interprété à la lettre. Toute innovation est mauvaise en soi et constitue une hérésie qu'il importe d'extirper par tous les moyens.

La doctrine ibadite repose, dans le domaine social, sur des principes égalitaires qui contribuèrent à la renommée "démocratique" de la secte. La rigueur morale s'applique à l'ensemble de la société : il y a entre tous les musulmans des devoirs de solidarité ; celui qui pense échapper aux rigueurs de la loi religieuse est, dès ce monde, isolé, traité en ennemi et, comme tel, privé de ses droits. Il y a, dans cette attitude, comme un lointain souvenir de l'excommunication. Les récompenses et les peines dans l'autre monde sont éternelles, comme le Paradis et l'Enfer. De



Cimetière de Beni Isgen. Dépôt de poteries dans l'axe de la tombe (photo G. Camps).

nombreux interdits s'imposent au fidèle qui doit s'abstenir de vin et autre boisson alcoolique, ne pas fumer, ni rester célibataire. La musique, la danse et les jeux, de même que le luxe vestimentaire, sont bannis de la société ibadite.

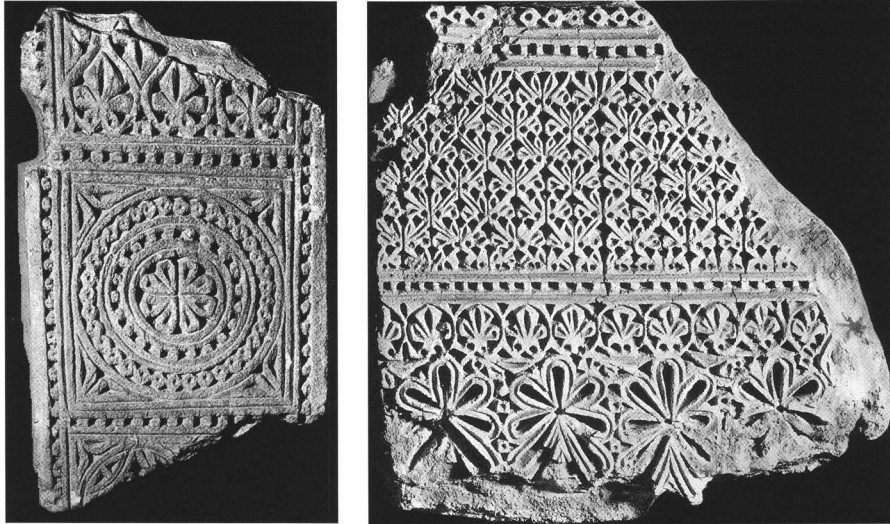
### L'expansion ibadite

Les Kharedjites, qui s'étaient multipliés en Arabie méridionale, ne tardèrent pas à répandre leur doctrine vers la région occidentale du Dar el-Islam. Elle se développa rapidement en Égypte et en Cyrénaïque, mais trouva, au Maghreb surtout, une terre d'élection particulièrement favorable où elle devint pratiquement la doctrine nationale des Berbères et servit de prétexte à leur lutte contre la tyrannie des gouverneurs arabes. Dès le début du VIII<sup>e</sup> siècle, le kharedjisme, sous ses formes ibadite et çofrite, pénétra dans les tribus de Tripolitaine et d'Ifriqiya sous la conduite des premiers imams, Abou l'Khattab et Abou ben Hatim. Plus à l'ouest, et jusqu'au Maghreb el-Aqsa, se multiplièrent des principautés ibadites. Suivant une hypothèse hardie de E.-F. Gautier, on est tenté d'associer cette insurrection à l'expansion zénète\*. Ces Berbères nomades avaient entrepris depuis plusieurs siècles un vaste mouvement qui, parti du sud de la Cyrénaïque, les amènera jusqu'au Maroc. Si le rôle des Zénètes fut prépondérant en Ifriqiya et dans le Maghreb central, dans les terres de l'Extrême Occident ce sont d'autres Berbères, appartenant au groupe Masmouda\*, les Ghomara\*, Miknasa\* et Barghawata\*, qui se soulevèrent contre les gouverneurs arabes. Ils avaient à leur tête Maisara, un porteur d'eau d'obédience çofrite qu'ils nommèrent calife, mais celui-ci ayant manifesté un goût trop prononcé du pouvoir fut déposé et mis à mort (742). Le calife omaïyade Hicham envoya ses meilleures troupes qui furent écrasées sur les bords du Sebou mais au même moment, en Ifriqiya, un arrière-petit-fils d'Oqba, Abd er-Rahman ibn Habib, s'empare du pouvoir et



Ces niches, aménagées à une extrémité de la tombe, sont destinées à recevoir des offrandes. De tels aménagements existaient déjà dans les tombes protohistoriques (photo G. Camps).





Sédrata, plâtre sculpté (photo G. Marçais).

permet à un survivant de la famille omaïyade qui porte le même nom que lui de gagner l'Espagne (755) où il réussit à lever une armée, composée essentiellement de Yéménites, et grâce à laquelle il s'empara de Cordoue. Un long règne (756-788) permit à Abd er-Rahman de restaurer le pouvoir omaïyade et de se proclamer calife. C'est dire que maître d'al-Andalus, il ne pouvait négliger les questions maghrébines. On prête même au nouveau calife l'intention d'envoyer en Syrie une expédition pour chasser les Abbassides, mais les nombreuses révoltes et tentatives militaires qu'il dut combattre empêchèrent la réalisation de ce projet illusoire. L'Ifriqiya est devenue le théâtre de luttes incessantes au cours desquelles les tribus berbères du Sud pénètrent de plus en plus profondément dans les régions mises en culture dès l'Antiquité.

L'événement le plus marquant, car il a valeur d'exemple, fut la prise de Kairouan par les Ourfejjouma. Ces Berbères de doctrine çofrite se livrèrent aux pires excès dans la ville sainte. Ce sont d'autres Kharedjites, les Ibadites du djebel Nefousa, qui délivrèrent la ville. Le vainqueur, Abou l'Khatab, premier imam ibadite, tira un profit politique considérable de cette opération kairouanaise; il étendit à l'ensemble du Maghreb central l'autorité de l'ibadisme. Il nomma gouverneur de Kairouan Abd er-Rahman ibn Rostem, noble d'origine persane (758).

Il ne fallut pas moins de trois armées constituées en Égypte pour ramener Kairouan à l'orthodoxie sunnite (761), mais Ibn Rostem échappa à ses poursuivants.

### Le royaume ibadite des Rostémides

Gagnant les terres d'Occident où les Kharedjites conservaient le pouvoir, le Rostémide s'établit à Tagdemt, créant la ville de Tahert qui fut pendant plus d'un siècle la capitale d'un petit royaume ibadite dont Abd er-Rahman ibn Rostem fut le premier calife (776). Curieux État que ce royaume théocratique dont la renommée dépassait largement l'étendue de son territoire. Les imams de Tahert, du moins au début de la dynastie, appliquèrent dans toute leur rigueur les principes de la doctrine ibadite. On cite souvent l'anecdote des envoyés des



Paysage caractéristique de Djerba au premier plan, bassin d'irrigation démoli,  
à droite un atelier de tisserand,  
à l'arrière plan mosquée associée à une zaouïa (photo G. Camps).

Kharedjites d'Irak qui, venant faire allégeance à l'imam, le trouvèrent réparant lui-même la terrasse de sa maison. La renommée de ce souverain ascète, plus que la puissance militaire, explique l'importance politique du royaume de Tahert qui exerce une autorité morale sur les autres principautés ibadites : les liens sont particulièrement puissants avec la communauté du djebel Nefousa et les Ibadites de Djerba. A l'ouest, les relations sont moins chaleureuses ; les Ifren commandés par Abou Qorra créent un royaume soumis aux principes çofrites, ayant Tlemcen pour capitale. Plus loin vers l'ouest et le sud-ouest se sont constitués des royaumes également issus du kharedjisme. Dans le Tafilalet c'est encore la doctrine çofrite qui assure les fondations du royaume de Sidjilmasa\*, bientôt maître du commerce saharien. Dans la région la plus occidentale du Maghreb, les tribus Berghawata\*, qui étaient d'obédience kharedjite, avaient été conquises



Mosquée et zaouïa à Djerba.  
Les contrastes de lumière accentuent la sobriété de l'architecture (photo G. Camps).





Citerne et bassin-abreuvoir à Djerba (photo G. Camps).

par l'hérésie de 'Salih\* (744) qui, traduisant le Coran en berbère, avait tenté d'organiser une religion nouvelle.

Au moment de son apogée, le royaume des Ibadites de Tahert avait, à l'est, des représentants dans l'Aurès, à Djerba, dans le Djebel Nefusa, et jusqu'à Zanzibar et l'Oman. A l'ouest la menace vint de nouveaux venus qui se réclamaient d'une origine chérifienne. Dans l'été 909, le da'ï, Abou Abdallah\*, à la tête de l'armée qu'il avait constituée chez les Ketama (Berbères Sanhadja), mettait fin, en un seul combat, au royaume rostémide de Tahert.

### **Les Ibadites aujourd'hui**

La destruction de Tahert fut suivie d'une dispersion et d'une fuite dans le désert. Dans un premier temps le gros des réfugiés s'établit à Sedrata près d'Ouargla où ils subsistèrent un demi-siècle. S'enfonçant toujours plus loin dans le désert, ils atteignent la Chebka du Mزاب, un vaste plateau caillouteux découpé par l'oued Mزاب et ses affluents. Au prix d'un travail acharné, ils créèrent des jardins et des oasis opulentes mettant en valeur des sols stériles. Au cours des siècles, se constitua la pentapole du Mزاب : Ghardaïa\*, Melika, Beni Isguen, Bou Noura, El Atteuf, ces cinq villes ont été construites au XI<sup>e</sup> siècle, avant même l'abandon de Sedrata. Plus récentes sont deux autres villes : Guerrara, à 100 km de Ghardaïa, qui fut fondée en 1631, et Berrian, établie à 45 km de Ghardaïa, sur la route de Laghouat ; sa fondation date de 1690.

Les villes du Mزاب ont une forte originalité, qui s'est imposée tant dans leur architecture que dans leur organisation politique.

De nos jours les Ibadites sont les seuls héritiers du kharedjisme encore présents au Maghreb. Ils forment, noyés dans la masse malékite, des îlots berbérophones dont le plus important demeure celui du Mزاب, qui s'est spécialisé dans le commerce de détail dans les villes algériennes du Tell. La ville de Ouargla et les

agglomérations de l'oued Mya abritent de petits groupes d'Ibadites. Djerba est en partie peuplée d'Ibadites qui se confondent avec les berbérophones de l'île. Parmi eux se distinguent quelques familles nakkarites que l'on retrouve dans la région de Zuera, en Tripolitaine. Ces dernières sont issues du plus important des schismes qui se répandit parmi les Ibadites.

Malgré leur isolement, qu'ils combattent en entretenant avec leur corréligionnaires d'Afrique orientale ou d'Oman d'importants échanges intellectuels et théologiques, les Ibadites ont su sauvegarder la rigueur de leurs institutions et conserver une image austère de leur comportement social aussi bien que privé.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., *La Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'oued Rir*, 1892.  
 BASSET R., *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, 1899.  
 DOUTTE Ed., *L'Islâm algérien en l'an 1900*, Alger, 1900.  
 JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord, de la conquête arabe à 1830*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Payot, 1952.  
 LEWIKI T., "Les Ibadites en Tunisie au Moyen Âge", *Academia polacca di Scienze e Lettere*, t. 6, 1959, p. 1-16.  
 MARÇAIS G., "Tahert", *Encyclopédie de l'Islam*, t. IV, p. 640-641.  
 MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Alger, 1946.  
 MARÇAIS G. et DESSUS-LAMARE, "Tiherte-Tagdemt", *Revue africaine*, t. 1946 p. 24-57.  
 MOTYLINSKI A. de, "Al Ibadîya", *Encyclopédie de l'Islam*, t. 1.  
 MOTYLINSKI A. de, "Abadites", *Encyclopédie de l'Islam*, t., p. 3-4.  
 La "chronique" d'Abû Zakariyyâ' al-Wargalâni, trad. annotée par R. Le Tourneau. *Revue africaine*, t. CIV, 1960, p. 99-176 et p. 322-390, t. CV, 1961 p. 117-176, et p. 323-374.

C. AGABI

#### 17. IBARISSEN

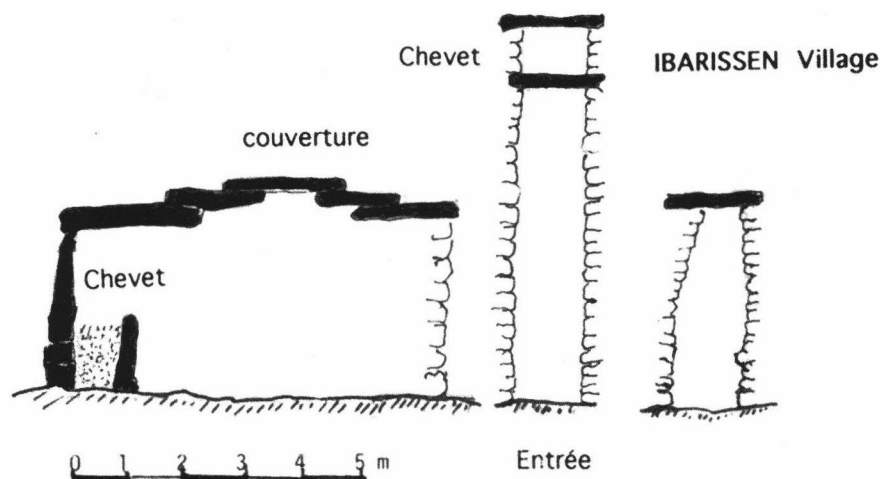
Commune de Grande Kabylie située à 15 km à l'ouest de Béjaïa et à 8 km à l'ouest de Toudjda. Dans le village d'Ibarissen et dans le ravin occupé par l'oued Amourgane subsistent des monuments mégalithiques qui n'ont pas leur pareil ailleurs en Kabylie et dans le Maghreb.

Ils appartiennent, cependant, à une catégorie d'allées couvertes distincte de celle d'Aït Raouna\*, située sur le littoral kabyle à 17 km à l'est de Tizirt.

Les monuments d'Ibarissen ont été sommairement décrits par M. Pécaud, adjoint technique des Ponts et Chaussées à Bougie (Béjaïa) dans une note manuscrite. Un autre monument fut signalé en 1955, à Aït Garet par M. J. Tschudi, instituteur. Par la suite, le R. P. Poyto, des Pères Blancs, se rendit plusieurs fois en ces lieux et m'y conduisit en 1958.

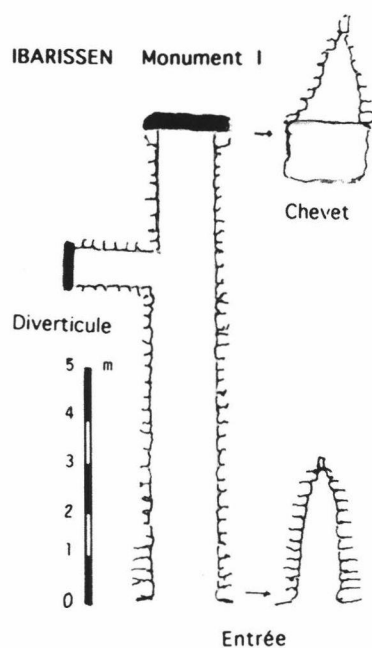
Les allées couvertes kabyles\* se distinguent des autres monuments mégalithiques du Maghreb par leur longueur exceptionnelle (entre 8 et 15 m), leur grande hauteur intérieure dépassant 3 m, et leur faible largeur (1,30 à 1,50 m) qui, dans chaque monument, reste constante depuis l'entrée jusqu'au chevet.

Le site d'Ibarissen, auquel s'adjoint le monument isolé d'Aït Garet, compte 6 allées couvertes. Leurs constructeurs utilisèrent les fragments de dalles de grès qui se débitent régulièrement; la plupart ayant une épaisseur de 0,30 m. Ce débitage facilita la construction des allées couvertes et assura leur bonne conservation jusqu'à une époque récente.



Plan et coupe du monument dit "Ibarissen village"

Les monuments semblent s'enfoncer dans les parois des ravins comme des galeries de mine. Dans certains cas le monument est partiellement engagé dans un tumulus d'un rayon de 9 à 10 m qui recouvre sa partie distale. Les allées couvertes d'Ibarissen n'ont aucune orientation constante ou privilégiée ; celle-ci est déterminée par la seule topographie. La galerie aboutit à une chambre qui a la même largeur qu'elle. A un mètre en avant de la paroi du fond est placée, de chant, une grande dalle. Cette disposition semble correspondre à une sépulture : l'espace déterminé convient à une inhumation en décubitus latéral fléchi ou contracté, aussi bien qu'à un dépôt d'ossements décharnés ou à des cendres provenant d'une incinération.



Plan et coupe du monument 1 d'Ibarissen.



Entrée du monument 2 d'Ibarissen.

L'allée Ibarissen I possède un diverticule qui s'ouvre sur la paroi de gauche de la galerie, à 7,40 m de l'entrée. Sa destination demeure mystérieuse : il peut s'agir d'une sépulture annexe, mais aussi d'un aménagement en liaison avec les rites d'incubation\*.

C'est dans la technique de construction des allées couvertes qu'apparaissent quelques variations. Les parois de la galerie sont constituées de murs inclinés l'un vers l'autre, présentant un contre-fruit important de 0,70 m. C'est à 3,60 m du sol que s'opère la jonction des deux parois enclavées par des parpaings qui servent de clés de voûte. Ce monument est en excellent état de conservation.

Les autres allées couvertes d'Ibarissen présentent la même obliquité des murs mais ceux-ci supportent une couverture de dalles mégalithiques dont certaines atteignent trois mètres de longueur. Dans le monument d'Ibarissen village, les dalles de couverture sont légèrement superposées depuis l'entrée jusqu'au milieu de la galerie et sont disposées dans un ordre décroissant au delà de ce point qui est le sommet du monument (hauteur intérieure 3,60 m).

D'après une information orale recueillie par M. Pécaud, il existerait une trentaine de monuments du type allée couverte sur le versant nord-ouest de l'Arbalou qui domine à l'est la région d'Ibarissen. Cette information est discutable : un nombre aussi important de monuments si remarquables n'aurait pu échapper à l'attention des chercheurs, d'autant plus que les allées couvertes d'Ibarissen sont appelés *Ifri ou Wazzen*, les grottes de l'ogre, et que de véritables grottes ou abris sous roche peuvent avoir reçu la même dénomination.



Entrée du monument 1 d'Ibarissen.



Chevet du monument 1 et entrée du diverticule à gauche.



Dépôt de céramiques votives au chevet du monument d'Ibarissen.

Comme ceux du type d'Aït Raouna\*, les monuments d'Ibarissen sont des allées couvertes parentes des Tombes de Géants de Sardaigne ou des Navetas de Minorque. Aucune fouille contrôlée n'a été conduite dans le groupe d'Ibarissen, en revanche celles menées par J. Musso dans une allée couverte d'Aït Raouna ont révélé l'âge tardif de ces sépultures, dont le mobilier ne peut être antérieur au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Les allées couvertes d'Ibarissen sont les monuments mégalithiques les plus originaux de la Grande Kabylie. Elles sont l'objet d'une certaine vénération, ainsi dans le monument situé dans le village même d'Ibarissen est un lieu de dépôt rituel\* de microcéramique\* et de lampes à huile.

#### BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., "Sur trois types peu connus de monuments funéraires nord-africains", *B.S.P.E.*, t. LVI, 1959, p. 101-108.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, A.M.G., 1961, p. 152-154.
- CAMPS G., "Les recherches protohistoriques en Afrique du Nord de 1952 à 1962", *Atti del VI Congr. intern. delle Scienze Preistoriche e Protoistoriche*, Rome 1965, vol. II, p. 343-347.
- POYTO R., *Contribution à l'étude des sites préhistoriques en Pays kabyle*, Fichier de documentation berbère, 1967.
- MUSO J.-C., *Dépôts rituels des sanctuaires ruraux de la Grande Kabylie*, Mémoires du CRAPE, XVIII, A.M.G., Paris, 1971.



## 18. IBÉROMAURUSIEN

En Afrique du Nord et dans les abords sahariens immédiats (piémont de l'Atlas saharien, Bas Sahara, Tripolitaine), deux grands ensembles culturels se sont succédé sans toutefois recouvrir les mêmes zones. Le premier fut l'Ibéromaurusien, essentiellement tellien et littoral, le second fut le Capsien occupant les régions actuellement steppiques et ne pénétrant que faiblement dans le Tell. En Cyrénaïque, ces deux ensembles industriels se reconnaissent également, mais ils ne sont pas tout à fait identiques à ceux du Maghreb (Eastern Oranian et Libyan Capsian de McBurney).

### Une industrie microlithique. Chronologie et évolution

L'Ibéromaurusien, nommé ainsi vers 1909 par P. Pallary qui avait cru trouver en cette industrie des éléments de comparaison avec l'outillage microlithique que Siret découvrait au même moment dans le sud de l'Espagne, est la plus ancienne culture épipaléolithique du Nord du Maghreb. Sa chronologie est maintenant assez bien établie. A Taforalt (Maroc oriental), la plus ancienne date obtenue était celle du Niveau VI :  $10\,100 \pm 400$  av. J.-C. Or le fouilleur de cette station, J. Roche (1963), avait reconnu plusieurs niveaux ibéromaurusiens au-dessous de celui-ci. La date la plus récente se rapportait au niveau II :  $8\,850 \pm 400$  av. J.-C., tandis que la partie supérieure de la "nécropole", dans la même grotte, était datée de  $9\,950 \pm 240$  av. J.-C. Or, à Haua Fteah (Cyrénaïque), les résultats obtenus pour une industrie à lamelles à dos apparentée à l'Ibéromaurusien s'échelonnent de 10 800 à 8 650 av. J.-C. McBurney, après avoir souligné cette étroite concordance chronologique, assignait de 12 500 à 12 000 av. J.-C. les débuts de l'Ibéromaurusien (*lato sensu*) et fixait vers 7 500 sa disparition.

Des résultats récents modifient cette opinion. Certes le niveau inférieur de la grotte Rassal au Chenoua (Algérie) a été daté de  $12\,300 \pm 400$  av. J.-C. et



L'homme et la femme types Mechta el Arbi.

Cl. Brahimi (1970) relève d'étroites ressemblances entre l'industrie de ce niveau et celle du niveau 8 de Taforalt. Plus récemment les niveaux 10, 11 et 12 de Taforalt ont pu être datés, les dates obtenues pour le niveau 12 s'échelonnent de 13 500 à 13 750 av. J.-C. ; or l'Atérien supérieur (couche 17) sous-jacent à l'Ibéromaurusien de Taforalt a pu être daté du XXX<sup>e</sup> millénaire. De plus les fouilles dans l'abri de Tamar Hat (Beni Seghoual, Algérie) ont permis de dater de 18 650  $\pm$  500 av. J.-C. les débuts de l'occupation et de 17 850  $\pm$  500, 16 800  $\pm$  500, 15 090  $\pm$  360, 14 150  $\pm$  360, 10 500  $\pm$  400 av. J.-C., les différents niveaux ibéromaurusiens. Les origines de l'Ibéromaurusien sont donc très anciennes.

D'autres gisements permettent en revanche de connaître les phases les plus récentes : ainsi à Columnata (Tiaret, Algérie) on savait déjà que l'Ibéromaurusien était antérieur à une industrie microlithique locale (Columnatien\*) datée du VII<sup>e</sup> millénaire. Une datation récente permet de fixer vers 8 850  $\pm$  425 av. J.-C. l'Ibéromaurusien évolué. Dans la région d'Oran, la grotte de l'oued Guettara a livré dans la couche profonde une industrie préneolithique qui n'a déjà plus les caractères habituels de l'Ibéromaurusien ; elle est datée de 8 240 av. J.-C.

Mais dans les régions méridionales (El Hamel, Es Sayat, El Onçot), l'Ibéromaurusien, qui semble être arrivé plus tardivement, existe encore au VIII<sup>e</sup> millénaire (7 590  $\pm$  120 av. J.-C.).

Cependant jusqu'à la fin, l'Ibéromaurusien gardera, malgré une évolution sensible, des caractères nettement archaïques que son microlithisme risquerait de cacher à un observateur pressé. Cet archaïsme se traduit dans l'outillage lithique et osseux par un nombre relativement restreint de types, un déséquilibre considérable des profils industriels au profit d'une famille ou d'un groupe d'outils, l'absence ou la très grande rareté des microlithes géométriques (segments, triangles, trapèzes), la faiblesse ou l'inexistence des éléments culturels dont l'utilisation n'est pas immédiate, c'est-à-dire objets de parure et œuvres d'art.

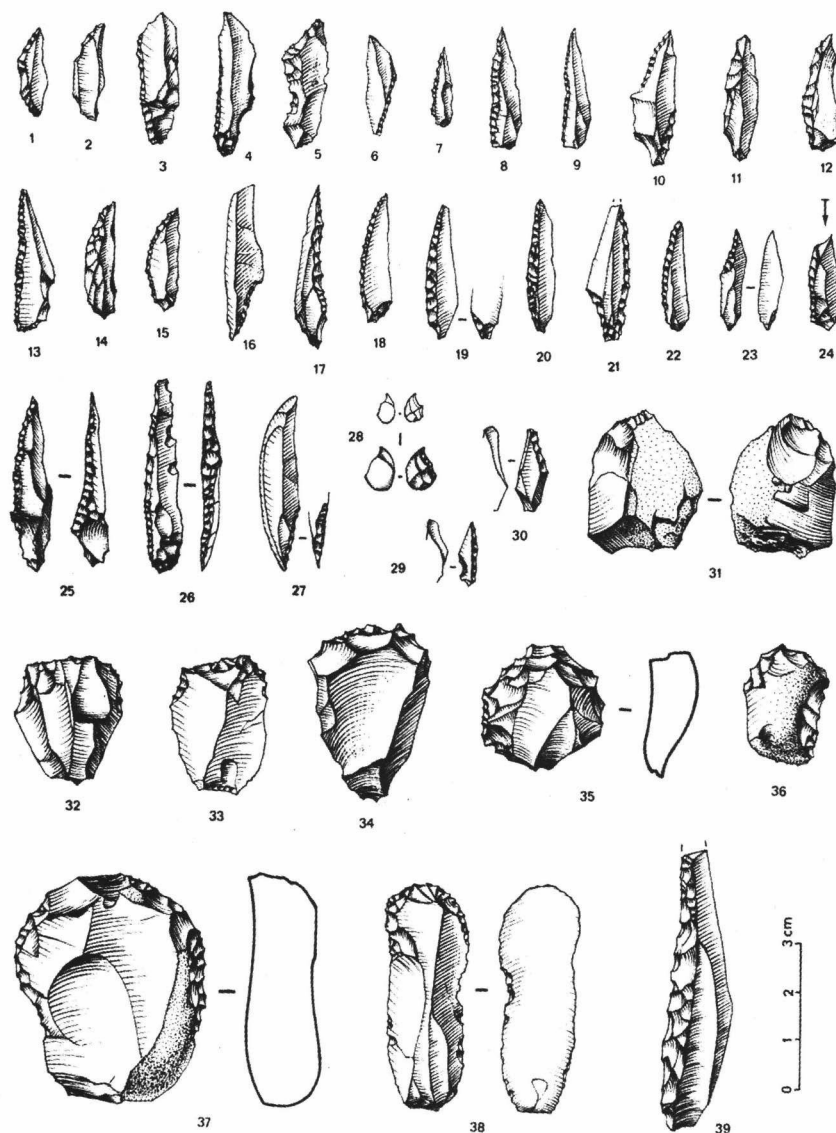
Il ne fait plus de doute que l'Homme ibéromaurusien soit l'Homme de Mechta-el-Arbi\*. Les hommes du type de Mechta-el-Arbi ont constitué de véritables nécropoles ; celle d'Afalou Bou Rhumel livra les restes de quelque 50 sujets ; aujourd'hui ce chiffre est dépassé par celui de la nécropole de Taforalt (Férembach, 1962) : 180 sujets dont 45 enfants mort-nés ou âgés de moins d'un an, et par celui de la nécropole de Columnata appartenant en partie à l'Ibéromaurusien qui renfermait les ossements de plus de 120 individus (Chamla, 1970). D'autres gisements ibéromaurusiens ont donné également des restes d'Hommes de Mechta-el-Arbi : les abris de la Mouillah protégeaient au moins 16 squelettes ; la grande station de plein air de Rachgoun livra, sans qu'il y ait eu de fouille systématique, les restes d'une dizaine d'Hommes de Mechta (Camps, 1966).

Quand on examine pour la première fois un cranium d'Homme de Mechta, on est surpris par les caractères frustes de ce sous-type qui se rattache au type de Cro Magnon dont il présente la même disharmonie cranio-faciale. Les grandes orbites basses, la face large aux os malaires très développés, le maxillaire inférieur robuste à symphyse mentonnière généralement haute et gonions extroversés donnent à la face un aspect brutal accentué par les mutilations dentaires systématiquement pratiquées dès la puberté. L'avulsion est appliquée au maxillaire et affecte au minimum une incisive médiane, le cas le plus fréquent étant l'ablation des deux incisives médianes (57 cas sur 73 examinés).

C'est cet homme à musculature puissante et de grande taille (1,72 m de moyenne à Afalou Bou Rhumel, 1,73 m à Taforalt) qui taillait les minuscules lamelles à bord abattu dont est constitué l'essentiel de l'industrie ibéromaurusienne.

La civilisation ibéromaurusienne est connue presque uniquement par la seule industrie lithique tirée de lamelles généralement mal venues parce que les rognons



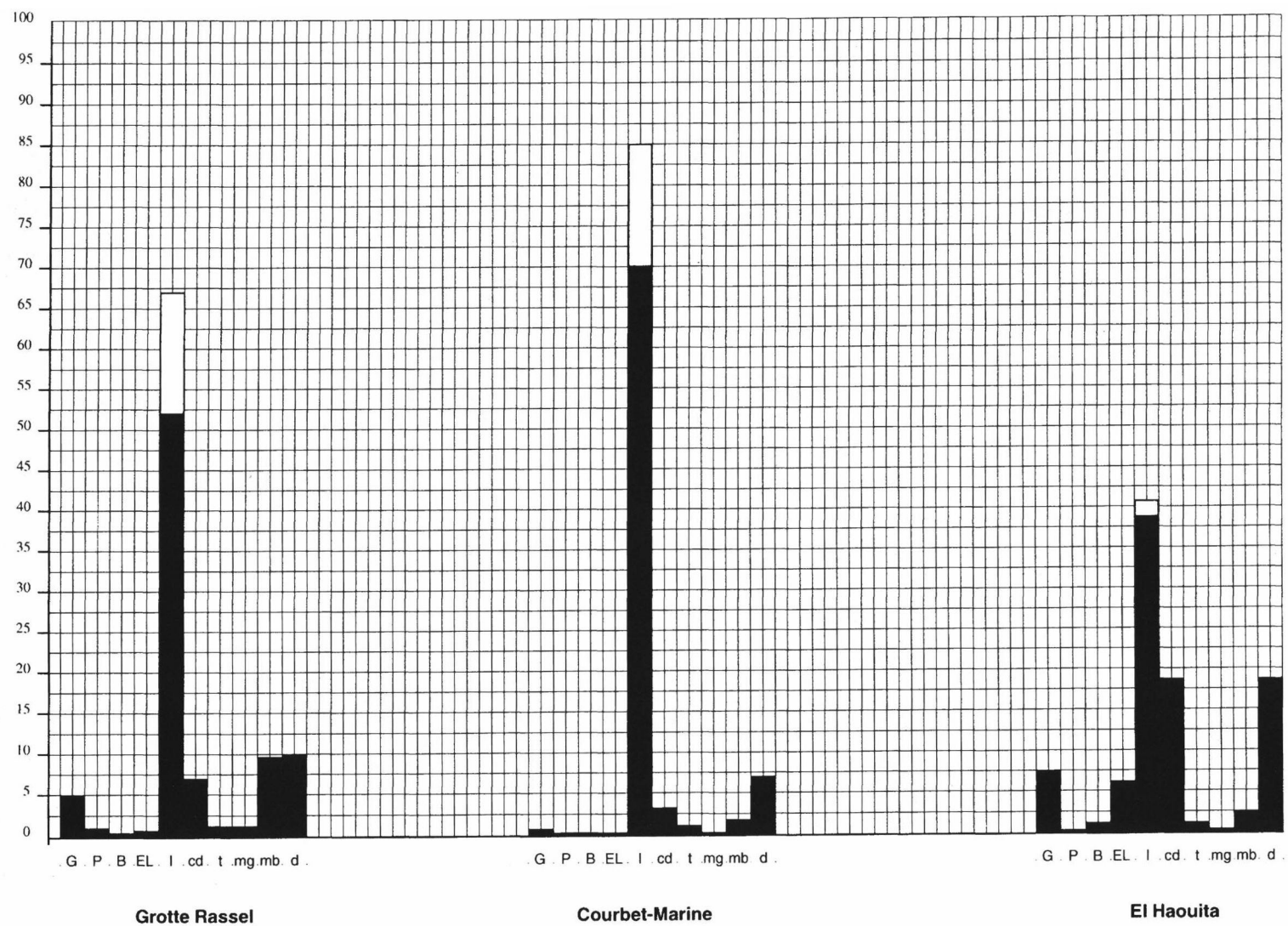


Industrie lithique de la phase archaïque (grotte Rassel).

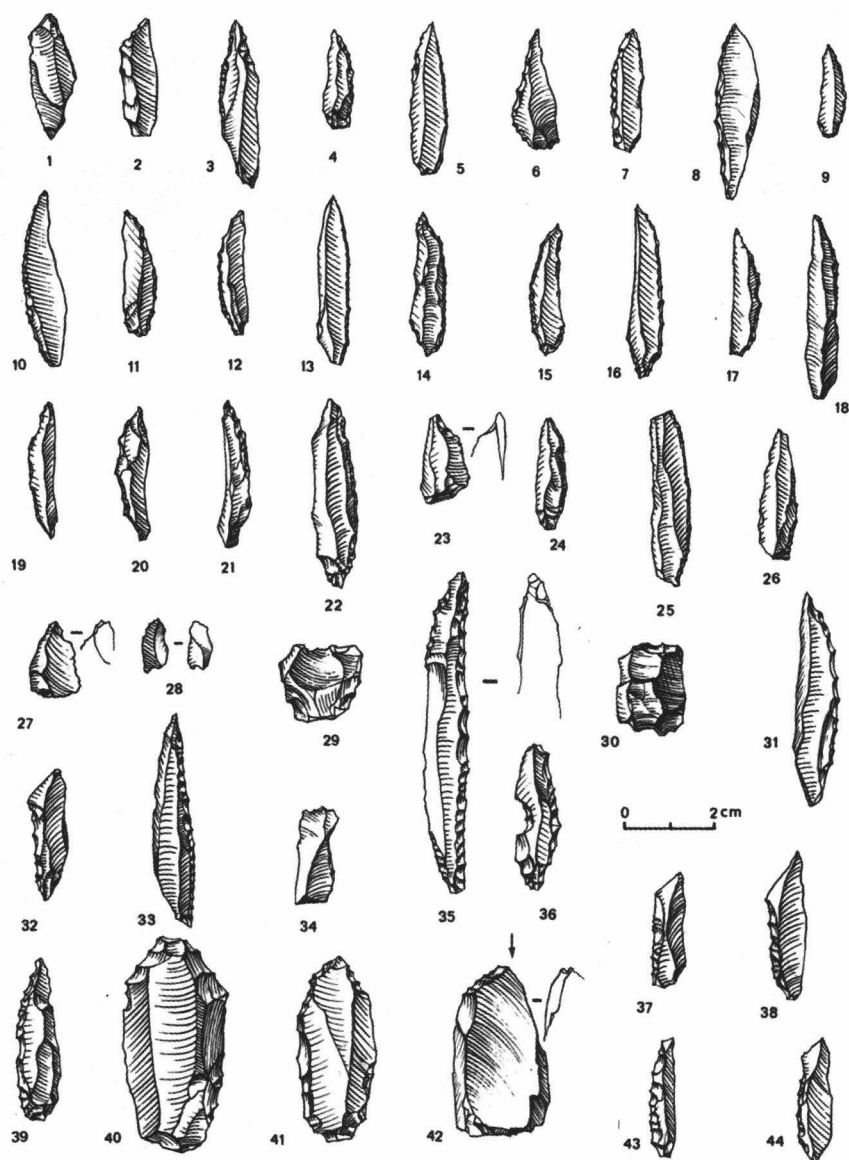
de silex sont le plus souvent de taille réduite sur le littoral. Quand il désirait fabriquer des outils de plus grande taille, l'Homme ibéromaurusien n'hésitait pas à utiliser d'autres roches, particulièrement des grès, voire des calcaires et parfois des quartz ou des roches éruptives qu'il débitait en gros éclats d'aspect mous-téroïde dont la présence déconcerte au milieu des outils microlithiques.

L'outillage léger sur lamelles et petits éclats se répartit assez facilement en quelques groupes que nous citons suivant leur importance :

- lamelles à bord abattu qui sont presque toutes des armatures ou du moins des éléments lithiques d'instruments ou armes composites. Elles sont toujours supérieures à 45 % de l'outillage et atteignent parfois 85 %.



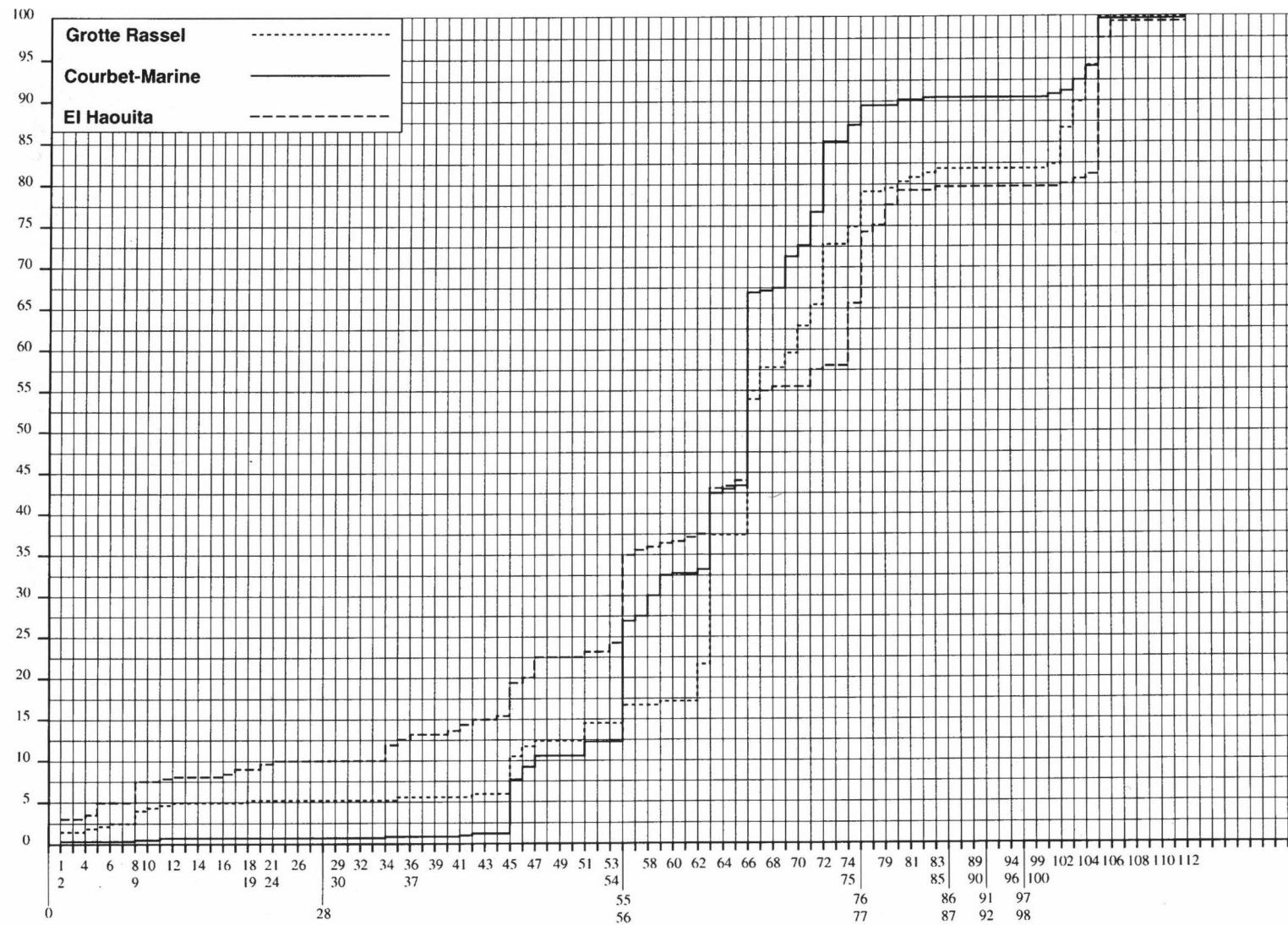
Diagrammes des groupes d'outils de Rassel, Courbet et el Haouita.



Industrie lithique de la phase classique de l'Ibéromaurusien (Courbet-Marine).

- pièces encochées ou denticulées,
- petits grattoirs, le plus souvent courts.

Les autres groupes d'outils proprement dits sont toujours mal représentés et parfois même totalement absents ; les burins n'atteignent jamais plus de 2 à 3 %, les perçoirs et les pièces tronquées et retouchées représentent moins de 1 %. Quant aux microlithes géométriques, ils n'apparaissent généralement que sous la forme de segments. Ceux-ci ne sont jamais très nombreux et les niveaux ibéromaurusiens les plus récents en sont les plus riches ; il arrive même qu'un trapèze apparaisse dans ces niveaux ; les triangles sont moins exceptionnels tout en étant très rares.



Courbes cumulatives des trois gisements.

Parmi les déchets de taille, les microburins méritent une attention particulière dans l'établissement des inventaires. Leur nombre ne varie pas aussi régulièrement que celui des segments de la fabrication desquels ils proviennent cependant. L'explication en est simple : la technique du microburin fut appliquée à la fabrication d'autres objets, en particulier à celle des lamelles à bord abattu dont l'une des extrémités fut amputée par cette technique sans que la retouche vienne ensuite faire disparaître les stigmates très caractéristiques de cet enlèvement. La pointe généralement aiguë et robuste qui subsiste après le départ du microburin a reçu le nom imagé de piquant trièdre. Les lamelles à bord abattu et piquant trièdre sont nombreuses dans les gisements de l'Algérie occidentale et du Maroc et caractérisent plutôt un niveau ancien de l'Ibéromaurusien. On les a nommées "pointes de la Mouillah". En revanche c'est plutôt dans l'est de l'Algérie et en Tunisie que se trouvent en nombre sensiblement élevé des lamelles dont le tranchant, généralement le droit, a été abattu finement par des retouches directes semi-abruptes. Décrites en premier lieu dans le gisement tunisien d'Ouchtata, elles ont reçu le nom de "lamelles Ouchtata" lorsque ces retouches, parties de la base, laissent l'extrémité distale brute de débitage.

Le petit nombre de types d'outils lithiques, que nous avons tendance à considérer comme un fait d'archaïsme, entre en parallèle avec la faiblesse de l'outillage osseux. On peut toutefois reconnaître que cette industrie osseuse est relativement plus différenciée que l'industrie lithique. On y trouve 6 types d'outils tranchants (tranchets, couteaux, ciseaux), 3 types d'outils mousses (lissoirs, brunissoirs), 14 types d'objets perforants (dont 9 types de poinçons, épingles, alènes, hameçons, sagaies). La parure ibéromaurusienne semble très peu développée à l'exception de la peinture corporelle et des mutilations dentaires qui dépendent des mêmes activités préartistiques. La fréquence des grains ou blocs d'ocre préparés dans les gisements n'est pas le seul élément sur lequel repose l'hypothèse de l'existence des peintures corporelles car plusieurs squelettes d'Hommes ibéromaurusiens portent encore la trace de coloration en rouge. Rien ne permet de réduire au seul usage funéraire les abondantes réserves d'ocre recueillies dans presque tous les gisements ibéromaurusiens.

L'autre caractère à retenir est la part considérable tenue par les coquillages dans la parure des populations ibéromaurusiennes ; mais alors que les Capsiens rechercheront les petits gastéropodes des espèces *Nassa gibosula* ou *Colombella rustica* dont ils perceront la coquille, les Ibéromaurusiens n'utilisèrent presque exclusivement que des coquilles de dentales (*Dentalium*) ou des valves de lamelli-branches perforées au crochet le plus souvent par l'action du ressac.

L'ensemble industriel ibéromaurusien dont nous venons de définir les caractères essentiels, toujours étroitement lié au type humain de Mechta-el-Arbi, a recouvert une grande partie de l'Afrique du Nord ; il a occupé, depuis le nord de la Tunisie jusqu'au Maroc occidental, la zone phyto-climatique que les géographes appellent le Tell : région au relief contrasté occupée par de moyennes montagnes (Atlas tellien), coupée de vallées étroites et de plaines développées en chapelet, zone de climat méditerranéen qui, à l'époque, connaissait des précipitations nettement plus abondantes qu'aujourd'hui.

Particulièrement bien représenté dans le Maroc oriental (Taforalt, Kifan Bel Ghomari) et la région d'Oran (Rachgoun, La Mouillah, Abri Alain, Baudens) où il pénètre largement à l'intérieur des terres (Columnata, El Hamel), l'Ibéromaurusien est, au Maroc atlantique (Témara, Bouskoura, El Khenzira) et en Algérie centrale et orientale, plus étroitement localisé dans la bande littorale (Cap Ténès, oued Kerma, Rassel, Ali Bacha, Tamar Hat, Aïn Khiar). En Tunisie, l'Ibéromaurusien semble disparaître au sud du Cap Bon.



Extension de l'Iberomaursien.



Homme du type de Mechta à Columnata.

La seule explication qui vient à l'esprit est que l'Ibéromaurusien "*littoral*" n'occupait pas le voisinage de la côte actuelle mais bien celui de la côte de l'époque alors que la transgression versilienne n'était pas encore achevée. Les gisements littoraux de cette civilisation sont donc certainement en Tunisie orientale, sous les flots et à plusieurs kilomètres au large du littoral actuel qui est, on le sait, particulièrement bas. Cette explication parfaitement valable demeure bien faible sur le plan paléontologique. L'absence de l'Ibéromaurusien dans la Tunisie orientale serait ainsi facilement expliquée si cette civilisation n'avait ailleurs laissé ses traces que sur une étroite bande littorale, ce qui n'est pas. L'Ibéromaurusien n'est pas exclusivement littoral : au Maroc il est présent dans la trouée de Taza, soit à plus de 100 km à l'intérieur des terres ; en Algérie, en ne retenant que l'Ibéromaurusien classique, nous citerons les gisements de Columnata (région de Tiaret) à 120 km de la mer et celui d'El Hamel à 200 km ; ces distances étant calculées à vol d'oiseau.

Qu'en est-il en Tunisie ? On comprend fort bien que le rivage à l'époque ibéromaurusienne était nettement au large du rivage actuel, mais on ne comprend pas l'absence totale (du moins dans l'état de nos connaissances) de gisements ou même de traces d'Ibéromaurusien dans l'arrière-pays.

Plus au sud, à partir du fond du golfe de Gabès et plus exactement à partir de l'oued Akarit, on retrouve en Tunisie des industries à lamelles attribuées à l'Ibéromaurusien par certains (Menchia, fouille A. Gragueb) et rattachées à un autre "*cycle*" par d'autres (Gobert 1962).

Le terme "Ibéromaurusien" ne représente pas une industrie unitaire qui n'aurait connu ni évolution chronologique pendant cinq millénaires ni variation de faciès sur un immense territoire de plusieurs centaines de milliers de km<sup>2</sup>.

Actuellement, en utilisant les précieuses analyses typologiques et les datations absolues, on peut reconnaître sommairement trois phases évolutives dans l'Ibéromaurusien :

— *phase archaïque* (antérieure au XII<sup>e</sup> millénaire). Les lamelles à dos ont un indice inférieur à 75 %, les microburins sont nombreux et atteignent parfois 15 à 20 %. Les pointes de la Mouillah (lamelles à dos à piquant trièdre) sont géné-

ralement représentées, mais jamais en très grande quantité. Les segments sont extrêmement rares et souvent absents.

— *phase classique*. C'est la mieux représentée, elle couvre le XI<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> millénaires. Les lamelles à dos sont très nombreuses, leur indice varie de 75 à 90 %. Parmi elles les pointes de la Mouillah sont très variables en nombre et sont parfois voisines de 0 alors que les lamelles Ouchtata ont un indice voisin de 15 %. La chute des microburins est très brutale, leur indice ne dépasse pas 5 %. En revanche les segments sont présents et moins exceptionnels.

— *phase évoluée*. Cette phase est la plus intéressante mais aussi la moins bien connue; elle devrait assurer la transition entre l'Ibéromaurusien classique et le Néolithique méditerranéen. On la connaît mal, malheureusement, dans le remplissage inférieur de la grotte de l'Oued Guettara (Brédéah, Oran) où elle est sous-jacente à un vrai Néolithique méditerranéen. On reconnaît encore cette phase de l'Ibéromaurusien sur le littoral, mêlé aux outils néolithiques. Cet Ibéromaurusien évolué se retrouve aussi dans les zones marginales de l'expansion de cette civilisation dans le Maroc atlantique, au sud du Tell (Columnata) et jusque dans les régions prédésertiques (El Hamel couche intermédiaire). Les caractéristiques sont une diminution considérable du nombre des lamelles à dos (60 à 40 %), les microburins sont peu nombreux (environ 3 %) alors que l'indice des segments augmente jusqu'à 5 % parfois et que d'autres microlithes géométriques (triangles et trapèzes) font une timide apparition. Aucune date obtenue pour cette phase n'est postérieure au VIII<sup>e</sup> millénaire mais il est vraisemblable que cette culture continue à évoluer jusqu'aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> millénaires avant d'être néolithisée.

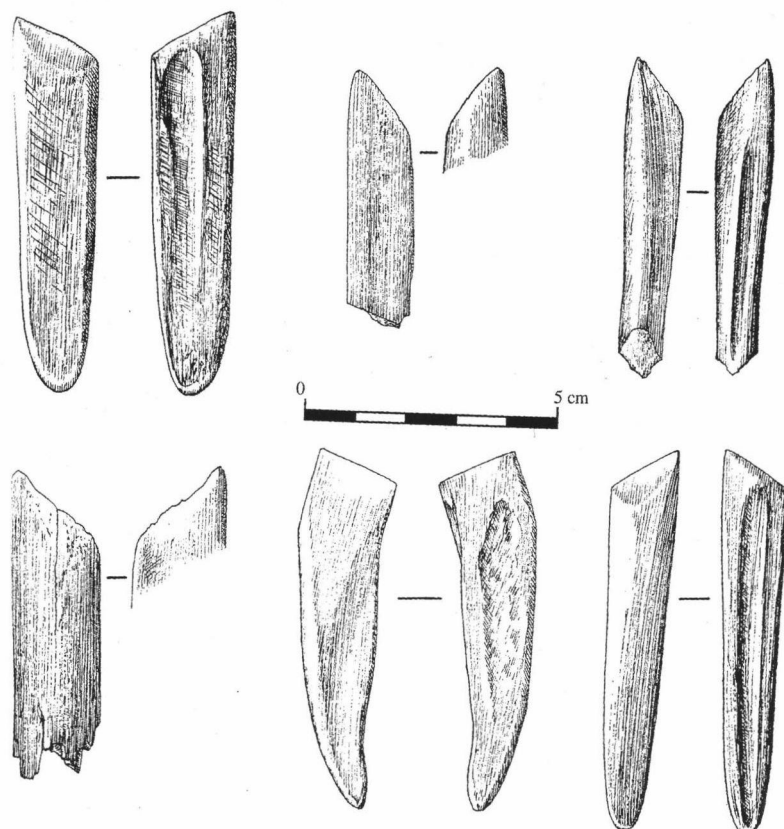
Les trois phases que nous croyons pouvoir reconnaître dans l'évolution de l'Ibéromaurusien ne présentent pas une progression constante. Dans presque toutes les familles d'outils on peut constater une diminution de la phase ancienne à la phase moyenne et le mouvement inverse de la phase moyenne à la phase évoluée. Ces mouvements affectent les grattoirs, les perçoirs, les coches, les troncatures et les microburins. En revanche les lamelles à dos, qui représentent la plus grande partie de l'outillage, ont un indice croissant de la phase ancienne à la phase moyenne, et décroissant de celle-ci à la phase évoluée. Les burins, les éclats et lames à dos et surtout les microlithes géométriques connaissent une progression régulière, lente pour les deux premières familles, très forte pour la troisième.

On peut schématiser ainsi cette évolution :

Phases	I	II	III	I	II	III	I	II	III
Grattoirs				Lamelles à dos			Burins		
Coches							Éclats et lames à dos		
Troncatures							Géométriques		
Microburins									

L'évolution interne de l'Ibéromaurusien se présente donc comme un mouvement paroxystique : croissance démesurée de l'indice des lamelles à bord abattu, puis atténuation accompagnée d'une diversification plus accentuée des autres types d'outils. Cette forme d'évolution est bien connue, c'est celle d'une crise qui atteint un paroxysme (indice de lamelle à dos atteignant près de 90 % de l'outillage) puis s'atténue vers le rétablissement d'un équilibre comparable à celui que nous trouverons plus tard dans les autres industries épipaléolithiques.





Tranchet en os à biseau oblique.

Il est intéressant de noter que cette phase critique qui se situe entre 10 000 et 8 000 av. J.-C. s'est étendue à la totalité du Maghreb et jusqu'en Cyrénaïque (Haua Fteah) ; il est difficile de ne pas mettre en parallèle cette évolution particulière avec l'amélioration climatique connue en Europe sous le nom d'oscillation d'Alleröd (9 800-8 500), bien qu'il ne soit pas encore possible de dire si cette amélioration fut sensible en Afrique du Nord et en quoi cette amélioration aurait pu avoir des répercussions dans les genres de vie et par conséquent dans l'outillage des hommes ibéromaurusiens. L'insuffisance des analyses faunistiques et végétales ne permet pour le moment que d'établir ce parallèle entre cette crise technique et cette oscillation climatique, sans permettre de dire s'il y a relation de cause à effet.

L'Ibéromaurusien a utilisé concurremment au silex des roches dures, grès, quartzites ou roches volcaniques pour confectionner un gros outillage peu spécialisé mais robuste. Même pour l'industrie microlithique, le silex fut parfois remplacé par d'autres roches. Sur certains gisements, comme à Djidjelli, la variété des matériaux : silex noirs et beiges, quartzites, roches siliceuses diversement colorées, révèle les difficultés d'approvisionnement en matières premières ; au contraire, dans une autre station littorale, à Courbet-Marine, toutes les lamelles sont tirées des mêmes galets de silex brun abondants sur les lieux mêmes.

### L'industrie osseuse

L'industrie de l'os contribue assez faiblement à la définition de l'Ibéromaurusien. Il faut reconnaître tout d'abord le petit nombre de types d'objets en os fabriqués par les hommes ibéromaurusiens : des 54 types d'outils, armes et objets divers qui ont été reconnus par H. Camps-Fabrer (1966), l'Ibéromaurusien n'en connaît que 27, mais on constate toutefois que cette industrie osseuse est plus différenciée que l'industrie lithique. On y trouve en effet 6 types d'outils tranchants (tranchets, couteaux, ciseaux), 3 types d'outils mousses (lissoirs et brunissoirs), 14 types d'objets perforants (épingles, alènes, hameçons droits, sagaies et 9 genres de poinçons) et un seul type d'objet de parure en os, la pendeloque. Le plus intéressant et le plus inattendu des objets en os ibéromaurusiens est l'unique fragment de harpon à un rang de barbelures en os recueilli dans le niveau III de Taforalt.

Parmi ces objets en os, le plus caractéristique de la civilisation ibéromaurusienne est le tranchet que H. Camps-Fabrer définit ainsi : "*outil généralement plat et allongé pourvu à son extrémité distale d'un tranchant rectiligne, oblique ou concave par rapport à l'axe longitudinal et dont la base est le plus souvent arrondie*". Cet outil fait son apparition au cours de l'Ibéromaurusien, il est inconnu du Capsien typique et ne se retrouve pendant le Capsien supérieur que dans les régions où subsistait une forte tradition ibéromaurusienne ; ce n'est qu'au Néolithique que le tranchet se répand largement à travers le Maghreb et même le Sahara.

### Le milieu naturel

L'Ibéromaurusien est contemporain du tardi-glaciaire, du Dryas I, qui suit l'interstade de Lascaux, au Préboréal qui succède à l'oscillation d'Alleröd. Si la chronologie nous permet certaines précisions, il ne nous est pas encore possible de dire quels furent les effets réels de ces oscillations de la fin du Würm sur le milieu naturel nord-africain. Il est hors de doute que les grands froids du Dryas I b (vers 13 000) et surtout ceux du Dryas II b (vers 10 600) ne purent pas rester sans conséquence sur les pays situés au sud de la Méditerranée et particulièrement dans les zones montagneuses du Tell. Malheureusement les analyses de la flore, grâce aux pollens et aux charbons conservés dans les gisements, sont rares ou commencent à peine.

Cinq stations ibéromaurusiennes ont fait l'objet de telles analyses, elles sont assez bien réparties le long du littoral : Taforalt au Maroc oriental, l'Abri Alain en Oranie, la grotte Rassel et Courbet-Marine dans l'Algérois, Tamar Hat en Petite Kabylie. Parmi les essences reconnues, aucune n'a disparu de la flore actuelle du Maghreb ; ce sont

parmi les conifères :

*Pinus halepensis* (Taforalt, Rassel, Courbet)

*Pinus nigra* (Tamar Hat)

*Cedrus atlantica* (Rassel)

*Juniperus* cf. *oxycedrus* (Taforalt, Abri Alain, Courbet)

*Tetraclinis articulata* (Rassel)

*Cupressacées* (Rassel)

parmi les feuillus :

*Quercus* sp. (Abri Alain, Tamar Hat, Courbet)

*Quercus ilex* (Taforalt, Rassel, Courbet)

*Fraxinus* sp. (Rassel, Courbet)

*Olea europea* (Taforalt, Rassel, Courbet)

*Phillyrea* (Courbet)  
*Pistacia* – 2 espèces (Rassel, Courbet)  
*Arbustus unedo* (Rassel, Courbet, Tamar Hat)  
*Alnus* sp. (Courbet)  
*Ulmus* sp. (Courbet)

Parmi ces bois, deux méritent un certain intérêt, le pin Laricio (*Pinus nigra*) et le cèdre. Alors que les autres arbres figurent dans les associations végétales actuelles sur les sites mêmes, ou se retrouvent à petite distance, ces deux essences ont aujourd'hui en Algérie une localisation strictement montagnarde : le cèdre occupe un étage situé au-dessus de 1 400 m et le pin Laricio se trouve limité à un seul peuplement au milieu des cèdres du Djurdjura entre 1 500 et 1 700 m. Or l'abri de Tamar Hat où furent recueillis des charbons de pin Laricio ouvre sur l'étroite plaine littorale à quelques mètres au-dessus de la mer, et la Grotte Rassel d'où furent extraits des pollens de cèdre est située à la base du massif du Chenoua. Ces pollens proviennent de la couche inférieure datée de 12 300 av. J.-C.

Nous pouvons donc reconnaître dans cette flore méditerranéenne, très voisine de l'actuelle, une indication d'un climat un peu plus froid.

La faune peut apporter, malgré sa banalité, des indications climatiques dans le même sens. Nous trouvons en effet les mêmes éléments qu'au cours du Paléolithique récent, avec une prédominance considérable d'équidés zébrés (*Equus mauritanicus*), présents dans tous les gisements ; les grandes antilopes, particulièrement le bosélaphe lui aussi très fréquent, sont accompagnées des prédateurs habituels : lion, panthère, hyène et chacal. Le rhinocéros et le buffle antique (*Homoïoceras antiquus*) sont plus rares, mais ils subsisteront jusqu'au Néolithique qui les représentera dans ses gravures rupestres.

Plus intéressant à noter est le maintien de trois espèces d'origine paléarctique : l'ours présent dans toutes les grottes ibéromaurusiennes (Taforalt, Kifan bel Ghomari, Afalou, Tamar Hat) ; le cerf à joues épaisses (*Megaceroïdes algericus*), apparu au Paléolithique moyen et qui disparaîtra au cours de l'Ibéromaurusien, a été reconnu à Taforalt, La Mouillah, Tamar Hat, oued Kerma, Grotte Rolland. Le cerf de Barbarie, qui ne semble jamais avoir été très abondant, n'a été reconnu qu'à La Mouillah. Il est intéressant de remarquer que cette espèce a réussi à se maintenir jusqu'à nos jours, de plus en plus difficilement d'ailleurs, alors que le *Megaceros* disparut vers le X<sup>e</sup> millénaire. Ainsi, pour l'Afrique du Nord, ce cerf aux caractères si particuliers a une signification chronologique et climatique comparable à celle du renne en Europe occidentale : ils disparaissent l'un et l'autre à peu près en même temps lorsque prend fin la période würmienne.

### L'habitat et le genre de vie

L'Homme ibéromaurusien connaissait donc un climat plus frais et plus humide que celui qui règne aujourd'hui sur le Tell. Les montagnes étaient couvertes de neige pendant de longs mois, l'étage forestier montagnard commençait plus bas, la forêt couvrait non seulement les versants de l'Atlas mais toutes les collines du littoral, une prairie plus riche nourrissait rhinocéros, grandes antilopes, équidés et bovinés. Ces conditions climatiques ont incité les hommes à occuper de préférence les grottes et abris profonds, mais tous les gisements ibéromaurusiens ne sont pas abrités : il y eut des habitats de plein air et ceux-ci furent nombreux. On voudrait pouvoir affirmer qu'ils sont les plus récents ou contemporains de l'oscillation d'Alleröd ; notre connaissance des phases chronologiques de l'Ibéromaurusien est encore trop imprécise pour confirmer une telle hypothèse.

Parmi ces habitats de plein air, un grand nombre sont situés sur des sols sablonneux, de préférence sur des dunes fixées (Rachgoun, El Khia, Ouchtata) ou sur

des gradins d'érosion (Le Musoir, Courbet-Marine, Demnet el Hassan, El Ksar) découpés dans des alluvions où dominent les sables. La situation de ces gisements ne laisse planer aucun doute sur l'existence d'habitations légères, en branchages ou en roseaux, n'ayant laissé aucune structure visible dans les couches archéologiques. A Courbet-Marine le gisement se présente comme un vrai fond de cabane (Brahimi, 1970). Les Ibéromaurusiens ont creusé jusqu'à 50 cm de profondeur une fosse de forme ovale de 5 m sur 3 m environ. Ils écartèrent le sable jusqu'à la couche de petites dragées de quartz dont les premiers centimètres sont encore imprégnés des cendres de leurs foyers. La couche archéologique proprement dite ne dépasse pas une épaisseur de 0,30 m : il est difficile, malgré la précarité des installations, de penser qu'il ne puisse s'agir que d'un habitat temporaire ou même saisonnier. Il y eut au contraire une occupation continue d'une certaine durée. L'outillage jonche une surface de 40 m<sup>2</sup> et la seule fouille qui ne porta que sur 6 m<sup>2</sup> (sur les 15 environ que représente le fond de cabane) a livré près de 10 000 outils, 1 322 nucléus et plus de 50 000 éclats et lamelles brutes de taille. Toutefois, aucune évolution sensible de l'outillage n'apparaît dans la couche archéologique. Il est difficile d'imaginer que le groupe qui occupait cette surface ait pu dépasser une dizaine d'individus.

La sablière d'El Ksar, dans le Tell oranais, fait connaître un autre type d'occupation du sol. Il s'agit ici d'habitats temporaires de faible importance ne donnant chacun que quelques centaines de lamelles à dos, mais ces "*foyers*" situés à plusieurs niveaux indiquent un retour plus ou moins régulier d'une famille sur les mêmes lieux.

La "*traînée*" ibéromaurusienne sur le littoral algéro-tunisien correspond certainement à de tels habitats temporaires occupés successivement au cours des siècles.

La vie de prédation fondée sur la chasse et la cueillette que menait l'Homme ibéromaurisien peut expliquer dans une certaine mesure cette multitude de petits gisements de plein air. Ils risquent de donner cependant une image assez fautive de la vie ibéromaurusienne.

L'Homme de Mechta est resté en effet le plus souvent étonnement fidèle au lieu choisi par un ancêtre, l'épaisseur des couches archéologiques dans certains abris et grottes (Tamar Hat, Taforalt, Ténès, La Madeleine) révèle la pérennité de l'occupation, ce que confirme, dans trois cas au moins, à Taforalt, Afalou bou Rhumel et Haua Fteah, une séquence chronologique couvrant plusieurs millénaires.

Si ces populations avaient mené une vie nomade, ou du moins errante, on s'expliquerait mal cette occupation durable et ininterrompue. Les très intéressantes études du Dr Dastugue sur la pathologie des Hommes de Taforalt et de Columnata aboutissent à des conclusions troublantes. Ils devaient rester très longtemps assis : diverses facettes anormales du tibia, de l'astragale et du calcaneum, mais surtout la fréquence des lésions de spondylose (32 squelettes) confirment cette vie sédentaire. Leur posture favorite était une position assise avec une flexion forcée des pieds. Les hommes d'Afalou en revanche présentent une proportion plus grande de fractures et de traumatismes divers.

Le grand nombre de squelettes recueillis dans les gisements (Afalou, Taforalt, Columnata, Rachgoun) doit également entrer en ligne de compte, non pas qu'ils puissent servir à déterminer la structure et l'importance des groupes puisque chaque fois il s'agit de nécropoles regroupant de nombreuses générations, mais parce qu'ils révèlent une forte cohésion du groupe. Les ossements de Taforalt et de Columnata nous révèlent encore d'autres marques de cette cohésion. Ainsi à Taforalt la femme n° XVIII subit un accident grave : elle eut la clavicule et les

deux avant-bras brisés ; or, cette femme put survivre à cet accident et eut une arthrose cervicale (peut-être consécutive à l'accident) ; l'aspect des cals des avant-bras fait penser qu'elle resta paralysée complètement du membre supérieur gauche et partiellement du droit. Comme l'écrit J. Dastugue : "La survie prolongée de cette blessée grave suppose donc non seulement qu'on ne l'a pas supprimée comme bouche inutile mais encore qu'on l'a soignée et assistée pendant longtemps" (1962).

Plus éprouvant peut-être est le cas de la femme ibéromaurusienne n° 26 de Columnata dont le bassin avait été brisé au point que la tête du fémur avait été expulsée de la cavité cotyloïde et consolidée dans cette position, l'ischion fracturé a été déplacé vers le haut, simultanément le sacrum se tassait et formait un cal. De graves lésions du rachis accompagnaient ces fractures et révèlent qu'en plus des blessures musculaires le système nerveux fut sérieusement atteint. L'écrasement du sacrum provoqua la paralysie des membres inférieurs comme le prouve l'état du pied droit qui, entièrement déformé, reposait sur le bord externe. Il est hors de doute que cette blessée grave mena l'existence d'un être diminué, totalement incapable d'assurer sa nourriture ; or cette paralytique survécut de plusieurs mois à son accident puisque toutes les fractures sont consolidées. Ici encore la solidarité familiale est incontestable (Chamla-Dastugue, 1970).

Les soins médicaux n'étaient pas inconnus ; J. Dastugue eut la surprise de reconnaître deux trépanations intentionnelles à Tatoralt qui comptent donc parmi les plus anciens cas reconnus jusqu'à ce jour.

Cependant les groupes d'Hommes de Mechta-el-Arbi subissaient une très forte mortalité infantile et une étude démographique faite sur la population de Columnata (Hommes ibéromaurusiens et columnatiens) a montré que la durée de vie moyenne aurait été de 21-22 ans avec une mortalité (morti-natalité comprise) de 46 pour mille. Ce dernier chiffre, très élevé, n'est cependant pas supérieur à celui de l'Inde vers 1900.

En fait les traumatismes constatés sur les ossements des Ibéromaurusiens sont le plus souvent consécutifs à des accidents de la locomotion. Certes la vie devait être rude mais le temps consacré à la chasse, à la cueillette, au transport, n'occupait pas la totalité de l'activité.

## L'alimentation

Comme leurs prédécesseurs moustériens et atériens, les Hommes de Mechta-el-Arbi n'hésitaient pas à s'attaquer aux gros mammifères dangereux : rhinocéros, *Homoioceras* (buffle antique), grand bœuf et même l'éléphant. Tout animal susceptible d'être consommé était chassé : les ongulés viennent en tête dans les listes faunistiques. Chacal, renard, genette, chat sauvage, mangouste, viennent parfois compléter le régime carné dans lequel il faut compter également les rongeurs (lièvre, porc-épic et lapin), des insectivores (hérisson) et même le magot.

Les mollusques – peut-être ramassés par les femmes et les enfants – entrent dans une proportion très variable suivant les lieux dans l'alimentation ibéromaurusienne. Il est même intéressant de noter que ces variations peuvent avoir, en ce qui concerne les mollusques marins, une explication chronologique : ainsi à Afalou Bou Rhumel et Tamar Hat, C. Arambourg remarquait fort judicieusement que les niveaux supérieurs étaient, de beaucoup, plus riches en mollusques marins que les niveaux inférieurs. Ce changement dans le régime alimentaire s'explique facilement par le fait que la ligne de rivage était sans doute plus proche et peut-être que les conditions de température étaient aussi plus favorables à la multiplication des patelles, moules et troques.

Aux causes naturelles il faut ajouter d'autres raisons purement humaines fondées sur des habitudes alimentaires : ainsi à Courbet-Marine situé sur le bord de la mer aucune coquille de mollusque ne fut recueillie, tandis qu'au Cap Ténès les niveaux ibéromaurusiens constituent une véritable "escargotière" dans laquelle les coquilles d'hélix sont bien plus nombreuses que les patelles.

A Rachgoun, pourtant plus éloigné de la mer, c'est nettement l'inverse. La faune recueillie dans ce gisement est presque exclusivement constituée par des coquilles de moules (*Mytilus galloprovincialis*), des patelles (*Patella caerulea*, *Patella tarentina*), quelques gastéropodes marins (*Trochachlea*), de rares gastéropodes terrestres (*Helix galena*, *Helix Dupoteti* et *Rumina decollata*) et pratiquement aucun ossement de mammifère (gazelle). Les hommes qui avaient établi leur campement à Rachgoun entre la Tafna et la mer ne vivaient pour ainsi dire que de celle-ci : leur activité essentielle devait être de parcourir le littoral et d'y recueillir les fruits de mer sans pratiquer une pêche véritable.

Dans l'intérieur des terres, aux mammifères déjà cités et aux gastéropodes terrestres s'ajoutaient parfois des mollusques marins et d'eau douce ; ainsi à La Mouillah, à 40 km de la mer, les coquilles marines sont encore fréquentes ; certaines appartiennent à des espèces comestibles et n'ont jamais, à notre connaissance, été utilisées dans la confection d'objets de parure.

A Taforalt, les mollusques terrestres sont très abondants et les coquilles marines retrouvées (pétoncles, turritelles, dentales) ne sont que des objets de parure.

Dans l'intérieur du Tell et au delà, il arrive parfois que les gastéropodes terrestres soient largement remplacés par des mollusques d'eau douce : ainsi à Columnata, dans les niveaux ibéromaurusiens les coquilles d'Hélix sont rares alors que les valves d'Unio sont très abondantes ; plus tard, au Columnatien, les proportions tendent à s'inverser, *Leucochroa* et *Rumina* seront plus abondants que les coquilles de moule qui disparaissent complètement au Capsien supérieur. En revanche les restes de barbeau et de crabe (*Potamon edule*) se retrouvent dans tous les niveaux.

L'alimentation végétale – de même que l'alimentation carnée, mais plus que celle-ci – devait varier considérablement au rythme des saisons : bulbes, jeunes pousses, bourgeons, graines et fruits étaient tour à tour récoltés et consommés.

Petits reptiles (lézards, tortues), batraciens et insectes complétaient cette alimentation rude mais qui paraît en définitive assez diversifiée.

Il est difficile de ne pas lier le régime nutritif des Hommes de Mechta-Afalou et l'état de leur denture. Dès 1934, M. Boule et H.-V. Vallois insistaient sur l'usure à la fois très précoce et particulièrement forte des dents des Hommes d'Afalou. C'est ainsi que sur les molaires à peine sorties du jeune adolescent n° 8 les cuspides sont déjà abrasées. L'usure des incisives supérieures se fait en biseau, obliquement de bas en haut, celle des canines est horizontale ; sur les prémolaires et les molaires, elle est extrêmement forte, faisant disparaître l'émail et transformant la couronne en une surface plane ou légèrement concave. Cette forme d'usure apparaît plus fréquemment sur les molaires supérieures alors que sur les inférieures l'usure est oblique vers le vestibule. Cette remarque faite à Taforalt (D. Ferembach, 1962) nous semble être révélatrice d'un mode de mastication du type engrenant, sans mouvements latéraux importants : ne serait-ce pas à mettre en rapport avec une alimentation surtout carnée dans laquelle les aliments végétaux seraient moins importants ? On peut noter en revanche que les mutilations dentaires que s'infligeaient les hommes et les femmes ibéromaurusiens rendaient difficile le raclage du périoste sur les os longs à l'aide des deux rangées d'incisives, pratique alimentaire dûment constatée chez les Moustériens.

## Les sépultures

Les sépultures ibéromaurusiennes sont nombreuses et indiscutables ; on a donné aux corps des positions intentionnelles ; on a parfois déposé des offrandes et même construit de véritables monuments funéraires. Cependant dans les gisements les plus riches en restes humains il est fréquent de trouver des ossements épars. Ce fait n'a rien d'étonnant et ne présuppose pas l'absence d'inhumation. Ces ossements épars apparaissent à la suite de destructions anciennes et involontaires de sépultures... En revanche une fouille attentive permet parfois, comme à Columnata (Cadenat, 1957), de noter l'existence d'amoncellements volontaires d'ossements, rarement signalés par un repère. Il s'agit manifestement d'inhumations secondaires.

Le cas le plus fréquent est tout de même l'inhumation de corps entiers ; la position qui leur fut donnée est variable. A en juger par ce qui fut observé par C. Arambourg à Afalou Bou Rhumel, on serait tenté de penser que la pratique la plus ancienne était d'étendre sur le dos le cadavre en extension, les bras à peu près parallèles à l'axe du corps. Ainsi le n° 28 d'Afalou, différent des autres hommes de cette nécropole par sa dolicocephalie accentuée, reposait sur le dos. Sur le sommet du crâne avait été placée une provision de fer oligiste broyé, d'un poids supérieur à 1 kg. Cette provision de fard était accompagnée de l'offrande d'un grand poinçon en os poli planté au milieu. Les squelettes du niveau supérieur étaient très mêlés ; on reconnaît trois positions : le décubitus latéral contracté, parfois très contracté, qui suppose que les corps ont été ligotés ou cousus dans une peau ; le décubitus latéral simplement fléchi et le décubitus dorsal jambes fléchies très fortement sur le thorax ; dans ce cas aussi le ligotage est vraisemblable.

Dans un cas (squelette n° 27), tête et bras étaient sur le côté gauche, les jambes très fortement contractées sur le côté droit, ce qui suppose une désarticulation au niveau du bassin.

Au Kef oum Touiza, le squelette gisait accroupi sur le côté : les mains étaient croisées sur les jambes, les cuisses ramenées contre la poitrine. Ici encore il s'agit d'une position forcée (décubitus latéral contracté) qui n'est pas naturelle. La même position fut donnée à un enfant ibéromaurusien de Columnata (H 12).

Dans deux cas, à Rachgoun, fut notée une curieuse position : le squelette reposait sur le dos mais les jambes avaient été ployées, le genou pointant en l'air. Cette curieuse attitude fut reconnue à Columnata (H 22), mais ce sujet féminin appartenait à une civilisation plus récente (Columnatien\*) que l'Ibéromaurusien.

Le gisement de Rachgoun permet une autre observation : celle de l'existence d'un véritable amoncellement de pierres au-dessus d'un squelette en position fléchie. Il ne s'agit pas cette fois d'un simple repère mais d'un vrai tumulus ayant une longueur de 1,50 m et une épaisseur de 0,70 m. A La Mouillah, Barbin avait aussi remarqué que des pierres plates recouvraient les squelettes tous rigoureusement orientés la tête vers l'ouest.

C'est le gisement de Columnata qui, dans l'étude des pratiques funéraires, devait apporter les plus riches enseignements. En effet, dans la nécropole où il n'est pas toujours facile de faire le partage entre les sépultures ibéromaurusiennes et celles plus récentes appartenant au Columnatien, P. Cadenat (1957) eut la surprise de reconnaître, en cours de fouilles, des aménagements d'une architecture simple signalant certaines sépultures. Ainsi les restes humains inventoriés H 25 qui sont d'âge ibéromaurusien étaient placés sous une pierre de forme particulière, fusiforme, légèrement déprimée dans sa partie centrale. A 0,50 m à l'est, des pierres irrégulières mais agencées intentionnellement

constituaient une sorte de pavement rectangulaire, d'un mètre de longueur et large de 0,50 m. Aucune industrie ni restes osseux ne furent découverts sous ce pavement qu'il est tentant d'associer à la sépulture voisine.

Le cas de H 26 mérite également d'être signalé ; les restes humains correspondent à des parties d'un corps dépecé ou désarticulé. On y dénombra un bras gauche complet, un sacrum attenant au coxal gauche et la partie supérieure du fémur, le tout en connexion naturelle ; il en était de même pour un pied complet attenant aux parties distales du tibia et du péroné. Ces éléments ont donc été inhumés alors que des ligaments maintenaient encore les os en connexion.

Les hommes ibéromaurusiens, à Columnata comme à Rachgoun et La Mouillah, prenaient un soin particulier non seulement des cadavres mais des restes décharnés que la cohésion du clan continuait à personnaliser.

Plus intéressante encore est la sépulture H 27 ; au-dessus des ossements humains avaient été accumulées des pierres, le tout était couronné par un enchevêtrement de cornes du Grand Bœuf (*Bos primigenius*). Comme dans le cas précédent, ce n'était pas un corps entier mais des quartiers et des membres disloqués que contenait cette sépulture.

A Taforalt, J. Roche aurait découvert des agencements tout à fait comparables où les cornes de mouflons remplaçaient celles de bœuf.

Plus récent aussi est, à Columnata même, le monument de H 15 qui serait columnatien mais répond manifestement à la même tradition : des pierres empilées sur 2 ou 3 rangées forment un socle circulaire de 0,80 m de diamètre environ, un cippe rudimentaire constitué d'un bloc de grès de 0,78 m de hauteur avait été placé verticalement sur ce socle.

Le soin apporté à ces différentes pratiques funéraires mérite toute notre attention, on peut affirmer l'existence de telles pratiques et reconnaître, par gisement, certaines traditions. Mais on doit éviter toute généralisation : il est notable qu'il n'y a pas une pratique funéraire ibéromaurusienne mais plusieurs, parfois dans le même gisement. Il n'y a aucune règle ni obligation contraignante, chaque clan avait sa ou ses pratiques funéraires particulières.

### Les mutilations dentaires

Les Hommes ibéromaurusiens qui appartiennent tous au type de Mechta-Afalou ont systématiquement pratiqué l'avulsion des incisives du maxillaire supérieur. Cette mutilation est étroitement rattachée, au Maghreb, au type humain de Mechta ; elle subsistera aussi longtemps que cette race jusqu'au Néolithique. Toutefois cette étroite relation n'existe qu'au Maghreb ; en Nubie les Mechtoïdes épipaléolithiques n'ont jamais subi cette avulsion. Au cours des temps elle ne demeura pas identique. A l'Ibéromaurusien cette pratique est à la fois simple et universelle : à Columnata un seul sujet était exempt d'ablation. L'avulsion est appliquée au maxillaire et affecte au minimum une incisive médiane, le cas le plus fréquent étant l'ablation des deux médianes, ainsi que le montre le tableau suivant.

Il ne semble pas qu'il y ait eu à l'Ibéromaurusien une différenciation sexuelle dans l'application de ces mutilations comme cela semble apparaître à l'époque capsienne.

Il n'est pas facile de fixer l'âge auquel était pratiquée cette mutilation. A Afalou bou Rhumel l'avulsion semble avoir été opérée assez tardivement entre 12 et 14 ans.



Gisements	AFALOU			TAFORALT			RACHGOUN			LA MOULLAH	COLUMNATA			LA TRANCHÉE	TÉNÈS	EL BACHIR	DJ. TAYA	KEF OUM ROUIZA	NOMBRE TOTAL DES SUJETS		
Mutilations	♂	♀	?	♂	♀	?	♂	♀	?	?	♂	♀	?	?	?	?	♂	♀	♂	♀	?
1 incisive médiane	2	1	2	3	2													1	6	3	2
2 incisives médianes	17	7	2	7	6	4	1	1	1	6	1			1	1	2			26	13	11
2 incisives médianes + 2 incisive latérale	2	1					1												3	1	
2 incisives médianes + 2 incisives latérales	2												1*				1		3		1
2 incisives du même côté			1																		1

\* A Columnata, l'adolescent 1a a subi l'ablation des 8 incisives. L'avulsion mixte aux maxillaires et à la mandibule est générale dans ce gisement au Columnatien (17 cas observés).

A Taforalt la mutilation était pratiquée vers l'âge de 14 ou 16 ans. A Columnata on peut fixer entre 10 et 12 ans l'âge de la mutilation, chez les Columnatiens; il y a de fortes chances, vu la pérennité de la coutume, qu'il ait été le même à l'Ibéromaurusien dans ce site. Il est probable aussi que d'un clan à l'autre l'âge ait pu différer, qu'il ait été par exemple plus tardif à Afalou, plus récent à Columnata. Il est vraisemblable aussi que la mutilation dentaire ait été plus précoce aux époques récentes (Capsien et Néolithique).

Nous ignorerons toujours la signification de cette pratique qui était peut-être en relation avec le port d'un labret. Elle est vraisemblablement liée à un rite de passage.

### La parure ibéromaurusienne

La parure ibéromaurusienne, du moins dans les objets qui nous sont parvenus, paraît d'une médiocrité et d'une pauvreté désolantes. Nous devons toutefois tenir compte de la peinture corporelle. La fréquence dans les gisements de provisions d'ocre ou de galène n'est pas le seul élément sur lequel repose l'hypothèse de l'existence de peintures corporelles car plusieurs squelettes d'hommes ibéromaurusiens portent encore les traces de coloration rouge. Rien ne permet de réduire au seul usage funéraire ces abondantes réserves d'ocre.

Parmi les objets de parure il faut citer en premier lieu les coquilles de mollusques lamellibranches perforées au voisinage du crochet. Proches du rivage qui leur fournissait en abondance des valves de pétoncle déjà usées et parfois naturellement perforées, les Ibéromaurusiens ont recueilli de préférence de telles pendeloques fournies par la nature; dans de rares cas ils ont tenté d'opérer eux-mêmes la perforation du crochet des coquilles en l'usant par frottement, plus qu'en creusant à l'aide d'un foret. Le même procédé fut appliqué à la perforation des rares pendeloques faites dans des coquilles de gastéropodes; les turritelles semblent avoir connu une certaine prédilection (Taforalt, Abri Alain et

Rassel). Les autres coquilles de gastéropodes marins sont très rares. La perforation par usure se faisait sur la dernière spire, en face de l'opercule, afin de faciliter le port de la pendeloque. Un autre procédé consistait à scier les coquilles sur la partie la plus saillante jusqu'à ce que soit obtenue une étroite perforation; la valve d'un spondyle de La Mouillah présente cet aménagement.

Mais les Ibéromaurusiens répugnaient à consacrer un gros effort à la préparation de leurs objets de parure; après les valves de pétoncles, ce sont les coquilles tubulaires des dentales qui sont les plus nombreuses parmi leurs colifichets. Dans un cas comme dans l'autre la pendeloque comme la perle tubulaire était recueillie toute prête sur le rivage. Les autres pendeloques sont très rares: un petit galet allongé trouvé à La Mouillah possède une perforation. De tels objets ont été trouvés dans trois autres gisements (Abri Alain, Taforalt, Taounate). Les rondelles d'enfilage en test d'œuf d'autruche sont aussi rares (Taforalt, La Mouillah, Columnata, Zarath).

La pauvreté de la parure ibéromaurusienne s'accompagne d'une absence à peu près totale de manifestation artistique. J. Roche s'est élevé contre cette condamnation en faisant état d'une pierre figure bisexuée et de deux pierres de Taforalt portant des traits maladroits: sur l'une on discernait un éléphant et sur l'autre, qui est une meule, une silhouette qui pourrait être interprétée soit comme un mouflon soit comme une figure anthropomorphe.

Plus importants sont les fragments de figurines en terre cuite découverts par S. Hachi dans le gisement d'Afalou bou Rhummel\*. Ces figurines zoomorphes ont pu être datées; la première reposait sur un niveau âgé de  $11\,450 \pm 230$  BP (soit  $9\,500 \pm 230$  BC). La seconde était à 30 cm au-dessous d'un niveau ayant été daté de  $12\,400 \pm 230$  BP (soit  $10\,450 \pm 230$  BC).

## BIBLIOGRAPHIE

- AMARA A., "Le gisement d'Es Sayar, Bou Saada (Algérie)" *Libyca*, t. XXV, 1977, p. 59-71.
- AUMASSIP G., "Ibéromaurusien", *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, P.U.F., 1988, p. 505-506.
- BALOUT L., *Préhistoire de l'Afrique du Nord*, Paris, A.M.G., 1955, p. 339-381.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974, p. 57-99.
- CAMPS G., "Les industries épipaléolithiques du Maghreb et du Sahara septentrional", in *L'Épipaléolithique méditerranéen*, Paris, CNRS, 1974.
- COLLINA-GIRARD J., "l'Abri de l'Aïn Aghbal, Maroc oriental, étude d'un gisement ibéromaurusien", *Libyca*, t. XXV, 1977, p. 31-53.
- HEDDOUCHE A., "Le gisement épipaléolithique d'El Ançor près de Bou Saada", *Libyca*, t. XXV, 1977, p. 78-84.
- ROCHE J., "La grotte de Taforalt", *LVII*, 1953, p. 375-380.
- ROCHE J., *L'Épipaléolithique marocain*, Lisbonne, 1963.
- SOUVILLE G., *Atlas préhistorique du Maroc*, 1; *le Maroc atlantique*, Paris, CNRS, 1973.
- TIXIER J., "Le gisement préhistorique d'El Hamel", *Libyca*, t. II, 1954, p. 79-120.
- TIXIER J., *Typologie de l'Épipaléolithique du Maghreb*, CRAPE, Mém. II, 1963.
- VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique*, t. 1, le Maghreb, 1955, p. 257-287.

## 19. IBN BATTÛTA

Abou Abdallah Mohammed, ibn Abdallah ben Mohammed, ben Ibrahim, ben Yûsuf, el Lawati, el Tandji. D'ascendance berbère (el Lawati), Ibn Battûta naquit en février 1304 à Tanger. La date et le lieu de sa mort ne sont pas connus avec certitude ; il semble bien que sa vie s'acheva dans cette ville, entre 1368 et 1377. Ibn Battûta est le plus célèbre des voyageurs arabes, auteur d'une inestimable *Rihla* ; il aurait parcouru plus de 120 000 km en neuf voyages de durée variable qui le conduisirent dans presque toutes les contrées gagnées à l'Islam.

Le premier voyage est de caractère traditionnel : en juin 1325, Ibn Battûta, âgé de 21 ans, se rend en pèlerinage à La Mecque, en traversant le Maghreb et l'Égypte, mais il ne gagne pas immédiatement les lieux saints de l'Islam et se rend auparavant à Damas (novembre 1326). Le second voyage part de La Mecque en septembre 1326. Il visite l'Iraq, le Khûzistan, le Fars, l'Azerbaïdjan, séjourne dans plusieurs villes : Tabriz, Mossoul, Samarra. De retour à Bagdad, il s'achemine vers l'Arabie où il réside pendant trois ans (1327 à 1330) au cours desquels il accomplit trois nouveaux pèlerinages.

Le troisième voyage lui fait connaître les pays de la mer Rouge, le Yémen et les comptoirs arabes de la côte orientale de l'Afrique. Revenu en Égypte par l'Oman et le golfe Persique, il accomplit un quatrième pèlerinage en 1332. Un quatrième voyage se fit sous d'autres cieux : Ibn Battûta gagne l'Asie mineure par l'Égypte et la Syrie. Il se rend ensuite en Russie méridionale dans les territoires soumis aux Mongols de la Horde d'or. Il visite ensuite Constantinople en compagnie d'une princesse grecque, épouse du sultan Mohammed Uzbek. Il retourne dans les pays conquis par la Horde d'or puis il se dirige vers l'Inde ; après avoir traversé la Transoxiane et franchi les montagnes d'Afghanistan, il arrive à Delhi (1333). Il s'établit dans cette ville où il est nommé cadi par le sultan Mohammed Ibn Toglouk. Il devait rester neuf ans à Delhi et il semble que sa soif de voyage s'était définitivement étanchée lorsque le même sultan le chargea d'une mission auprès de l'empereur de Chine.

Ibn Battûta visite le Malabar puis son bateau le mène aux îles Maldives où il séjourne pendant dix-huit mois. De là il se rend au Bengale et arrive enfin au port chinois de Chuan-Chou-Fou. Ce fut son cinquième voyage. Mais A. Miquel doute qu'il ait atteint Pékin.

Le voyage suivant le fait revenir par Sumatra, Malabar et le Golfe Persique, en Égypte d'où il se rend pour la cinquième fois en pèlerinage à La Mecque (1347). En mai 1349, après 24 ans de voyages quasi ininterrompus, Ibn Battûta retourne en Occident. De Tunis, une *nau* catalane le transporte en Sardaigne d'où il revient bien vite au Maghreb ; il fait son entrée à Fès en novembre 1349. Quelques mois plus tard, l'infatigable voyageur est en Andalus et visite Grenade avant de revenir au Maroc.

Ce retour dans le pays natal n'est pas tout à fait définitif. Dans un neuvième voyage, il traverse le désert saharien ; parti de Sigilmasa, dans le Tafilalet, il gagne les pays du Niger et Tombouctou. En décembre 1353, il retourne à Sigilmasa puis à Tanger.

Au cours de ses éprouvantes pérégrinations, Ibn Battûta avait perdu la totalité de ses notes de voyage. De retour au Maroc, il ne se sentait plus assez fort pour rédiger sa *rihla*. C'est à la demande pressante de Abou Inan, le sultan mérinide, que Ibn Battûta accepta de dicter de mémoire la totalité de son récit de voyage à un lettré, Ibn Djuzayy. Celui-ci n'hésita pas à altérer, de temps en temps, l'œuvre du voyageur tangerois en plagiant les écrits d'Ibn Djubayr. Ibn Djuzayy fut cependant, dans l'ensemble, un fidèle transcritteur et les quelques

descriptions ou anecdotes empruntées à Ibn Djubayr, le goût du détail exotique et la propension à l'exagération n'entament guère l'intérêt considérable de la *rihla* d'Ibn Battûta.

#### BIBLIOGRAPHIE

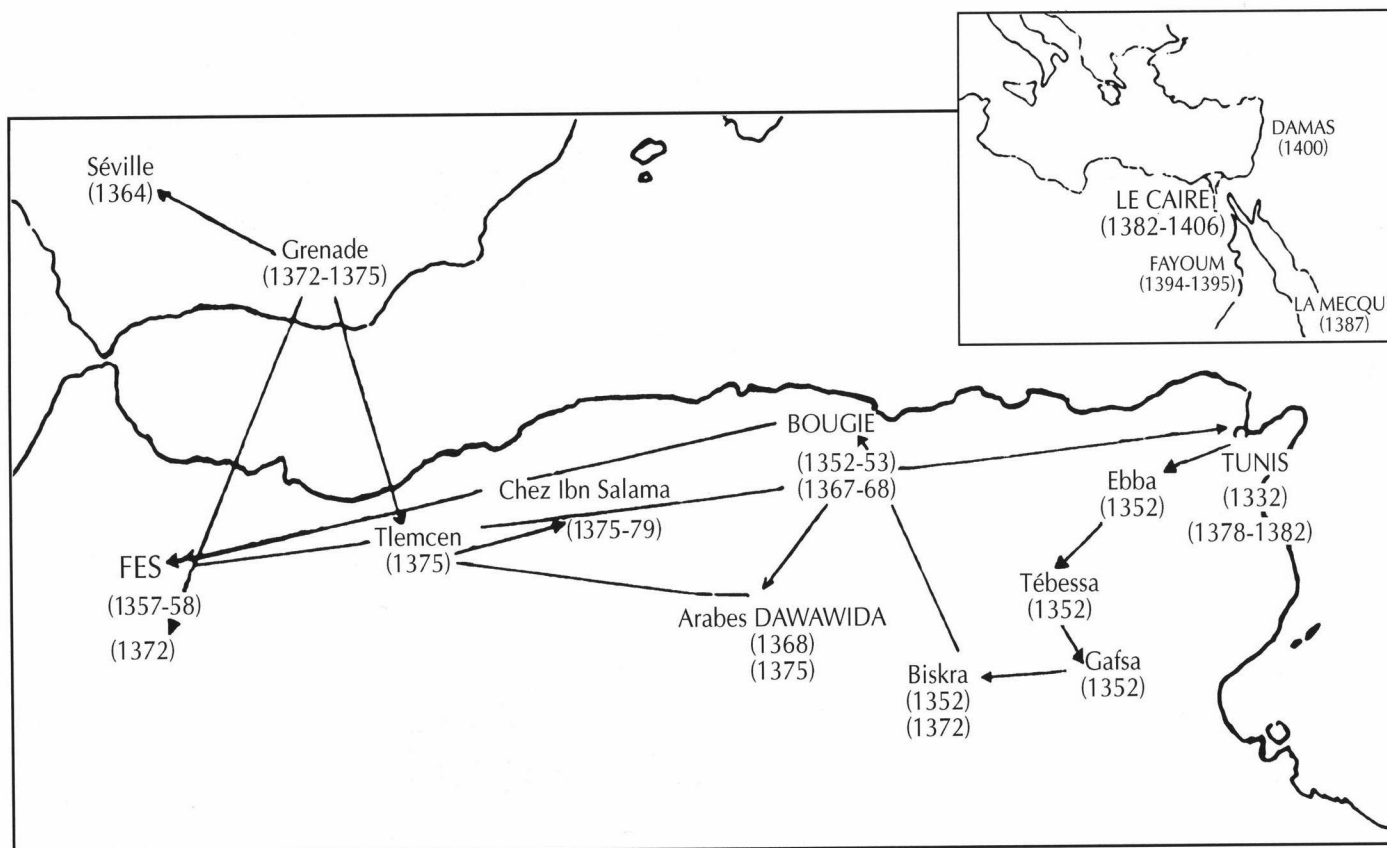
- BLACHERE R. et DARMAUN H., *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Âge*, Paris, 1957, p. 348-351.  
 BROCKELMANN C., "Ibn Battûta", *Encyclopédie de l'Islam*, première édition, p. 391, 1918.  
 DEFREMERY C. et SANGUINETTI R., *Ibn Battûta*, Paris, 1853-1859, 4 vol.  
 GIBB H. A. R., *The travels of Ibn Battûta*, Cambridge, 1958-1962.  
 Id., *Notes sur les voyages d'Ibn Battûta en Asie Mineure et en Russie, Mélanges offerts à Lévi-Provençal*, I, 1962, p. 125-153.  
 JANSSENS H. F., *Ibn Battûta, le voyageur de l'islam, 1304-1369*.  
 MIQUEL A., "Ibn Battûta", *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, p. 750.

E.B.

#### 110. IBN KHALDOUN

Alors que la Reconquista se poursuit en Andalus et menace l'Occident musulman, à l'autre extrémité de l'empire arabe se répand la menace mongole annonciatrice de pillages et de massacres. Les États arabes et arabo-berbères du Maghreb et de l'Espagne musulmane connaissent déchirements et assassinats, dus aux confrontations fratricides. Au Maghreb dont les royaumes à géométrie variable se définissent par leurs capitales : Fès des Mérinides, Tlemcen des Abdelwadid, Tunis des Hafcides, d'autres cités sont appelées à jouer le rôle de capitales de principautés plus ou moins dépendantes des trois grands sultanats. C'est le cas de Bejaia (Bougie) et de Constantine, qui exercent leur suzeraineté sur des territoires que ces vieilles cités se disputent sans cesse. Trahisons, rapines, attentats sont la réalité quotidienne de ces États immatures. C'est en cette période de déchirements que naquit à Tunis Wali ed Din Abd er-Rahman ben Mouhammad ibn Khaldoun. La famille d'Ibn Khaldoun était arabe, originaire d'Al Andalus comme des centaines d'autres qui apportèrent à la Tunisie leur savoir, leur technicité et leur maîtrise dans le domaine agricole. Sa famille s'était fixée à Séville depuis plusieurs générations et ses ancêtres avaient exercé de hautes fonctions civiles. Le jeune Ibn Khaldoun reçut une éducation soignée qui le prépara à devenir un maître réputé en de nombreux domaines. Il acquit une connaissance parfaite du Coran, du Hadith et du Fik. Grâce à l'arrivée massive à Tunis de nombreux savants dans la suite du Mérinide Abd el-Hassan, momentanément maître de Tunis, le jeune Ibn Khaldoun profita pleinement de la Science qui lui était ainsi révélée et garda un souvenir reconnaissant à ses maîtres, dont il peint les mérites dans son *Tarif* (autobiographie). Mais aux temps heureux succèdent les jours de deuil. En 1340, la peste noire faisait son entrée à Tunis dont, en quelques semaines, elle décima la population. Les parents d'Ibn Khaldoun étaient au nombre des victimes ; il avait 17 ans.

C'est en 1350 (753 Hégire) que commence sa carrière politique ; il passe au service du Mérinide Abu Ishaq ; mais la défaite subie par le sultan de Fès lui fait commettre sa première volte-face qui sera suivie de nombreuses autres. Il fausse compagnie aux Mérinides (1352) et entreprend un premier voyage coupé de plusieurs séjours dans les marges de l'Ifriqiya, à Ebba, puis Tébessa, ensuite Gafsa et, en dernier lieu, Biskra où il passe l'hiver chez les Beni Muzni, amis de



Les voyages d'Ibn Khaldoun (d'après G. Camps).

sa famille. C'est de Biskra qu'Ibn Khaldoun, changeant d'attitude, fait acte d'allégeance auprès du nouveau maître de Fès, Abu Hinan (successeur d'Abu Hassan) qui s'est emparé de Tlemcen et répond favorablement aux offres de services d'Ibn Khaldoun. En attendant de rejoindre Fès, le jeune érudit s'arrête pour quelques mois à Bougie (1352-1353).

Dès son arrivée à Fès, Ibn Khaldoun est accueilli dans le secrétariat du sultan, mais son ambition s'accorde mal avec cette fonction qu'il juge indigne de son rang. Les circonstances et, particulièrement la maladie d'Abu Hinan, semblent l'avoir incité à conspirer contre ce sultan, dans l'intention de rétablir Abu Abd Allah à Bougie ; mais, bien qu'il attribue son échec à la malveillance et à la jalousie des courtisans, il est dénoncé et jeté en prison. Son internement dura deux ans et prit fin à la mort d'Abu Hinan (1358). Une fois libéré, il obtient du nouveau sultan le poste de secrétaire de la chancellerie. Mais les intrigues reprennent : Ibn Khaldoun craint maintenant pour sa vie et, non sans difficultés, il obtient en 1362 l'autorisation de se rendre à Grenade où le roi naçride Abu Mohammad ben al Ahmar a retrouvé son trône et son grand vizir Ibn al Khatib qui, lorsqu'il s'était réfugié à Fès, avait été conquis par la science et l'intelligence d'Ibn Khaldoun. Celui-ci reçut un excellent accueil à Grenade et fut chargé de négocier un traité de paix avec Pierre II le Cruel, roi de Castille (1364). De nouvelles intrigues de cour et la jalousie d'Ibn el Khatib incitent Ibn Khaldoun à quitter Grenade (1365).

A Bougie, les circonstances se présentent favorablement pour lui depuis que Mohammad ben el Ahmar a recouvré son trône. Le souverain nomme Ibn Khaldoun chambellan (Hidjaba\*), tandis que son frère cadet, Yahya Ibn Khaldoun devient vizir. Entre-temps, la réputation d'Ibn Khaldoun se répand largement à travers le Maghreb, ce qui justifie les fonctions supplémentaires de professeur de Fiq et de prédicateur qu'il exerce à Bougie. Mais il renonce bientôt à ces honneurs, car, une fois de plus, il est en butte aux attaques de la cour et de l'envie des puissants, du moins le prétend-il, et, vraisemblablement, ses propres intrigues l'incitent à abandonner la carrière politique pour se consacrer entièrement à la science et à la recherche. Il aspirait à la paix mais il devait être maintes fois sollicité ou attiré dans de nouvelles intrigues.

Après un séjour de réflexion dans le Ribât d'Abu Madyan, il retourne à Fès (1372) où il espère échapper aux sollicitations politiques et pouvoir se consacrer définitivement à l'étude. Mais, de son passé lui reste accolée l'image d'un intrigant, d'un conjurateur, bref, d'un homme dangereux.

De retour au Maghreb, il fait venir sa famille à Tlemcen (1375) et, pendant quatre ans, il demeure au château d'Ibn Salama à Tagurzout, près de Frenda. C'est dans cette retraite paisible qu'il rédigea la *Mukaddima*. Cette "introduction" au *Kitab al 'Ibar* (Histoire universelle) est son œuvre maîtresse. Cet ouvrage d'un historien génial et parfaitement lucide compte six parties après l'introduction où l'Histoire est définie comme une Science, les bases de la méthodologie de l'historiographie sont exposées.

1. Sociologie générale de la civilisation : théorie de la sociabilité naturelle ; déterminations du milieu et leur incidence culturelle ; géographie physique et humaine ; ethnologie et arts divinatoires.
2. Sociologie de la bédouinité : étude de deux types de groupements humains ; de l'état de nomade à celui de citadin ; concept de *'assabiyya* (cohésion sociale).
3. Philosophie politique : origine et exercice du pouvoir et de l'autorité spirituelle, théorie des institutions.

4. Sociologie de la citadinité (*hadara*) : phénomènes urbains ; organisation et économie de la cité ; typologie du citadin.
5. Économie politique : industrie ; travail ; classes sociales.
6. Sociologie de la connaissance : classification des Sciences ; langage et société, pédagogie ; disciplines philosophiques et littéraires.

Donnant à sa recherche historique une dimension qui élève l'Histoire au rang d'une Science, Ibn Khaldoun nous paraît étonnamment moderne dans le rationalisme de sa démarche qui exclut l'appel au fait religieux. Pour rédiger les Prolegomènes (*Mukkadima*), Ibn Khaldoun doit pouvoir disposer d'une documentation considérable ; celle qu'il a constituée au château d'Ibn Salama est entièrement exploitée. Il lui faut reprendre son bâton de pèlerin et commencer l'exploitation des archives des Hafcides de Tunis.

Sortant de sa studieuse demeure où il vient de passer quatre ans de réflexion et de rédaction, Ibn Khaldoun décide de retourner dans sa ville natale où il revient âgé de 37 ans, après une absence de vingt années. Désormais, il semble se résigner : c'est à l'enseignement qu'il se consacre pleinement. Et, caché dans sa tour d'ivoire, il poursuit son œuvre, achève une première édition du *Kitab al 'Ibar*. Son autobiographie (*Tar'if*) connaît aussi un succès mérité mais, une fois de plus, les faveurs dont jouit Ibn Khaldoun de la part du souverain provoquent jalousies et haines. La cabale qui se constitue autour du vizir Ibn Arafat incite Ibn Khaldoun à quitter définitivement le Maghreb. Le sultan de Tunis lui ayant permis de se rendre en pèlerinage, en octobre 1382, il s'embarque à destination d'Alexandrie. Sa renommée le précède au Caire où il s'établit à demeure et obtient d'occuper la chaire de droit malikite à la medrasa Al Commhiyya ainsi qu'à Alazzar. Sa nomination comme grand kadi malikite (1384) couronne sa carrière. Après quatorze années consacrées à l'enseignement, il est une nouvelle fois nommé kadi et doit suivre – sans enthousiasme – le maître du moment, Al Nasir. Celui-ci ne parvint pas à arrêter Tamerlan qui s'était emparé d'Alep et du nord de la Syrie ; alors que le mameluk retourne précipitamment en Égypte, Ibn Khaldoun resté à Damas entre en rapport avec Tamerlan pour qui il rédige une description du Maghrib. Mais les bonnes relations établies entre ces deux hommes n'empêchent pas le pillage et l'incendie de Damas (1400). Il ne semble pas que sa réputation ait eu à souffrir de l'intérêt que lui porta Tamerlan. Rentré au Caire, il poursuit la rédaction de ses écrits, en particulier le *Kitab al 'Ibar* dont il envoie une copie au sultan mérinide Abu Faris.

A la fin de sa vie, il s'intéresse au mysticisme soufi mais il n'est pas sûr qu'il ait été l'auteur du traité *Shita' al Sa'il*.

Il meurt au Caire le 26 ramadan 808 (Hégire) – le 17 mars 1406.

Aux yeux des historiens contemporains, Ibn Khaldoun est considéré comme le fondateur génial de l'histoire scientifique telle que la conçoivent aujourd'hui certaines écoles, telles que l'école des Annales, l'histoire des mentalités et autres. Plus simplement, nous dirons qu'Ibn Khaldoun a introduit la sociologie et la plupart des sciences humaines dans la trame historique.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARNALDEZ R., "Réflexion sur un passage de la Mukaddima d'Ibn Khaldun", *Mélanges R. Crozet*, Poitiers, 1966, p. 1377 sq.
- ATALLAH BORHAM M., *La pensée économique d'Ibn Khaldun*, Thèse d'Université, Paris, 1964.
- BEN CHEIKH E., "Ibn Haldun", *Encyclopædia Universalis*, t. 8, p. 700.

- BIELZAWSKI J., "Aspect sociologique des opinions d'Ibn Haldun sur les sciences de la langue arabe", *Atti del Terzo Congr. di Studi arabi e islamici*, Naples, 1967.
- BOUTHOU G., *Ibn Khaldoun, sa philosophie sociale*, Paris, 1930.
- BOUSQUET G.-H., *Les textes sociologiques et économiques de la Mukaddima*, Paris, 1965.
- BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafside*, Paris, 1947, t. II, p. 385-393.
- HUSSEIN T., *Étude analytique et critique de la philosophie sociale d'Ibn Kahldûn*, Paris, 1917.
- LABICA G., "Esquisse d'une sociologie de la religion chez Ibn Khaldûn", *La Pensée*, octobre 1965.
- LACOSTE Y., *Ibn Khaldoun, naissance de l'histoire, passé du Tiers Monde*, Paris, 1966.
- MAHDI M., *Ibn Khaldûn's philosophy of history*, Londres, 1957.
- NASSAR N., "Le maître d'Ibn Khaldûn : al Abili", *S. I.*, XX, 1964, p. 103-115.
- NASSAR N., *La pensée réaliste d'Ibn Khaldûn*, Paris, 1967.
- PERES H., "Bibliographie sur la vie et l'œuvre d'Ibn Haldûn", *Mélanges Levi Della Vida*, II, p. 308-329.
- TALBI M., "Ibn Haldûn et le sens de l'histoire", *S. I.*, XXVI, 1967, p. 73-148.
- TALBI M., "Ibn Khaldûn", *Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, p. 849-855.

G. CAMPS

## II1. IBN TOUMART

Ibn Toumart est la personnalité religieuse et politique la plus marquante du Maghreb au XII<sup>e</sup> siècle. Fondateur du mouvement almohade\*, il devait préparer la revanche des Sanhadja montagnards contre l'empire déjà vacillant des Almoravides. Bien que ses disciples aient manipulé sans vergogne sa généalogie pour le rattacher à la descendance du Prophète et en faire, donc, un chérif, il est sûr qu'Ibn Toumart était issu d'une tribu du Sous, celle des Hergha, appartenant au groupe montagnard des Maçmouda.

L'un de ses premiers disciples, le pieux el Baïdaq, se fit son chroniqueur et grâce à son récit, souvent dithyrambique, il est possible de saisir l'évolution spirituelle de celui qui devait mériter le titre de Mahdi Almohade et le qualificatif d'Impeccable. Célèbre dès son adolescence, pour son zèle religieux et son érudition qui lui avait fait donner le surnom d'*asufu* (le tison, le flambeau, en berbère), Ibn Toumart quitta un beau jour son village d'Igliz et ses montagnes pour compléter, en Orient, sa connaissance de l'islam et jeter les bases d'une réforme radicale.

Son séjour en Espagne n'est pas assuré, mais demeurent des concordances étroites entre les textes d'Ibn Hazm et ses propres propositions. En revanche, sa présence à Bagdad est pleinement confirmée, alors que son passage à Damas est peut-être légendaire et les entretiens qu'on lui prête avec Ghazali certainement inventés.

Dix ans après son départ d'Igliz, Ibn Toumart entreprend un long voyage de retour au Maghreb, au cours duquel il multiplie les étapes, passant par Alexandrie, Tripoli, Mahdia, Tunis, Constantine et Béjaïa. Sa condamnation des mœurs citadines relâchées provoque souvent des échauffourées. A Béjaïa, ses violences verbales déclenchent la fureur populaire contre lui. Le sultan hammadite, qui l'avait d'abord bien accueilli, lança ses sicaires à sa poursuite, mais Ibn Toumart trouva refuge dans la tribu voisine, celle des Beni Urigol, dans le village de Melala.



### **La doctrine almohade**

Ibn Toumart y élabore sa doctrine et réunit ses premiers disciples. Le plus cher à son cœur, celui qu'il considère comme l'homme providentiel qui doit lui succéder, est Abd el Moumen, le fils d'un potier de Nédroma (Algérie occidentale). El Baïdaq nous a laissé le récit émouvant de la désignation du futur calife. Le réformateur proclama un soir en prenant sa main : "La mission sur laquelle repose la vie de la religion ne triomphera que par Abd el Moumen ben Ali, le flambeau des Almohades." Celui-ci, en pleurant, dit avec humilité : "Ô Maître, je n'étais nullement qualifié pour ce rôle, je ne suis qu'un homme qui cherche ce qui pourra effacer ses péchés." – "Ce qui te purifiera de tes péchés, répondit Ibn Toumart, ce sera précisément le rôle que tu joueras dans la réforme de ce monde."

Une conversation avec deux pèlerins de l'Atlas qui passaient par Bougie est l'occasion du départ des premiers Almohades vers le Maghreb el Aqsa. La petite troupe, d'une dizaine de personnes, gagne Marrakech non sans avoir semé la bonne parole et causé quelques troubles dans les villes traversées : Tlemcen, Oujda, Taza, Fès, où Ibn Toumart se fait remarquer par le saccage des magasins des marchands de musique, contre lesquels il semble avoir eu une aversion certaine. Il réitère à Marrakech, brisant à coups de bâton instruments de musique et jarres de vin, pourchassant sous les huées la sœur de l'émir almoravide, qui chevauchait dévoilée dans les rues de la capitale.

Après la prise de Tin Mel (1123), il se proclame *Mahdi* et, de retour dans les tribus Masmouda, ses frères de race, il organise solidement la communauté almohade avec un soin et une connaissance des hommes qui font de ce clerc un grand homme d'État. Il crée un véritable État montagnard, solidement organisé, disposant d'une armée fanatisée chargée de répandre la doctrine almohade jusqu'en Ifriqiya et en Espagne.

Nous retrouvons dans cette réforme la même tendance innée vers le rigorisme moral et la simplicité doctrinale que nous ont révélés tous les schismes et hérésies nés en Berbérie à travers les siècles.

Dans la condamnation absolue des richesses de ce monde et de ses frivolités, c'est la voix d'Ibn Toumart qui tonne, mais elle fait écho à celle, non moins véhémentement, de Tertullien. La lente marche des Berbères vers le Dieu unique semble ici se parachever dans la proclamation de l'Unité absolue de Dieu, dont Ibn Toumart rejette jusqu'aux adjectifs (le Puissant, le Miséricordieux, le Victorieux) que lui donnent les musulmans, parce qu'ils risquent de faire apparaître comme divisible la puissance divine. La conséquence inévitable de la toute-puissance de Dieu ainsi comprise est la prédestination de tous les êtres créés : chacun doit attendre dans la soumission totale ce qui lui a été assigné de toute éternité.

Cette forme de l'islam ne peut qu'être fanatique, elle ne supporte ni relâchement des mœurs, ni relativisme dans le dogme, ni présence d'Infidèles.

Ces données concordaient trop bien avec l'intransigeance fondamentale des Berbères pour ne pas aboutir : aussi, sous Abd el Moumen, le raz de marée almohade balaya le Maghreb de toute impureté. C'est alors, semble-t-il, que disparurent les dernières communautés chrétiennes autochtones.

### **L'État almohade**

Respectueux des traditions tribales des Berbères du Haut Atlas, Ibn Toumart organisa son gouvernement en établissant une hiérarchie entre différents conseils imités des assemblées tribales. Au sommet siège le Conseil des Dix, qui sont les

premiers et les plus fidèles compagnons (Abd el-Moumen\*, Abou Hafs Omar\*, El Bachir...). Au-dessous du Conseil des Dix, le Conseil des Cinquante est composé de contribuables d'Ibn Toumart, des Hergha et d'autres Maçmouda de Tin Mel ou des Hintata. Les différentes tribus de la montagne étaient ainsi représentées dans ce Conseil dont les pouvoirs étaient restreints.

Toute la société almohade était strictement hiérarchisée. A l'intérieur des groupements ethniques apparaissait une autre hiérarchie, fondée sur les fonctions exercées, depuis celles des compagnons les plus proches jusqu'à celles confiées aux *abid* (serviteurs noirs). Au sommet de la pyramide, le Mahdi tenait solidement les rênes d'un pouvoir absolu. Cette domination reposait sur une logique implacable : tout Almohade suspecté de tiédeur risquait l'élimination : ainsi lors de la "*journée du tri*" plusieurs milliers d'almohades "infidèles" furent massacrés. C'est par de telles actions qu'Ibn Toumart réussit à construire l'État almohade et à assurer la naissance de la nouvelle dynastie moumenide. Seuls le prestige et la volonté d'Ibn Toumart réussirent à faire admettre Abd el-Moumen comme le successeur désigné du Mahdi. Encore fut-il nécessaire de cacher la mort de celui-ci pendant plus de deux ans avant de faire reconnaître le nouveau souverain par les *Cheikhs* almohades.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Voir E.B., A 170, Almohades ; A 210, Abd al-M'umin.  
 BASSET R., "Ibn Toumart", *Encyclopédie de l'islam*.  
 BEL A., "Documents récents sur l'histoire des Almohades", *Revue africaine*, t. 71, 1930, p. 113-128.  
 Bel A., *La religion musulmane en Berbérie*.  
 EL MARRAKOCHI, *Histoire des Almohades*, traduction Fagnan, *Revue africaine*, 1891-1892.  
 GAUDEFRY DEMONBYNES, "Une lettre de Saladin au calife almohade", *Mélanges R. Basset*, II, p. 279-304.  
 IBN KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, t. II.  
 LE TOURNEAU R., *The almohade movement in North Africa in the twelfth and thirteenth centuries*, Princeton, 1961.  
 MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1946.  
 TERRASSE H., *Histoire du Maroc*.

E.B.

#### II2. ICAMPENSES

Les Icampenses sont signalés par la *Table de Peutinger* (segm. II, 1) au sud d'une voie Rusibricari (*sic*) (Mers el-Hadjedj) – Cissi (cap Djinet), sans doute dans l'aire du cours inférieur de l'oued Isser. É. Cat (p. 74) est porté à croire que le nom, malgré l'initiale, est d'origine latine et signifie "les gens de la plaine". Simple hypothèse.

#### BIBLIOGRAPHIE

- CAT É., *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891.

J. DESANGES

## I13. ICHOUKKÂNE

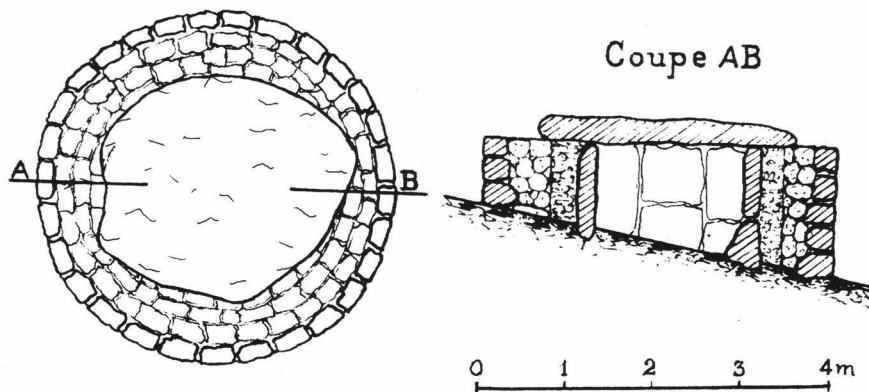
Ichoukkâne est une petite ville berbère qui occupe un éperon déterminé par la confluence de deux oueds venus de l'Aurès, l'oued Sba Regoug (ou oued Firas), à l'est, et le Khanguet el Akra, à l'ouest. Ces deux ravins ou khanguet sont assez profonds pour assurer la défense naturelle du site. Le défilé étroit commandé par Ichoukkâne porte le nom de Foug Ksantina. Au sud de la ville s'étend une vaste nécropole qui déborde largement sur les versants des montagnes voisines le djebel bou Drissen et le djebel Kharrouba.

Ainsi s'expliquent les nombreux noms donnés à l'ensemble des sépultures par les rares visiteurs qui succédèrent au commandant Payen. Masqueray, qui pensait reconnaître à Ichoukkâne "le mont du Bouclier" signalé par Procope dans la guerre des Vandales (II, 13), donne une description assez précise de l'immense nécropole. Dans les *Monuments antiques de l'Algérie* (tome I, p. 16-18), Gsell reprend cette description de Masqueray, qui ne fait lui-même que répéter ce qu'avait écrit Payen en 1863. C'est en effet à cet officier que l'on doit la description la plus ancienne des 200 à 300 monuments qu'il comptait au lieu-dit Chouchet er-Roumaïl. Ce sont des tours rondes de 5 mètres de diamètre environ, de 2,50 à 3 mètres de hauteur, note Payen.

Selon Masqueray, cette nécropole proche de la ville serait largement dépassée en surface par celles qui s'étendent sur les versants du djebel Bou Drissen et du djebel Kharrouba qui compteraient respectivement 1 000 et 2 000 chouchets et bazinas. Antérieurement, en 1859, le commandant Payen avait estimé à 1 500 le nombre de tombeaux. Il avait ouvert plusieurs monuments de Chouchet er Roumaïl et décrit avec précision ce type de sépulture mégalithique dérivé du dolmen à manchon (voir E.B., t. XIII, C 59 "chouchet", p. 1936-1939). Toutes les chouchets possèdent, comme les dolmens, une dalle de couverture bien visible ne débordant pas à l'extérieur de l'enceinte turriforme qui est la caractéristique de ce type de monument. Cette enceinte est faite de blocs équarris présentant une face convexe vers l'extérieur qui leur donne cet aspect de tour.



Monuments mégalithiques  
d'Ichoukkâne d'après L. Frobenius.  
Les types de monuments  
III, IV et V sont des chouchets.



Choucha du Djebel Kharrouba (d'après Payen).

Les chouchets sont l'aboutissement de l'évolution architecturale des dolmens\* dont l'enceinte ne cesse de prendre de l'importance lorsque l'on se dirige du littoral vers le sud. Les chouchets se situent donc dans la zone méridionale de la grande région mégalithique algéro-tunisienne : elles occupent essentiellement l'Aurès, et, en dehors de ce massif, on ne connaît qu'une annexe dans le djebel Maâdid au nord du Hodna\*.

Les fouilles pratiquées dans ces monuments aussi bien par Payen que, un demi-siècle plus tard, par Leo Frobenius, ont révélé dans chaque monument l'existence d'un coffre funéraire quadrangulaire, de petites dimensions (0,90 m X 0,45 m en moyenne), déterminé par quatre dalles ou plus, plantées de chant et ne renfermant en principe qu'un seul sujet inhumé en position contractée. Payen écrit que les corps avaient été désarticulés de telle façon que les pieds touchaient le crâne. Il nous semble qu'il ait confondu les os du carpe et ceux du tarse. Souvent en effet, dans la position contractée, les mains sont ramenées sur le visage.

Le mobilier funéraire était d'une grande pauvreté. Une seule poterie modelée, mal cuite, accompagnait le défunt ; les objets de parure en métal étaient encore plus rares.

Il n'y eut d'autres fouilles, après Payen puis Masqueray, que celles pratiquées par L. Frobenius. Ce savant ethnologue allemand avait une solide expérience du monde africain sud-saharien, mais il ignorait l'Afrique du Nord méditerranéenne et dédaignait tous travaux et études géographiques antérieurs. Alors qu'il préparait une nouvelle mission en Afrique Noire, il se rendit, sur ordre de Guillaume II, dans le Maghreb, contrôlé par la France, juste quelques mois avant la déclaration de guerre de 1914. C'est ainsi que son équipe nombreuse et voyante se trouva en costume de toile "colonial" sous la neige qui recouvrait, comme tous les hivers, les versants de l'Aurès ou de l'Atlas.

#### BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris, AMG, 1961, p. 170-173.  
 CAMPS G., "Chouchet", *Encyclopédie berbère*, t. XIII, C53, p. 1936-1939.  
 FROBENIUS L., "Der Kleinafrikanische grabbau", *Præhistorische Zeitschrift*, 1916.  
 GAUTIER E. -F., "Les premiers résultats de la mission Frobenius", *Revue africaine*, t. 62, 1961, p. 47-61.

GSELL S., *Les monuments antiques de l'Algérie*, t. I, 1901, p. 16-18.

GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, 1901, feuille 27, n° 357-359.

MASQUERAY E., Voyage dans l'Aourès, *Bull. de la Soc. de Géographie de Paris*, 1874, p. 435-465.

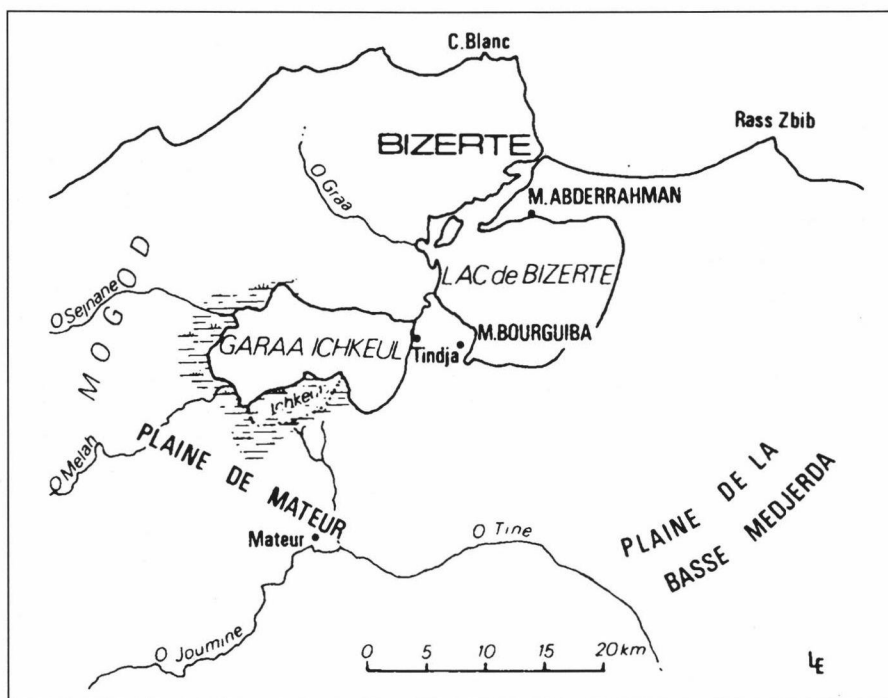
PAYEN Cdt, "Lettre sur les tombeaux circulaires de la province de Constantine", *Annuaire de la Soc. archéol. de Constantine*, t. VIII, 1863, p. 159-169.

G. CAMPS

#### I14. ICHKEUL

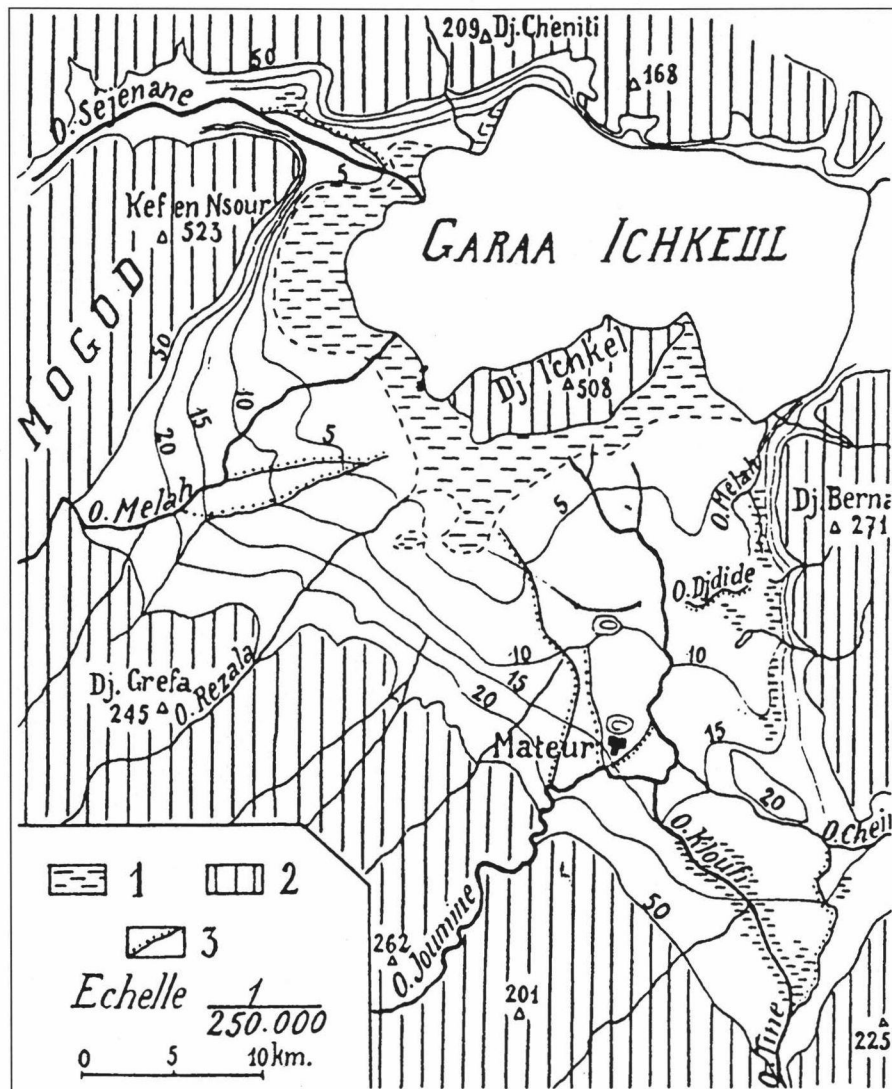
La garaa d'Ichkeul est un des éléments du système lacustre de Bizerte qui est logé dans une vaste dépression du Tell nord-est tunisien. Elle constitue aujourd'hui, ainsi que ses rives, sur une superficie de 13 000 ha, une réserve naturelle qui fait l'objet, en raison de la richesse et de la fragilité de sa flore et de sa faune, d'une protection particulière dans le cadre d'un Parc national.

Son nom même de *garaa* (lac sans profondeur, marécage) marque une opposition avec son voisin aux eaux profondes (*el-bahira*), le lac de Bizerte, auquel elle est reliée au nord-est par un émissaire (l'oued Tinja) et pour lequel elle constitue à l'amont une sorte de bassin de décantation. En effet, la garaa d'Ichkeul reçoit les eaux de nombreux cours d'eau, les oueds Sejenan, Melah, Rezala, Joumine et Tine qui drainent un vaste bassin versant (2 300 km<sup>2</sup>) en pénétrant la région montagneuse du Tell septentrional, où ils se livrent à une érosion intense dans les formations marneuses. Leurs alluvions sont déposées à l'aval dans la plaine de Mateur, où elles ont formé sur les rives méridionales et



La garaa Ichkeul et le système lacustre de Bizerte (Carte L.E.).

occidentales de la garaa une zone d'épandage large de plusieurs kilomètres. Pendant la saison pluvieuse, l'apport de masses d'eau considérables élargit la garaa d'un tiers de sa surface en moyenne ; l'eau s'étend alors dans les régions basses en étendues de marécages qui apparaissent en été, quand le lac se retire, comme des herbiers de potamots, de scirpes, de roseaux et de salicornes. De très nombreux migrateurs hivernants (en moyenne près de 200 000 oiseaux : canards siffleurs, fuligules miloins, oies cendrées et foulques macroules) fréquentent le lac et les marais de l'Ichkeul entre septembre et novembre.



Carte de la garaa Ichkeul.  
 1. Extension de la garaa en hiver.  
 2. Région de collines.  
 3. Anciens thalwegs.



L'oued Tinja et, à l'arrière-plan, la montagne d'Ichkeul (photo P. Troussel).

C'est entre ces zones marécageuses et la garaa proprement dite que se dresse la masse du Jebel Ichkeul qui culmine à 508 m et dont l'étrange signalement dans cette basse plaine l'avait fait prendre autrefois par Barth pour un volcan. Il s'agit en réalité du cœur d'un brachyanticlinal effondré faisant apparaître, au nord-ouest, des calcaires dolomitiques et des marbres du Trias, exploités dans l'antiquité ainsi que des sources thermales – elles aussi fréquentées de longue date – le long d'une faille au sud-est. Sa pyramide reflétée par les eaux de la garaa a le charme unique, inattendu au Maghreb, d'un "paysage japonais classique" (Bonniard 1934, p. 173) ; à tout le moins devait-elle évoquer pour les riches propriétaires du *fundus Bassianus* (Sidi Adballah), qui pouvaient la voir depuis les rives du lac de Bizerte, une autre montagne célèbre, le Vésuve ; ainsi s'expliquerait le surnom de *Baies* donné à ce domaine, en référence à un lieu de villégiature de la Campanie, réputé entre tous dans l'aristocratie romaine. On peut penser qu'il y a eu, depuis l'antiquité, une évolution du paysage et que la montagne d'Ichkeul était autrefois une île, ce qu'elle tend à redevenir à l'occasion des grandes crues. C'est ce que pourrait suggérer un passage du *Périple* du Pseudo-Scylax (Müller, 111) où il est question d'une île dans un lac (*limnè*) près de la ville d'*Hippôn*, l'actuelle Bizerte. On trouve, sur les flancs de l'Ichkeul, une flore (cyclamens, orchidées) et une faune particulières, notamment des rapaces et des chauve-souris qui utilisent comme dortoirs les grottes de la montagne.

Il n'est pas jusqu'aux troupeaux de buffles qui ne donnent à ce paysage de l'Ichkeul une note particulière. Leur origine est incertaine : pour les uns, ils ont été introduits par les Ottomans ; pour d'autres, ils ont été offerts à Ahmed Bey par l'Italie vers 1840.

Au nord-est de la garaa, dans l'axe de la montagne d'Ichkeul, se trouve l'émissaire de l'oued Tinja en communication avec le lac de Bizerte et près duquel se situait dans l'antiquité la ville de *Thimida* (Henchir Tinja). Le renversement périodique du courant dans l'oued est une des particularités remarquables du système lacustre qu'avaient bien enregistrée les auteurs arabes médiévaux. Voici ce qu'observe Idrîsî (III, 2, éd. Bresp, p. 192) : "chacun des deux lacs verse ses

eaux dans celles de son frère durant six mois, puis le contraire a lieu ; le courant cesse de se diriger dans le même sens et le second lac s'écoule dans le premier pendant six mois, sans cependant que les eaux de celui de Benzert deviennent douces, ni celles de Tinja salées. Ceci est une autre des merveilles du pays". Les raisons de ce phénomène étaient bien connues : "l'hiver, lorsque les oueds sont enflés, le lac d'eau douce déborde et, se répandant sur le lac salé, en fait hausser le niveau. L'été au contraire, le niveau du lac s'abaisse, et l'eau paraît s'absorber dans la terre" (Abou'lféda, trad. Solvet, p. 103-105). Tout en interprétant avec justesse le mécanisme d'inversion des flux saisonniers entre les deux lacs, ces auteurs, et après eux certains modernes comme Spratt, croyaient à tort que leurs eaux ne se mélangeaient pas. C'est pourtant ces renversements de courant, avec les mélanges en résultant, qui expliquent l'originalité de l'écosystème de l'Ichkeul, la flore et la faune devant s'adapter à la fois aux écarts de hauteur d'eau et de salinité du milieu. Il en est de même pour les espèces de poissons (soles, muges céphales et surtout anguilles) et pour leurs migrations saisonnières entre le lac et la garaa. Cette dernière constitue une forme extrême de vivier continental où les espèces les plus euryhalines du milieu littoral viennent effectuer leur croissance avant de migrer vers la mer pour se reproduire, entre mai et décembre selon les espèces. C'est à ce moment qu'elles sont capturées dans les pêcheries de l'oued Tinja où ont été installées de nos jours des bordigues à clayonnages métalliques.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BONNIARD F., *Le Tell septentrional en Tunisie, Étude de géographie régionale*, Paris, Geuthner, 1934.
- BONNIARD F., *Les lacs de Bizerte, Étude de géographie physique*, extrait de la *Revue tunisienne*, 17, 1934, 60 p.
- PEYRAS J., *Le Tell nord-est tunisien dans l'antiquité*, Paris, CNRS, 1991.
- TROUSSET P., "La pêche et ses techniques sur les côtes de l'Africa", *Méditerranée antique, Pêche, navigation, commerce*, Paris, CTHS, 1998, p. 13-32.
- Ministère de l'Environnement et de l'Aménagement du Territoire, *Le Parc National de l'Ichkeul*, Tunis, 1994, 13 p.

P. TROUSSET

#### II.5. ICHQERN

Ichqern, également Ichkern, Ichkiren (*išqirr* en ber.), plus rarement Ayt Ichqern, nom de l'une des sous-fédérations des Ayt Oumalou, ou "Gens de l'Ombre" de parler tamazight (Maroc central). Aux temps héroïques, l'homme des Ichqern (*u-šqir*), pasteur transhumant historiquement épris d'indépendance, guerrier et cavalier émérite, mais bon père à ses heures, incarnait parfaitement l'adage : "Tout Berbère avec son fusil est roi !" La femme des Ichqern (*tašqirt*), quant à elle, passait pour être "jolie, laborieuse et intelligente" (Guennoun 1933, p. 7 et 46), étant par ailleurs connue pour ses talents de chanteuse de complaintes (*timawayin*).

#### Localisation sur le terrain

Au cœur même du Maroc central, à la charnière du Moyen-Atlas et de l'Azaghar des Zaïan, au confluent du Srou et de l'Oum er-Rbia', les Ichqern



occupent une petite enclave partagée entre emblavures des plaines et pâturages des monts. C'est la zone du Dir\*, le "poitrail" du Moyen-Atlas, avec ses doux vallonnements, sa vigne sauvage, ses potagers regorgeant de melons et pastèques, ses parcours en forêts arrosés d'innombrables cours d'eau issus des neiges. Terroir béni des Dieux et de la nature que ce "bled Ichqern", sous le charme duquel est tombé Guennoun. Il suffit de lire le début de son magistral roman *La Voix des Monts* (1934, p. 23) pour en être persuadé. Peu de gens, en effet, ont aussi bien décrit cette contrée et ses habitants, ni avec autant de sensibilité, que le capitaine Saïd Guennoun, lui-même berbère puisque originaire de Kabylie, en poste à El Qbab en 1922 comme officier des AI (Lafon 1992).

### Organisation socio-politique

Bien que les renseignements sur l'organisation interne des Ichqern dont on dispose soient incomplets et de valeur inégale (Guennoun 1934, Drouin 1975, Mezzine 1987), il est néanmoins possible d'en esquisser un aperçu. Aux alentours de 1925, au moment de la conquête militaire, les Ichqern (qualifiés de sous-confédération) sont répartis sur le terrain en trois tribus. Ce sont, par ordre d'importance : les Imzinaten, les Ayt Ya'qub ou 'Isa, et les Ayt Hmad ou 'Isa. Les Imzinaten, descendus, selon la tradition orale, d'un ancêtre éponymique du nom d'Amzzyan (Drouin 1975, p. 26), comptent 1 150 familles et peuvent aligner une cavalerie importante (Lafon 1992, p. 115). Chez eux, curieusement, les chioukh de fraction se font appeler indifféremment "chikh" ou "caïd" (Guennoun 1933, p. 292). Parmi leurs fractions au tiers (*ttulut*), les Ayt Mechchan sont les habitants d'El Qbab ; les Ayt Bou Ya'qub occupent des villages de part et d'autre du Srou, dont Lenda, pôle mythique du Jbel Fazaz. Les Ayt 'Abdelkrim, quant à eux, se tiennent à l'est et au nord d'El Qbab. Les Imzinaten possèdent également des terres au pied du Jbel Toujjit, ce qui leur permet d'accéder aux *igwedlan* (pâturages) de la Melwiya (Guennoun 1933, p. 292).

Les Ayt Ya'qub ou 'Isa (913 familles) ont pour centre Tinteghallin. Leurs principales fractions sont les Ayt Messana, les Ayt Belkacem ou Ya'qub, et les Ayt Mhand ou Ya'qub. Ils s'échelonnent depuis les parages du Jbel Tagouzalt aux sources de la Melwiya, jusqu'à Tajjemout dans l'Azaghar au nord de Tighessalin. Dignes dans l'adversité, bon nombre d'entre eux ayant dû temporairement s'exiler dans le Tadla suite à l'expansionnisme zaïan, c'est une tribu de réputation plutôt guerrière et à laquelle, autrefois, "on attribuait une origine chrétienne" (Guennoun 1934, p. 305).

Les Ayt Hmad ou 'Isa (785 tentes) sont répartis en trois *ttulut*-s : les Ihachtigen de Sidi Yahya ou S'ad, les Ayt Yahya ou Hmad à Tit n-Sedka, les Ayt 'Ali ou Hmad d'El Mers. A l'instar des deux autres tribus, ils disposent de parcours en Melwiya. En revanche, ils ont été évincés de l'Azaghar par Moha ou Hammou Zaani\* qui leur avait, du reste, imposé un caïd, Ghoudan, depuis lors décédé. Leur obéissance est désormais acquise tout entière à la personne de leur chef spirituel, Sidi Mohammed ben Taybi. Cantonnés autour d'El Mers et de Sidi Yahya ou S'ad dans un pays de moyenne montagne boisé et fort accidenté, "malgré le courage de leurs guerriers [...] ce sont, aux dires de leurs voisins et frères, des animaux sauvages (*luḥuṣ*)" (Guennoun 1933, p. 298).

Il convient, en outre, de préciser qu'au moment de l'étude de Guennoun (1933, p. 351), pour 1 600 tentes soumises, toutes tribus confondues, la sous-confédération des Ichqern comptait encore 1 348 tentes "en dissidence". Lorsqu'ils se soumettront, en 1932, et retourneront chez eux, pour certains, comme les Ayt Bou Ya'qub (Imzinaten), l'accès de l'Azaghar leur sera interdit. En leur

absence “les féodaux [...] se les étaient appropriés avec le consentement des autorités du Protectorat” (Peyriguère 1981, p. 62). Par “féodaux” s’entend des personnes se situant dans la mouvance de Hassan et d’Amharoq, fils de Moha ou Hammou Zaïani.

Les Chorfas de Taskert, de langue arabo-berbère, enfin, sont inclus par Guennoun dans le tableau de commandement des Ichqern. Les premiers à s’être ralliés dès 1922, ils comptent environ 150 familles vivant de part et d’autre de l’oued Srou au nord-est d’El Qbab, et font commerce de bois de cèdre qu’ils vont abattre dans les forêts environnantes. Voilà donc la situation au milieu des années 1920.

## Historique

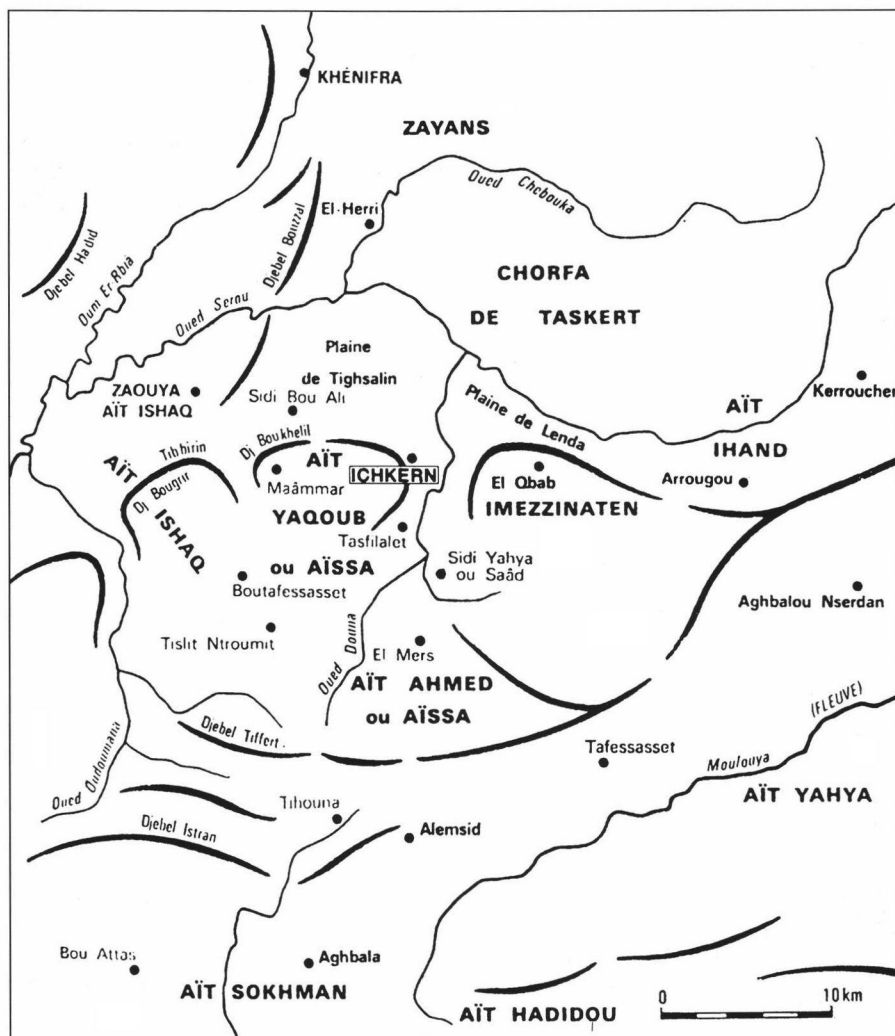
Les Ichqern se signalent à l’attention des chroniqueurs dès le <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle au sud du Jbel El-’Ayyachi (De la Chapelle 1931, p. 49). En 1660, à l’époque de Dila’\*, lors de la signature de la deuxième *tayssa* de la zawiya d’Asul (oued Ghris), nous apprenons que neuf *chioukh* des Ichqern se sont portés garants de leurs tribus et fractions respectives (Mezzine 1987, p. 123). Détail intéressant, parmi les signataires de ce pacte d’Asul, la fraction des Ayt Lahsen ou Hmad, relevant des Ayt Hmad ou ‘Isa, disparaîtra “par la suite en tant que formation socio-politique” (Mezzine 1987, p. 124), ceci pour des raisons non élucidées.

Les Ichqern auraient atteint la région du Fazaz\* “au début du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle”, appelés par Sidi ‘Ali ou Hassein selon la tradition orale (Drouin 1975, p. 25 & 47). Plus vraisemblablement, en tant que partie prenante au sein de la poussée SE-NO des tribus sanhaja, ils sont venus combler le vide laissé par le départ en exil des Ayt Yummour, au terme d’une longue période de troubles, au cœur desquels s’étaient trouvés les marabouts de Dila’ et, plus tard, le caïd-makhzen Ben Barakat.\*

Que les Ichqern soient originaires du Sud se reconnaît à leur parler, qualifié de *tamidulit*, point qu’ils ont en commun avec les Ayt Myill et les Ayt Ihand, et comportant de nombreux traits d’idiome des parlers méridionaux. Particularité qui leur vaut d’être la risée des Zaïans (Guennoun 1933, p. 50), lesquels n’en sont pas à une incivilité près à leur égard, les affublant, en outre, du sobriquet “cornes sèches” (*išš* = “corne”; *iqurn* = “sec”; Drouin 1975, p. 27) !

Toujours est-il qu’en 1770 ils se trouvent, pour la première fois, rangés aux côtés du thaumaturge Mohammed ou Naçer “Amhaouch” sous la bannière du fils du sultan, Moulay Yazid, lors de sa révolte contre l’autorité paternelle (Arnaud 1916, p. 81). Ainsi se met en place un scénario qui, exception faite pour la période 1822-1879 (Drouin 1975, p. 57), sera par la suite maintes fois répété. En effet, vaille que vaille, le sort des Ichqern va se trouver majoritairement lié à celui des Imhiwach\*, parfait exemple du binôme tribu/marabout. Ainsi participeront-ils, de concert avec les autres tribus du Fazaz, à toutes les campagnes qu’a menées Boubker Amhaouch contre le sultan Moulay Sliman de 1800 en 1822, y compris à la désormais mythique bataille de Lenda (1818).

L’intrusion d’un makhzen fort lors du règne de Moulay Hassan I<sup>er</sup>, jointe à une montée en puissance des Zaïans sous Moha ou Hammou, va amener les Ichqern à renouer leurs liens avec les Imhiwach. A la suite du lamentable guet-apens d’Aghbala, tendu par Sidi ‘Ali Amhaouch au chérif Moulay Srou (1888), les Ayt Ya’qub ou ‘Isa seront accusés d’avoir été de mèche “par patriotisme berbère” (*wa taçaba lil berberia*; Naciri 1906-1907) avec les auteurs du massacre, ce qui leur vaudra de subir les outrages de la *mehalla* sultanienne (Guennoun 1933, p. 188). Châtiment nullement mérité, la faute en incombant aux Ayt Sokhman.\*



Situation des Ichqern dans le Dir (d'après J. Drouin).

Jusqu'en 1909, les différentes composantes Ichqern vont faire les frais de la rivalité exacerbée qui régnait entre Sidi 'Ali Amhaouch et le caïd Moha ou Hammou. Affrontements inter-tribaux qui mettront le Dir à feu et à sang, où les belligérents connaîtront des fortunes diverses, et où un petit détachement d'artillerie, hérité du makhzen, donnera tout de même un léger avantage au Zaïani. En 1910, toujours à l'instigation de Sidi 'Ali, les Ichqern seront amenés à fournir en pure perte des contingents pour aller secourir les *mujahidin* qui affrontent les Roumis du côté de la vallée du Ziz. Ils rentreront bredouilles, ayant fait demi-tour en cours de route à l'annonce du désastre de Tazougart. Echec à demi effacé par la participation des Ichqern (Bouverot 1920, p. 53) à la bataille d'El Herri (1914), victoire à la Pyrrhus remportée par les Ayt Oumalou sur la colonne Laverdure au sud de Khenifra. Toutefois, ceci sonne le glas de la résistance du Jbel Fazaz. Une fois occupé le cours de l'Oum Rebïa' en 1920-1921, le pays Ichqern fut lui-même envahi en 1922. Le 16 mai, une prophétie de Boubker Amhaouch ne s'étant pas réalisée, c'est la défaite face aux

Zaïans combattant du côté français. Tinteghallin est atteinte. Pour le meilleur ou le pire, *Pax Gallica* se met aussitôt en place.

Depuis, et nonobstant l'indépendance intervenue en 1956, les choses en sont restées, pour ainsi dire, en l'état, hormis la création d'enceintes de marchés hebdomadaires, d'écoles, de dispensaires, de maisons forestières (avec ce que cela suppose comme interdictions de coupe et de ramassage) et d'autres bâtiments marquant l'emprise makhzénienne. Il convient d'y ajouter les routes reliant El Qbab aux centres voisins de Kerrouchen et de Khénifra, sans oublier la célèbre RP 33 (*abrid trant-trava*, de la tradition orale), qui assure la liaison Melwiya/Tadla.

Entre-temps, nombreux sont les Ichqern, combattants hors pair, à s'être engagés dans les Goums, et à s'être illustrés, d'abord lors des dernières opérations dans l'Atlas marocain (1929-33), puis sur les champs de bataille d'Italie et de France. Bien d'autres encore auront émigré vers les villes : Khénifra d'abord, puis Rabat et Casablanca, avant de s'embarquer pour l'Europe ou le Golfe. Mis à part les agissements sans lendemains de quelques "éléments incontrôlés", signalés dans la région au moment des incidents de Moulay Bou'azza au printemps 1973, le pays Ichqern sombre dans l'oubli.

Ceux restés là-bas connaîtront la vie agro-pastorale traditionnelle, entrecoupée des fêtes où brilleront bardes et trouvères, et prendront ainsi, par poésie interposée, une certaine revanche sur un sort contraire. Car, qu'on le veuille ou non, les Ichqern sont perçus, avant tout, comme ayant été à la fois les clients, ainsi que les plus sûrs soutiens, des marabouts Imhiwach qui, au cœur historique du Jbel Fazaz\* – devenu Moyen-Atlas depuis peu – auront incarné pendant deux siècles, la plus radicale des oppositions au Makhzen.

Heureusement pour eux, un certain A. Peyriguère (1883-1959), disciple du Père de Foucauld, leur a consacré plus de trente ans de son existence, dénonçant les abus d'un Protectorat finissant, soignant les malades et faisant le bien autour de lui. Pendant toute cette période il fera œuvre de pionnier par ses travaux considérables sur la poésie et par la profondeur de sa réflexion sur la psychologie berbère. Entré vivant dans la légende, déclaré marabout (*agzverram*) par ses ouailles berbères à sa mort, il fut enterré sur place. On peut, sans conteste, affirmer que le Père Peyriguère a écrit là une très belle page de dévouement et de renoncement. Depuis lors, son successeur, le Père Michel Lafon, poursuit sur place son œuvre humanitaire.

## BIBLIOGRAPHIE

- ABES M., *Première année de berbère*, Rabat, 1916.
- ARNAUD (Cdt.) E., "La région de Meknes", *Bulletin de la Société de Géographie du Maroc*, Rabat, n° 2/1916 (p. 81).
- BOUVEROT (Cdt.), "Ras Moulouya", *Bulletin de la Société de Géographie du Maroc*, Rabat, 1920, (p. 44-58).
- CHAPPELLE (Lieut.) F. De La & REYNIERS (Lieut.), "Le Sultan Moulay Ismaïl et les Berbères Sanhaja du Maroc central", *Archives Marocaines*, vol. XXVIII, Paris, 1931.
- DROUIN J., *Un cycle oral hagiographique dans le Moyen-Atlas marocain*, Paris : Sorbonne, 1975.
- GUENNOUN (Cne.) S., *La Montagne Berbère : les Aït Oumalou et le pays Zaïan*, Rabat : Omnia, 1933.
- GUENNOUN, *La Voix des Monts : mœurs de guerre berbères*, Rabat : Omnia, 1934.
- GUENNOUN, "Les Berbères de la Haute-Moulouya", *Études & Documents Berbères*, n° 7/1990 (p. 136-176).

- LAFON M., "El Kbab : Le Père Peyriguère", *Maroc*, (dir. par J.-F. Clément), Série Monde H.S. 48, Paris : Autrement, 1990 (p. 161-163).
- LAFON M., "Regards croisés sur le capitaine Saïd Guennoun", *Études & Documents berbères*, n° 9/1992, (p. 93-120).
- LAOUST E., *Noces berbères : Les cérémonies du mariage au Maroc*, (éd. étab. par C. Lefébure), Aix-en-Prov. : Edisud/La Boîte à Documents, 1993 (p. 77-82).
- MEZZINE L., *Le Tafilalt : Contribution à l'Histoire du Maroc aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Rabat : Pub. Fac. des Lettres, Série Thèses 13, 1987.
- NACIRI, *Kitab al-Istiqa*, trad. Fumey, *Archives marocaines*, t. IX et X, Paris : Leroux, 1906-1907.
- PEYRIGUÈRE A., "Psychologie linguistique et psychologie ethnique des Berbères", *Ama-  
zigh*, n° 7/1981 (p. 55-64).

M. PEYRON

**I16. ICOSIUM (voir Alger)**

par  Achievé d'imprimer  
en octobre 2000  
IMPRIMERIE LIENHART  
à Aubenas d'Ardèche

Dépôt légal octobre 2000

N° d'imprimeur : 2145

*Printed in France*







9 782744 902079

ISBN 2-7449-0207-1